This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

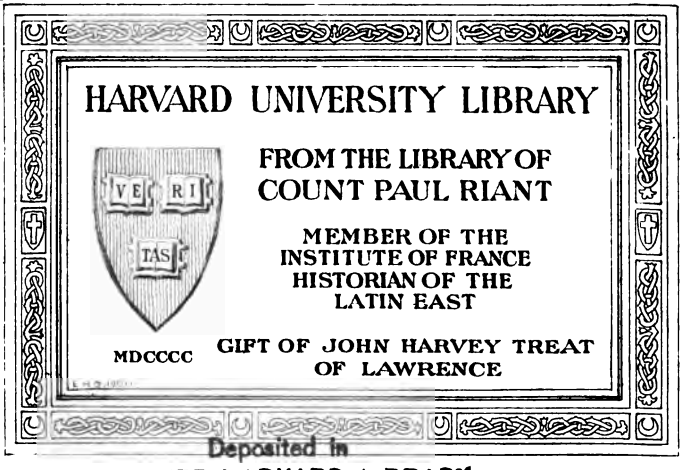
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

770.5
Olivant



Deposited in
ANDOVER-HARVARD LIBRARY

AUX JEUNES GENS

CONSEILS

DU

R. P. OLIVAINT

RECUEILLIS PAR LE P. CH. CLAIR

de la compagnie de Jésus

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL
76, rue des Saints-Pères

BRUXELLES
J. ALBANEL, Dr DE LA SUCCURSALE
29, rue des Paroissiens

GENÈVE
GROSSET ET TREMBLEY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
4, rue Corratrie

1880

AUX JEUNES GENS

CONSEILS

DU

R. P. OLIVAINT

24516. — PARIS, TYPOGRAPHIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

AUX JEUNES GENS

CONSEILS

DU

R. P. OLIVAINT

RECUEILLIS PAR LE P. CH. CLAIR

de la Compagnie de Jésus

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS

VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL

76, rue des Saints-Pères

BRUXELLES

J. ALBANEL, Dr DE LA SUCCURSALE

29, rue des Paroissiens

GENÈVE

GROSSET ET TREMBLEY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

4, rue Corratrie

1880

AUX JEUNES GENS

CONSEILS

DU

R. P. OLIVAINT

C'est à vous, mon cher ami, qui vous disposez à quitter le collège ou qui déjà vivez dans le monde que j'offre et dédie ce livre. Vous y trouverez des conseils précis, pratiques, fermes et affectueux qui vous apprendront à réprouver le mal et à choisir le bien [1].

Le P. Olivaint qui vous les donne fut avant tout, vous le savez, l'homme des jeunes gens. *Il n'ignorait pas leurs besoins, leurs dangers, leurs faiblesses; il connaissait aussi la pente de leur cœur vers la générosité et vers le dévouement, et c'était par les nobles sentiments, par les meilleurs côtés de leur nature qu'il aimait à les prendre pour les pousser vers Dieu. La vivacité de son esprit les charmait, l'exemple de son énergie leur enseignait le grand art de* vouloir.

1 Isaï. VII, 17.

Rien de banal ni de vague dans sa direction, rien qui sentît le rigorisme ou la molle complaisance. Il exigeait que le bon sens s'unît à la foi, l'effort à la prière, la bonne humeur au sacrifice, et c'est tout cela qu'il résumait en son mot d'ordre : Confiance et courage.

Il se plaisait à grouper autour de lui ses « chers jeunes gens », à leur adresser des exhortations fortes et chaleureuses que ses auditeurs n'oubliaient plus ; car tout saisissait en lui : l'expression du visage, le regard, le geste, et tout ce qu'il disait jaillissait du cœur. Sûr de sa parole abondante et facile, cependant il n'improvisait pas ; ce qu'il prêchait à ses enfants, il l'avait médité longuement et rapidement écrit.

Ce sont ces notes *que j'ai recueillies pour vous, mon cher ami, dans les manuscrits du P. Olivaint ; vous les avez dans leur concision et leur simplicité. Ce n'est plus le tableau peint de vives couleurs ; il vous reste le premier croquis et la vigoureuse esquisse du Maître. Les paroles de l'Apôtre « vous arriveront froides et décolorées ; mais quand, au soir de l'automne, les feuilles tombent et gisent à terre, plus d'un regard et plus d'une main les cherchent encore, et le vent peut les emporter et en préparer une cou-*

che à quelque pauvre dont la Providence se souvient du haut du ciel » [1].

Prenez donc, mon cher ami, et lisez sous le regard de Dieu ces mâles leçons; elles ont pour objet ce qu'il vous importe le plus de bien savoir : l'horreur du vice, l'application au travail, le mépris de la mollesse, le zèle des bonnes œuvres et surtout l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très sainte Mère.

Ce sont les reliques d'un martyr : chaque parcelle pieusement recueillie vous vaudra une grâce.

CH. CLAIR, S. J.

1 Le P. Lacordaire, *Préface aux conférences de Notre-Dame.*

L'AVENIR

L'AVENIR

L'AVENIR se dresse devant vous. Qu'en sera-t-il de votre jeunesse, de votre vie, de votre éternité ? A ces questions, les plus légers eux-mêmes se prennent à réfléchir.

L'avenir ! Vous devez en avoir la prévoyance, et vous initier à cette haute sagesse louée dans la sainte Écriture par cette surprenante parole : « Mieux vaut un enfant pauvre, mais prudent, qu'un roi déjà vieillard, assez insensé pour ne pas prévoir l'avenir : *Melior est puer*

pauper et sapiens rege sene et stulto qui nescit providere in posterum[1].

Qu'il est grand le nombre des jeunes gens qui ne pensent point à l'avenir! En vain la religion leur prêche la fin dernière de l'homme, en vain leur parents parlent d'une carrière à choisir. Leur insouciance ne se fixe à rien et ne se préoccupe pas plus de l'avenir que l'oiseau qui vole de branche en branche et vit au jour le jour.

Fâcheuse disposition d'esprit, qui produit les effets les plus déplorables. Le présent est perdu : point d'études sérieuses; point d'efforts vers la vraie piété et la vertu solide; point de caractère. Par suite, l'avenir, à son tour, est compromis; l'éternité elle-même ne le sera-t-elle pas ?

Ne dites plus : J'ai bien le temps d'y penser.

— Non, *vous n'avez pas le temps*, il ne vous appartient pas ; l'avenir n'est pas à vous; car la veille est le tyran du lendemain. On ne re-

1 Eccl. IV, 13.

fait pas sa vie ; l'avenir dépend des années où vous êtes, et c'est pour *faire votre avenir* que le présent vous est donné. Pensez donc à l'avenir.

Mais n'y pensez pas trop : c'est un autre excès où l'on tombe aisément à votre âge. Voyez ce jeune homme de dix-huit ou vingt ans ; que fait-il ? Il rêve, il rêve de l'avenir. Est-ce un ambitieux ? Non ; l'ambitieux d'ordinaire travaille plus qu'il ne rêve. Ce jeune homme, lui, songe aux plaisirs qu'il se promet. Que de châteaux en Espagne il bâtit ! Dans quel monde chimérique il habite !.. Ivresse funeste ! Le présent est sacrifié à des fantômes. On se dégoûte du travail ; tout ce qui gêne est en horreur. La foi va s'affaiblissant, l'intelligence s'obscurcit, la volonté s'énerve. Et l'avenir est sacrifié lui-même, l'avenir réel, à cet avenir imaginaire. De quoi ce jeune homme sera-t-il capable ? Quels services pourra-t-il rendre à l'Église, à son pays ? Il continuera de rêver toujours ; il ira de déception en déception et, pour avoir trop pensé à l'avenir,

il ne se trouvera pas plus avancé que ceux qui n'y pensent pas.

Voulez-vous éviter ce double écueil ? Mettez en pratique cette sainte parole : « *Dum tempus habemus, operemur bonum* : Pendant que nous avons le temps, faisons le bien. [1]. » Vous ignorez même s'il y a un avenir pour vous, si la mort n'est pas proche !... Ne vous laissez pas prendre au dépourvu ; sauvez l'avenir éternel.

Peut-être ne savez-vous pas encore quelle carrière vous devez parcourir, quels desseins Dieu a sur vous : tenez-vous prêt à tout : *operemur* ! Travaillez pour acquérir la science ; travaillez pour acquérir la vertu. Employez le temps présent, l'œil fixé sur l'éternité, et répétez à chaque instant avec saint Louis de Gonzague : *Quid hæc ad æternitatem* ?

Comment, direz-vous, porter ses regards si haut et si loin ? — L'habitude en est douce et facile.. Pour l'acquérir peu à peu, en ména-

1 Galat. VI, 10.

geant votre faiblesse, proposez-vous d'abord une perspective plus rapprochée, la perspective d'une année, par exemple, ou même, si vous voulez, d'une semaine, d'un jour : à chaque jour suffit sa peine. A mesure que Dieu vous donne le temps, faites le bien, sans jamais remettre à plus tard. Ne dites pas : J'en viendrai à faire ceci ou cela. Faites-le à l'heure même. Ne pas rejeter à demain ce qui est possible aujourd'hui, c'est une loi féconde ; l'œuvre bien commencée est à moitié faite :

Dimidium facti, qui bene cœpit, habet.

LA CARRIÈRE

I.

LA CARRIÈRE

Il n'est pas pour vous de choix plus important. Il s'agit, en effet, de connaître et d'embrasser l'état où Dieu, votre Seigneur et votre Père, *a résolu de vous sauver*.

Dans cette recherche il est plus d'une illusion à craindre.

« Mes parents ont des projets »... — Mais Dieu ? « Dans telle position on est bien vu du monde, les hommes vous ont en grande estime »... — Mais Dieu ? « Mon goût naturel

m'y pousse »... — Mais Dieu ? « Je pourrai « me sauver là »... — Soit ; mais Dieu veut-il vous sauver là ? C'est toute la question.

Ne vous dites pas non plus : « J'attends et laisse aux événements, à la Providence d'en décider »... Ou bien : « J'y songerai plus tard ». — Non, si votre choix n'est pas encore fait, il faut y réfléchir dès cette heure ; et puisque c'est *votre affaire*, vous devez, tout en comptant sur le secours de la grâce, vous en occuper sérieusement vous-même.

Que faire donc ? — Tout d'abord, apportez à cette étude une parfaite pureté d'intention, ne désirant qu'une chose, l'accomplissement du bon plaisir de Dieu sur vous.

Puis, recourez à la prière, à la fréquentation fervente des Sacrements.

Consultez la mort ; dites-vous : Si j'étais aux portes de l'éternité, que voudrais-je avoir fait ?

Consultez votre conscience : donnez-vous à vous-même le conseil que, tout bien considéré, vous croiriez devoir donner à un autre.

Consultez Dieu ; prêtez l'oreille à la voix intérieure de la grâce.

J'ajouterai : Consultez le démon... rendez-vous compte de ce qu'il vous inspire, afin de prendre le parti contraire. Il sait bien qu'il s'agit de votre salut. Aussi avec quel acharnement ne s'oppose-t-il pas à tout ce que Dieu vous demande ! Comme il saisit les occasions et fait habilement agir les personnes, pour vous tromper, pour vous troubler, pour vous fausser l'esprit et la conscience, pour vous décourager, pour vous fermer la bouche et vous empêcher de vous ouvrir, pour vous persuader que telle voie plus parfaite serait trop difficile et telle autre sans danger !

Profitez de ses attaques mêmes, et si le résultat n'est pas encore assez clair, continuez de vous étudier vous-même, et consultez plus attentivement la raison. Pesez les motifs *pour* ou *contre* telle carrière : « Qu'est-ce qui est le plus agréable à Dieu ? — Qu'est-ce qui est le plus sûr pour moi ? — Qu'est-ce qui est le plus

conforme aux exemples de Jésus-Christ? »

Et quand Dieu, la raison, la conscience auront parlé, pas de lâcheté. N'imitez pas le jeune homme dont parle le saint Évangile [1], qui, après avoir demandé à Notre-Seigneur le chemin de la vie éternelle, se décourage et se retire tristement, sans répondre au bienheureux appel.

1 Matt. XIX.

L'ENTRÉE

DANS LE MONDE

L'ENTRÉE DANS LE MONDE[1]

Mon Père, au collège, beaucoup fréquentent les sacrements tous les huit jours : doit-on continuer ainsi dans le monde?

— Il y en a, mon ami, qui vous diront : C'est impossible, c'est ridicule. Moi, je vous

1 Dialogue entre le P. Olivaint, alors recteur de Vaugirard, et l'un de ses enfants les plus dévoués. C'est l'interlocuteur qui, aussitôt après l'entretien, le reproduisit textuellement. (Pierre Olivaint, *prêtre de la compagnie de Jésus*, ch. xiii).

dirai : C'est une question relative ; c'est pour cela qu'il faut être soutenu et guidé. Tel jeune homme qui est fort, pourra attendre quinze jours ; tel autre, s'il ne se confesse et ne communie pas tous les huit jours, tombera dans le péché mortel et fera naufrage. On ne peut poser un principe absolu : tous les jeunes gens portent-ils des vêtements de même longueur ? Non, puisqu'ils ne sont pas de même taille.

— Mon Père, c'est bien difficile de communier tous les huit jours.

— Il s'agit de le vouloir. Je connais tel jeune homme qui ne s'est sauvé que parce qu'il a pris cette résolution et qu'il l'a suivie.

— Il est, mon Père, une autre chose qui m'embarrasse. On arrive dans le monde, et tout à coup on se trouve en contradiction perpétuelle avec la plupart, pour les idées, les opinions, les principes...

— Rappelez-vous, mon enfant, ce que je vous ai dit. *Primo*, le plus souvent ne discutez pas ; vous ne ramènerez personne par la discussion. Exposez la vérité clairement, sim-

plement; dites : Voilà ce que je pense, jugez. *Secundo*, s'il faut discuter, eh bien, prenez l'offensive, ne vous laissez pas toujours attaquer; interrogez à votre tour. Dans un duel, quand il y a soleil et poussière, on tire du moins au sort pour savoir qui aura la mauvaise place; on ne dit pas : A vous d'avoir le soleil dans les yeux; mettez-vous là, que je vous envoie une balle dans le cœur. Et dans ce duel d'idées, il y a quarante-neuf catholiques sur cinquante qui accepteront la mauvaise place. Mais attaquez donc! Dites : Vous qui voulez me prouver que j'ai tort, voyons; enseignez-moi la vérité que vous prétendez tenir. Expliquez-moi ceci, définissez-moi cela... Vous voyez un homme qui bat en retraite, qui se trouble, qui vous répond : Bah! bah! bah! qui se fâche et se dit à lui-même : On me demande des définitions : sauvons-nous!

— Mon Père, cela est bon pour un homme instruit, prêt à répondre à tout; il peut se risquer; mais pour moi qui sors du collège,

n'ayant qu'une notion superficielle de toute chose...

— D'abord, mon cher ami, avec l'instruction catholique que vous avez reçue, il est bien peu de cas où vous ne puissiez vous tirer à peu près d'affaire. Mais vous aurez été embarrassé, vous aurez senti au dedans de vous-même que vous n'étiez pas bien fort : notez la question, puis étudiez-la. En six mois, on vous aura porté toutes les bottes qu'on vous portera jamais ; car les objections qu'on fait contre la religion sont ressassées.

— Mais ce n'est pas tant les objections contre la religion que je crains. Dieu merci, j'ai la foi, je veux défendre l'Église; lors même que je ne pourrais résoudre une difficulté, je me dirais : Je ne comprends pas, mais je crois. Là où je crains, c'est dès qu'il s'agit de ce qu'on appelle *les idées modernes*, *les principes nouveaux*, idées et principes que je n'ai pas, mais que j'ai peur en six mois d'avoir.

— Mon enfant, vous serez toujours libre, quand on vous aura exposé une théorie,

d'aller écouter un homme mûr et instruit, qui vous donnera la solution contraire : comparez et jugez.

— Mais on me dira : Au collège, on ne vous a pas présenté la question sous ce jour; si on l'eût fait, vous penseriez autrement...

— Dites, mon ami, à ceux qui vous parleront *d'idées modernes*, dites-leur : « Vos idées, que vous faites dater de 89, dans ce qu'elles ont de bon sont fort anciennes. Car c'est l'Église qui a apporté la liberté au monde; lisez l'histoire. L'Église, loin d'être une école d'absolutisme, est une école de liberté : tout bon catholique est un sincère ami de la liberté. Mais il ne s'intitule pas *libéral* : ce serait faire injure à l'Église que de prendre aujourd'hui ce titre; ce serait faire entendre que l'Église, jusqu'à ce jour, n'a pas connu la liberté.

Maintenant, dans les idées modernes sont comprises les idées révolutionnaires. Celles-là sont neuves, et si vous êtes un argumentateur un peu serré, vous amènerez votre adversaire logiquement à la révolution, de la

révolution au socialisme, c'est-à-dire à la destruction de la société, de la famille et de la propriété.

— Il est aussi, mon Père, une question bien difficile, c'est de savoir comment se conduire dans les conversations entre jeunes gens, jusqu'où on peut aller.

— Mon enfant, un principe : évitez toujours les conversations légères[1].

— Mais les conversations sont les mêmes chez presque tous les jeunes gens...

— Mon enfant, faites bien attention à ce que je vais vous dire. Il y a trois classes de jeunes gens. Les premiers, sans être *bigots*, sans dire toujours des patenôtres, ont une piété solide; ils veulent se consacrer au service de la religion, de la vérité : ceux-là n'ont point de ces conversations légères.

Les seconds, eux aussi, sont sérieux, aiment le travail; mais ils ont peu de religion. Néanmoins ils parlent encore peu de pareilles

1 Voir plus loin : *Les mauvaises paroles.*

choses; l'ambition les pousse, des théories les occupent; ce ne sont plus, comme les premiers, des hommes de dévouement; ils sont bons encore. Les troisièmes, ce sont les fainéants, ce sont ces jeunes gens qui passent leur vie sur le pavé de Paris; qui, le soir surtout, dans leurs promenades, sont assaillis par de continuelles tentations. Et vous voulez que, lorsqu'ils auront le cœur souillé, la liberté dans les paroles n'entraîne pas la liberté dans les pensées, dans les regards, dans la tenue, dans les actions?

Veillez bien surtout sur la liberté des regards. Vous me direz: Je suis là, dans un bal, je ne peux pas mettre mes yeux dans ma poche... — Voyez et ne regardez pas. Le bon Dieu est là; il vous avertira secrètement qu'il y a quelque chose à faire. Encore une fois, détournez les yeux, voyez et ne regardez pas; voyez tout bonnement, et le bon Dieu vous soutiendra.

Il est bien d'autres occasions périlleuses auxquelles vous n'échapperez que par la pru-

dence et la générosité. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans le détail; pour vous décider dans les cas particuliers, ayez un directeur ferme, d'un certain âge, plein d'expérience, en qui vous aurez toute confiance, et écoutez-le.

— Une dernière question, mon Père. Doit-on rester avec un jeune homme pour le sauver?

— Si vous êtes assez fort, oui; sinon, dites-lui : *Je ne suis pas ton ami pour souiller mon cœur*. Et tenez : l'amitié doit être une influence réciproque. Vous vous liez, mais vous devez garder votre indépendance, votre individualité. Si vous vous apercevez que votre ami va mal et que, d'autre part, il acquiert sur vous un ascendant toujours plus grand, rompez. En deux mots, le tout c'est d'être homme de caractère, et c'est là ce qui manque aujourd'hui. Un homme ne domine pas par l'intelligence, et le mot *volonté* n'indique pas assez l'homme supérieur. L'homme supérieur, c'est L'HOMME DE CARACTÈRE.

Le tout encore, c'est de se bien poser dans les quinze premiers jours. Ne pas se fâcher,

ne pas baisser les yeux comme une religieuse : on rendrait la piété ridicule; mais avoir le mot pour rire, se compromettre pour le bien, se poser franchement, *à la parisienne*. On dira : Oh ! il est *crâne*, celui-là ! et on l'acceptera tel quel, parce qu'il se donne tel quel. On l'aimera et on le respectera.

LE CARACTÈRE

LE CARACTÈRE

De toutes parts on gémit sur l'abaissement du caractère. Ce n'est que trop vrai ; il est peu d'hommes de caractère aujourd'hui. Dans la vie publique, comme dans la vie privée, le caractère, avant tout, fait défaut. En politique, bien rares sont ceux qui ne sacrifient pas leurs principes à leurs intérêts, qui n'abdiquent pas leurs opinions pour garder leur place, et ne descendent pas jusqu'à la servilité. Valet ou rebelle ; ni sujet, ni citoyen. On réclame des

droits, et, par un coupable système d'abstention, on les néglige comme les devoirs. La mollesse ne veut se gêner en rien; la légèreté se rit de tout.

Il en va de même dans la vie privée et dans la famille. Plus de traditions, nul plan de conduite : c'est l'inconstance et l'inconsistance; c'est le laisser-aller sur toute la ligne. Ainsi élevé, le jeune homme n'a pas de caractère, *pas de sang*. Il juge de tout, mais sans criterium, suivant l'impression, le caprice, sans s'inquiéter des contradictions où il tombe. — C'est une girouette.

Jamais eut-on moins d'idées à soi, avec une pareille prétention de penser par soi-même? Point de résolution, même quand les principes sont en cause; point de patience dans l'adversité; point d'énergie en face de l'obstacle. Des hommes qui ne sont pas des hommes! *Quasi non sint, sic sunt, et quasi nihilum et inane*[1]!

1 Isaï. XI, 19.

Mais sans doute il n'en est pas ainsi des catholiques ? A en croire le monde, ils auraient moins de caractère que tous les autres, et la foi les rendrait timides. Calomnie ! ici comme partout, l'iniquité se contredit elle-même. Est-ce qu'on ne poursuit pas les catholiques comme la race invincible, héritière du *non possumus*, c'est-à-dire du vigoureux et indomptable caractère ? Au fond, ce sont les seuls que l'on craigne.

Toutefois, combien de catholiques semblent n'avoir accepté ce noble héritage que sous bénéfice d'inventaire ! Combien *ne sont pas de la race qui doit sauver Israël !* Combien poussent le respect, la tolérance pour les opinions d'autrui, jusqu'à mettre leur propre drapeau dans la poche ! Combien font des concessions à l'erreur, parlent eux-mêmes contre la vérité, comme pour se faire pardonner d'être encore catholiques ! Caractères timides et faibles, semblables au verre qui se brise, à la cire qui se fond, au roseau que le moindre souffle fait plier. — Des moutons, des exploités....

Aussi, sur plusieurs de ceux qui s'avouent les enfants de l'Église, qu'est-ce qui règne? — Les influences et non Jésus-Christ; la mode et non la vérité; les journaux et non l'Évangile.

A ce mal si grand il est des causes nombreuses. — D'abord, l'affaiblissement de la foi. Vous me dites : Eh quoi? n'y a-t-il pas un progrès marqué? — Sans doute, on voit aujourd'hui plus d'hommes dans les églises qu'il y a cinquante ans. Mais où en est *l'esprit de foi*, la soumission en matière de foi, la vie selon la foi? Quelle différence entre les catholiques de nos jours et ceux du XVIIe siècle, par exemple! C'est que l'instruction religieuse fait défaut; on connaît trop peu l'Évangile, on le lit à peine, tandis qu'on lit sans scrupule tout ce qui lui est le plus contraire.

Aussi bien, parmi ceux qui ne sont pas catholiques, l'ignorance est incomparablement plus profonde. Plus de philosophie; des négations qu'on appelle *la science*. Par suite,

plus de convictions, plus de caractère. Grâce à l'influence du journalisme, on n'a plus que des opinions flottantes. La presse quotidienne n'est que le *tohu-bohu* de toutes les incohérences. Tandis que le feuilleton glorifie les passions mauvaises, le récit des crimes les plus abominables hâte le travail de démoralisation.

Pour tout cela, tolérance universelle, absolue, qui ne se dément que lorsqu'il s'agit de l'autorité, de la vérité, du catholicisme surtout, qui est la vérité et l'autorité par excellence.

Et puis, quelles mœurs énervées! quel débordement inouï du luxe et du plaisir! quel besoin de jouir, développé dès l'enfance! Le travail, la carrière, la vie n'ont plus d'autre but.

De cet état des doctrines et des mœurs résulte un état politique et social qui devient cause, à son tour, de l'abaissement des caractères. Les partis spéculent sur cet amour des jouissances et flattent les plus grossiers

instincts pour triompher les uns des autres. C'est l'exploitation en grand de l'espèce humaine. On ne croit plus à la conscience, au devoir ; les faits accomplis constituent le droit nouveau. On achète, on est acheté ; c'est avec le plus étrange mépris de l'humanité, le plus vaste système de corruption politique et sociale qui fut jamais.

L'incertitude du lendemain augmente le mal. On se cramponne à ce qu'on tient ; on sacrifie les principes à la position, à la vie matérielle, à la jouissance, puisque tout est là.

Mais non, me dites-vous ; il y a de l'exagération dans ce tableau ; vous calomniez notre état social. Le suffrage universel, la propagande des idées de liberté, le socialisme lui-même, malgré ses erreurs, tout concourt, au contraire, à relever les caractères. L'individu retrouve sa dignité et le sentiment de sa valeur personnelle, avec sa part d'influence dans les affaires publiques.

Hélas ! l'individu est aujourd'hui comme déraciné, désagrégé. Le système du suffrage

universel, loin d'éclairer le peuple, n'est qu'un habile moyen de mettre à profit l'ignorance de la foule, sa mobilité et sa faiblesse. L'orgueil peut y trouver son compte, l'égoïsme aussi; mais l'abaissement du caractère marche très bien avec le développement de l'égoïsme et de l'orgueil. Exaltez, si bon vous semble, l'énergie sauvage qui grandit, au sein de cette populace, sous l'influence des mauvaises doctrines; surexcitez encore l'ardeur infatigable avec laquelle elle poursuit l'objet de ses convoitises, et cette violence brutale capable des plus terribles excès pour briser toutes les résistances; il n'en est pas moins vrai que l'abaissement du caractère se retrouve là même, et que le déchaînement de ces passions ne sert qu'à en précipiter la décadence.

C'est que l'esprit de révolte n'est pas plus le caractère que la soumission aveugle et lâche. C'est que la violence n'est pas plus le caractère que la timidité et la peur. C'est que l'opiniâtreté n'est pas plus le caractère que la

faiblesse et l'indécision. Non; ni le scepticisme, ni le fanatisme, ni l'égoïsme, ni l'orgueil ne sont le caractère. Qu'est-il donc? — C'est une *volonté vraie*, une volonté forte et suivie, allant au but avec patience et courage, malgré les épreuves, les dangers, les artifices, les passions; c'est le *Justum ac tenacem propositi virum* des anciens, mais une force, une fermeté uniquement mise au service du vrai et du bien.

« Qui n'est pas maître de ses passions, dit Bossuet, n'a rien de fort, car il est faible dans le principe. Toujours la loi de Dieu devant les yeux, dit-il encore; on n'est ferme que quand on la suit. »

Le caractère, c'est donc le *Non possumus* dans le devoir et la vérité; c'est le *Plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes;* c'est la possession de soi-même dans la volonté de Dieu, sans défaillance, sans découragement, avec énergie et constance, pour agir ou souffrir, pour entreprendre ou résister, quels que soient les obstacles. « Tout le monde me voulait in-

timider, disait Néhémias[1], espérant que nous cesserions de travailler aux murailles de Jérusalem. Et moi je m'affermissais davantage.

« Séméias me disait : Enfermons-nous dans la maison de Dieu, au milieu du temple, car on viendra cette nuit pour vous tuer. Et je lui répondis : Est-ce que mes semblables fuient jamais : *Num quisquam similis mei fugit?* » — Voilà le caractère.

Les paroles le révèlent; mais aussi la voix, le geste, le regard, l'attitude, l'expression même du visage. Quand une volonté est forte, résolue, elle met sur tout cela son empreinte. C'est le mot du poète réalisé :

Si forte virum quem
Conspexere, silent.

L'homme de caractère n'a qu'à se montrer; on le reconnaît aussitôt, et son seul aspect impose à tous silence.

1 II. Esdr. VI, 9-11.

Examinez-vous maintenant; où en êtes-vous? Que disent de vous les autres? Quelle est votre réputation? Êtes-vous violent? — Quand même on vous craindrait, ce n'est point là du caractère. Êtes-vous indécis, flottant? — Quand même on vous aimerait, vous manquez de caractère. Prétendez-vous ne relever que de vous? — C'est de l'orgueil, ce n'est point du caractère.

Vous avez du caractère, si vous accomplissez tout ce que vous avez promis à Dieu; si vous ne manquez de parole ni à Dieu ni aux hommes; si vous êtes quelqu'un sur qui l'on puisse toujours compter.

Courage! Il est temps encore d'acquérir ce que vous avez reconnu vous manquer. En cela est toute la valeur de l'homme. Elle ne dépend pas de l'intelligence, moins encore de la sensibilité. Supposez une belle intelligence avec une faible volonté : pauvre homme! Au contraire, donnez-moi un esprit ordinaire avec une volonté forte, voilà un homme digne de ce nom! voilà un chrétien, c'est-à-dire

l'homme à son plus haut degré d'honneur, l'homme d'autant plus près de Dieu qu'il est plus semblable au Dieu fait homme.

Exercez-vous donc à *vouloir*. Rien n'est plus façile, ce semble; car rien n'est plus à nous que notre volonté, rien n'est plus nous-mêmes. Cependant, comme elle nous trahit, comme elle est mobile et faible !

Il faut, pour fortifier la volonté, comme pour fortifier le corps, un exercice méthodique, une gymnastique. Exercez-la à lutter contre les événements, quels qu'ils soient, contre la prospérité qui énerve, contre les épreuves et les peines. Profitez de tout pour devenir fort, des échecs eux-mêmes.

Les hommes sont plus à craindre que les événements; luttez contre les hommes, c'est-à-dire contre leurs préventions, contre leurs menaces, contre leurs sarcasmes, contre le respect humain, contre l'opinion tyrannique.

Par-dessus tout, luttez contre vous-même, contre le corps pour le soumettre à l'esprit;

contre les sens et les appétits grossiers, par la vigilance, la sobriété, la mortification; luttez contre l'impression, contre l'imagination ardente ou rêveuse; contre votre cœur.

Unissez votre volonté à la volonté de Dieu par la soumission, par la prière, par les sacrements, afin qu'elle soit heureusement transformée. Votre faiblesse alors se changera en force : *Omnia possum in Eo qui me confortat*[1]; et non seulement vous acquerrez du caractère, mais vous aurez un caractère grand, noble et généreux.

1 Phil. IV, 13.

AYONS LE COURAGE

DE NOTRE OPINION

AYONS LE COURAGE

DE NOTRE OPINION

UE de fois n'avez-vous pas entendu dire cette parole : *Il faut avoir le courage de son opinion*! Ne l'avez-vous pas répétée vous-même ? Précisons bien le sens de cette maxime, pour en apprécier la valeur.

Une opinion n'est pas une certitude, mais une manière de voir, plus ou moins probable, qui permet un sentiment contraire. Si l'on a conscience de la part de doute que cette

opinion renferme, n'y-a-t-il pas plus de légèreté que de courage à la soutenir quand même, comme une vérité évidente et absolue? Ne conviendrait-il pas plutôt d'étudier attentivement, de peser le pour et le contre, avant de se prononcer? Le courage ne consisterait-il pas à confesser son ignorance et son hésitation, au lieu de défendre à outrance une chose douteuse?

Mais encore, si cette opinion est mauvaise, quel courage y a-t-il à la produire? Triste audace que d'oser se faire le champion de l'erreur et du mal!

N'importe; malgré tout on répète : *Il faut avoir le courage de son opinion.* C'est comme un axiôme dont l'orgueil s'empare pour gouverner la vie d'un grand nombre d'hommes. On croirait même, à agir autrement, n'être plus homme, c'est-à-dire manquer de caractère, de fermeté.

Je ne vous dirai pas: voyez ce protestant qui ose bien s'élever, sous ce prétexte, contre l'autorité de l'Église et la parole de Jésus-

Christ; voyez ce faux philosophe qui, au nom de la raison, se révolte contre la foi; mais voyez ce matérialiste, comme il affirme carrément que l'esprit n'est rien, que la matière est tout; cet athée, comme il se pavane dans la négation audacieuse de l'existence de Dieu! Eh bien, de ce matérialiste, de cet athée, on dit aussi : Au moins, il a le courage de son opinion... Et cette formule est tellement passée dans les idées et dans les mœurs, que même cet impie est respecté. Il semble qu'on le mépriserait s'il n'avait pas cet odieux courage; on l'estime presque de ce qu'il ne rougit pas de son erreur; la soutenir, c'est, paraît-il, son devoir, aussi bien que son droit.

Cette tolérance universelle, qui est un des caractères du siècle présent, suppose qu'il faut respecter toutes les opinions d'autrui, et avoir le courage de toutes les siennes, quelles qu'elles soient. Votre bon sens fait facilement justice de ce qu'il y a de faux et d'inique dans cette prétention; pour moi, prenant ce phé-

nomène social tel qu'il est, j'en tire à votre profit une conséquence importante. Puisque tout le monde veut avoir le courage de ses opinions, nous, catholiques, ayons donc le courage des nôtres, d'autant plus qu'il ne s'agit pas pour nous seulement d'opinions incertaines, variables, mais de convictions immuables, mais de principes contre lesquels rien ne prescrit. Nous avons la *vérité*, et par conséquent le droit, réel et non seulement apparent, de la produire au grand jour et de défendre ce que nous croyons. Ayons donc *le courage de la vérité*. La conclusion est si naturelle et si simple que pour confesser la vérité, dans ce temps de libre opinion et de libre examen, il semble qu'il ne faut pas grand courage.

Mais voici un autre phénomène social. Tandis qu'on a de la tolérance pour toutes les erreurs, on n'en a pas pour la vérité catholique: celle-ci est mise en quelque sorte hors la loi, hors le droit commun, et je vois toutes les erreurs et toutes les opinions se liguer contre elle. — Le catholicisme n'a plus au-

jourd'hui qu'un seul privilège : celui d'une universelle intolérance.

Si du moins les catholiques, au nom de la liberté laissée à tous, relevaient la tête ! Combien la courbent, au contraire, et se font, par faiblesse et lâcheté, complices de l'erreur ! Voyez ce chrétien qui, un jour d'abstinence, vient s'asseoir à une table couverte d'aliments gras. Dieu lui commande de professer sa foi aux yeux du monde ; mais comme les usages ne tiennent plus compte des préceptes de l'Église, il trahit la vérité pour une bouchée de pain : *pro buccella panis deserit veritatem;* ou plutôt, pour une côtelette, il met son drapeau dans la poche. — Il n'a pas le courage de la vérité [1].

1 Pierre Olivaint, âgé de vingt-quatre ans et encore dans le monde, écrivait sur ce même sujet à un ami : « Le maigre te fait de la peine. Iras-tu pour un plat de lentilles sacrifier ton éternité ?... Conviens-en, mon cher ami, l'orgueil, la chair, le respect humain, voilà les vrais ennemis de cette pratique du maigre, et la tactique est assez habile de mettre le bon sens seul en avant. Si quelque chose à mes yeux justifie l'institution des jours

Voyez cet autre, muet dans un cercle où l'on discute quelqu'une des graves questions philosophiques et religieuses du jour : on le sait catholique; aussi c'est un assaut général dirigé contre sa foi; il est là seul pour la défendre. Comme on le respecte peu..! Mais lui, comme il respecte les opinions de tous les autres ! Comme il se montre tolérant, lui qu'on accuse d'intolérance ! Non seulement il supporte avec patience les outrages qui lui sont faits, mais il s'incline comme le roseau au souffle du vent : *arundinem vento agitatam.* Bien plus, pour se faire pardonner d'être catholique, le voilà qui risque son mot contre l'Église, contre Rome, contre le pouvoir tem-

maigres, c'est la répulsion qu'elle rencontre, c'est la guerre que l'on nous fait sur ce point. Eh bien, je suis enchanté quand on se moque de moi à cause de mon plat de lentilles ! Dieu merci, j'espère ne rougir jamais de Jésus-Christ, mon divin maître, et si la nature, trahissant en moi la foi et la grâce, faisait monter à mon front une honteuse rougeur, j'espère bien, en la méprisant, en m'humiliant au fond du cœur, passer outre bravement. » (Pierre Olivaint, ch. vii, p. 163.)

porel, contre le *syllabus*... — Il n'a pas le courage de la vérité.

Jetons un coup d'œil plus général. Combien ne sont catholiques que pour eux-mêmes, au foyer, et non au dehors, dans les affaires publiques! Comme ils craignent d'agir, de réclamer, et s'ils osent quelques protestations, qu'elles sont timides! Ils s'inquiètent bien de l'influence que la vérité a droit d'exercer sur le monde, des malheurs qu'entraînent pour la société le progrès du mal et l'absence du bien! Qu'ils appellent, si bon leur semble, cette conduite humilité, modestie, patience, charité chrétienne; au fond, ils agissent de la sorte, parce qu'ils n'ont pas le courage de la vérité. On dirait qu'ils s'avouent taillables à merci, qu'ils n'ont point de droits à faire valoir, qu'ils se reconnaissent incapables d'être citoyens.

On laisse faire... Mais c'est chose funeste que les bons se cachent ainsi. Dans les mauvais jours, la lâcheté des honnêtes gens, spécialement des catholiques, ne cause pas

moins de désastres que la rage des méchants, dont elle fait la force. — C'est l'histoire de la première Révolution.

Nos ennemis le savent bien, et ils y comptent. « Osez, disent-ils, osez ! avec les catholiques on peut oser toujours ! »

Nous ne sommes plus au temps des ligueurs, se levant en armes pour défendre la constitution du pays; moins encore au temps des martyrs, sachant dire, devant la mort : *Non possumus* ! Il n'y a plus d'hommes ayant le courage de leurs convictions, mais une race abâtardie, incapable de résistance. Pour la déconcerter, les railleries suffisent; à ces parias qui ne comptent pas, on ne doit, paraît-il, que le mépris, sinon l'expulsion.

Il est temps que cela finisse; il est temps que les catholiques renoncent à ces habitudes de faiblesse et de lâcheté ; il est temps qu'ils se lèvent, qu'ils réclament le droit commun, et que, sous un régime de tolérance universelle, ils revendiquent avec courage la liberté pour la vérité.

Il le faut pour la liberté elle-même; car, si la liberté est une grande et noble chose, c'est assurément à la condition que le vrai et le bien soient libres; autrement, sous le nom de liberté, ce serait la plus odieuse servitude.

Il le faut pour la vérité, mal défendue, si on l'enferme dans le cœur, et qui réclame le témoignage de la parole, parfois celui du sang. Le christianisme repose sur le témoignage, c'est-à-dire sur le courage de ceux qui le professent. Il le faut d'autant plus pour la vérité, que nous devrions être ses témoins, quand même chacun ne se ferait pas honneur de témoigner pour ses idées et ses opinions. Au fond, la vérité seule a tous les droits, droits imprescriptibles, inaliénables, qui subsistent même, alors que les peuples refusent de les reconnaître.

Quant à vous, mon cher ami, vous avez des raisons spéciales de vous dévouer à la vérité. Vous êtes à l'âge de la générosité et du courage. Vous avez reçu une éducation chrétienne, et vous ne l'avez pas reçue pour vous

seul : vous avez une mission à remplir, mission d'autant plus urgente, que moins nombreux sont ceux qui la comprennent ; que plus nombreux sont ceux qui se donnent une mission contraire ; que les vérités sont plus obscurcies aux yeux des hommes ; que tout est ébranlé, jusqu'aux fondements de la société, de la famille, de la morale, jusqu'à la croyance en Dieu. Chez les uns, quelle décadence du caractère ! Chez les autres, quelle haine de la vérité ! Quel déchaînement général des passions dans toutes les classes, à ce point qu'une crise, une catastrophe semble inévitable...

Il n'y a de salut pour la société que du côté des hommes de conviction, des hommes de courage et d'énergie. Quoique vous soyez jeune encore, vous le comprenez. Dieu soit béni ! Vous allez donc rendre témoignage à Jésus-Christ, à son Église, aux principes sauveurs.

Mais écoutez quelques conseils pratiques. Méditez bien le : *Civis romanus sum*, de saint

Paul[1]. Soyez un chrétien qui ne se cache pas, qui use de ses droits de citoyen, qui ose se produire en public, qui ne renonce nullement à l'influence ou politique ou sociale.

Ne vous étonnez pas des résistances : soyez soldat. Évitez les violences, évitez les bassesses. Les unes ne nuisent pas moins que les autres. — Défiez-vous du zèle inconsidéré qui prétend justifier les exagérations et les colères. Il ne fait que provoquer d'autres colères, d'autres exagérations en sens opposé. De combien de ménagements, nous qui possédons la vérité, ne devons-nous pas user,

1 « Le tribun fit conduire Paul dans la forteresse et commanda qu'il fût flagellé et mis à la torture... Paul, étant déjà garotté, dit au centurion présent devant lui : Vous est-il permis de flageller un citoyen romain qui n'a pas été condamné ? — Le centurion, à ces paroles, s'approcha du tribun, et lui annonça la nouvelle : Qu'allez-vous faire ? lui dit-il, cet homme est citoyen romain ! Le tribun vint aussitôt vers Paul et lui demanda : Dis-moi si tu es citoyen romain. — Je le suis, dit Paul. — J'ai acheté ce droit-là fort cher, ajouta le tribun. — Et moi, répliqua Paul, je suis citoyen romain de naissance. » (Act. Apost. XXVI, 24-28.)

envers des hommes qui, par suite d'une mauvaise éducation, gardent une certaine bonne foi, fruit de l'ignorance! Mais prenez garde que, sous prétexte de charité, les ménagements pour les personnes ne tournent au détriment de la vérité. Pas d'exagérations, mais pas de concessions. Une attitude digne, entre ces deux excès : CIVIS ! Réclamez la liberté qu'on laisse à tous; sachez, au besoin, *la prendre;* trouvez le mot pour répondre; aux intolérants adversaires demandez compte de leurs opinions. Ils ne sont pas si forts, et il n'est pas si difficile de défendre contre eux l'Église!

Si vous faites ainsi, vous serez homme devant les hommes, vous serez chrétien devant Dieu ; et parce que vous n'aurez pas rougi de Jésus-Christ, il ne rougira pas de vous et il vous rendra, à son tour, témoignage.

LA VÉRITÉ

LA VÉRITÉ[1]

Il n'est pas de plus noble passion que la passion de la vérité. Vous l'avez encore au cœur, n'est-ce pas? — Mais qu'est-ce que *la Vérité?*

Pilate posa la question à Notre-Seigneur : *Quid est veritas*[2]?... Et, sans attendre la réponse, il fit la pirouette et s'en alla. Combien imitent Pilate : hommes de plaisir qui, dans la jeunesse surtout, vivent sans s'inquiéter de

1 Aux jeunes gens de la *Conférence Pie IX.*
2 Joan. XVIII, 38.

la vérité, hommes de systèmes, qui se contentent d'un fragment de vérité ou s'engouent d'opinions que le temps modifie ou emporte !

Vous, mon ami, vous voulez la vérité entière, la vérité certaine, la vérité supérieure à l'homme, telle que Dieu l'a révélée au monde par son Fils, telle que Jésus-Christ l'a confiée à son Église, telle qu'elle nous apparaît, vivante et personnifiée dans le Vicaire du Christ, dans le Pape, docteur infaillible, successeur de celui à qui il a été dit : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam... Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*[1].

Tenez-vous donc ferme sur la Pierre; ayez les yeux toujours fixés sur elle : *Attendite ad Petram unde excisi estis*[2].

Le conseil est d'autant plus important, que c'est la question du jour; que, pour les catholiques, tout est là; que la foi au Pape infaillible est la solution des principales difficultés

1 Matt. XVI, 18.
2 Isaï., LI, 1.

philosophiques, politiques et sociales; que, pour nos ennemis aussi, tout est là; que c'est le point où commencent les défections, le signe, par conséquent, où se reconnaît le fidèle.

Ah! sans la Pierre, que serions-nous?... *Fluctuantes omni vento doctrinæ*[1]. Au contraire, la foi catholique fait de nous tous autant de pierres vivantes, entrées dans l'édifice de l'Église et participant à sa solidité.

Ne vous laissez pas arracher de là; ce n'est pas assez, vous avez une mission à remplir : cette Vérité, que vous avez le bonheur de croire et de posséder, il faut la propager et la défendre.

Affirmez hautement votre foi; c'est nécessaire, surtout aujourd'hui; mais cela ne suffit pas : il importe de pouvoir l'expliquer, en fournir les preuves, résoudre les difficultés.

1 *Ut jam non simus parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris* (Eph. IV, 14).

Vous dites : « J'ai la foi aveugle ; Dieu a parlé, Rome a parlé... Il suffit. *Causa finita est*. Je crois blanc ce qui est noir, avec la simple soumission d'un enfant. »

Ce serait bien commode ; pas ne serait besoin de travailler. Il n'en va pas ainsi ; il vous faut, pour vous et pour les autres, *une foi éclairée*. Il le faut, parce que la foi est la science des sciences, qui mérite bien qu'on l'étudie sérieusement ; parce que les catholiques, en général, ne sont pas suffisamment instruits ; parce que nos adversaires prétendent au monopole de la science et font de nous des ignorants ; que, par suite, les sciences qu'ils cultivent, tournent au profit de l'erreur.

Si nous n'avons pas la science, nous compromettrons la vérité par notre ignorance ; si nous n'avons pas la science, nous nous exposerons à un double écueil, à des exagérations ou à des concessions également funestes à la cause que nous défendons.

Quelles que soient les bonnes intentions,

l'exagération est mauvaise, qu'elle porte sur les principes, ou sur les applications pratiques, ou sur les formes de la polémique; elle nuit à la vérité et la fausse; elle empêche les adversaires de la reconnaître et de l'accepter; elle justifie en partie leur opposition, ou du moins lui fournit un prétexte; elle les pousse enfin à exagérer en sens contraire.

L'exagération est la source de bien des jugements erronés; on s'aveugle, on prête aux adversaires des sentiments qu'ils n'ont pas, et l'on soulève ainsi les passions contre la vérité. L'exagération a sa source dans l'amour-propre, dans l'ignorance, dans l'esprit de système, dans l'influence de telle ou telle personne, comme si le catholicisme était une coterie! Saint Paul écrivait aux Corinthiens : « On m'apprend, mes frères, qu'il y a des disputes parmi vous... L'un dit : Je suis du parti de Paul; l'autre : Je suis du parti d'Apollo, ou de Céphas; moi, je suis du parti du Christ... Eh quoi? Le Christ est divisé? Est-ce que Paul a été crucifié pour vous?

Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? »[1]

Non, non; *amicus Plato*, *magis amica veritas*. Imitez Rome dans son esprit de modération, Rome toujours inaccessible à toute coupable concession, comme à toute exagération. Dans toutes les difficultés soulevées, Rome demeure, comme la vérité et la vertu, *in medio*, laissant les choses douteuses à la liberté de chacun : *In dubiis libertas*.

Donc, pas d'exagération. Mais, en même temps pas de concession, pas de faiblesse. Votre dévouement à la vérité doit avoir pour caractère une ardeur militante, intrépide, unie à une prudence douce et pacifiante. La guerre est déclarée contre l'Église et contre vous, et la plume fait des blessures plus terribles que le canon rayé. En avant ! allez au combat de tout l'élan de votre jeunesse, avec un saint enthousiasme, comme un chevalier. Rien n'est plus digne de votre âge ; il est impossible

1 I Cor. I, 12, 13.

de trouver une plus belle cause à servir. Ah! point de respect humain! Sachez dire : *Non erubesco Evangelium* [1]. « Je ne rougis pas de l'Évangile, je ne rougis pas de la foi catholique, non plus que de la Pierre... Pour la Sainte Église, pour la Vérité, mon sang est prêt à couler de toutes mes veines; je le verserai volontiers, comme d'autres ont fait à Mentana... »

C'est bien; mais cependant pas de *Don Quichotisme*, pas de *Chauvinisme* catholique. Évitez la forfanterie, comme le respect humain, et gardez la vérité dans la charité.— Ne soyez pas violent, pour rester fort. Éclairez sans brûler, éclairez l'esprit et réchauffez le cœur pour convaincre l'un et convertir l'autre. Ainsi, la charité guérira elle-même les blessures qu'elle aura été forcée de faire.

Et si vous devez agir de la sorte avec des ennemis déclarés, à bien plus forte raison avec des catholiques qui, sur certains points,

1 Rom. I, 16.

auraient des opinions divergentes. Prenez garde à montrer plus d'hostilité contre ceux-là que contre tous les autres. Les guerres civiles sont les plus acharnées, nous ne le voyons que trop ! Ne tombez pas dans ce travers, d'autant plus commun qu'on y trouve plus d'excuses. « C'est toujours comme cela », dit-on. — Eh ! tant pis ; nous devons travailler à changer cet état de choses. On ajoute : « L'union est une chimère ; que chacun suive sa voie. » — Mais ce serait de l'égoïsme, ce serait un sentiment de personnalité déplorable !

Non ; ayez dans le cœur la charité et l'humilité, pour être un digne soldat de la vérité. Il n'est pas question de tuer la brebis errante, mais de la ramener au bon Pasteur.

LA LIBERTÉ

LA LIBERTÉ[1]

Vous commencez à jouir de votre liberté ; à ce sujet, vos parents ont des craintes... N'en avez-vous pas vous-même ? Vous la désirez et vous la redoutez tout ensemble. C'est que la liberté est par fois un dangereux bienfait, funeste à un grand nombre de jeunes gens. Je voudrais vous

1 A des élèves de Vaugirard, sur le point de quitter le collège.

prémunir contre ce péril, en vous disant *comment il faut user de votre liberté et quels sont les moyens d'en bien user.*

Comment faut-il en user? — Écoutez ce jeune homme saluer sa liberté nouvelle? « Quel bonheur! désormais plus de maîtres; plus de règles, plus de cloche, comme au collège. *Je vais m'en donner*... je vais faire enfin ce que je voudrai! »

Singulière manière d'user de sa liberté! Ce n'est certainement pas en user en chrétien, en homme de foi, que de mettre si facilement et si vite de côté le devoir, la volonté de Dieu, le service de Dieu, la fin dernière. Ce n'est certainement pas en user en homme raisonnable, puisque l'on va contre la raison, en donnant carrière à des passions qui l'outragent. Ce n'est certainement pas en user en homme bien élevé, que de fouler aux pieds tous les égards dus à la famille, toutes les convenances du monde. Le dirai-je? C'est user de sa liberté, comme le sauvage qui n'a pas de loi, comme la bête qui n'a pas de rai-

son : *pullus onagri*[1]... Ah ! mon ami, user ainsi de la liberté, c'est en abuser, c'est s'en rendre indigne, c'est la déshonorer. Une pareille liberté n'est plus que la révolte contre l'autorité légitime de Dieu ; liberté des pécheurs, liberté du mal, de la chair, des passions, liberté stupide et menteuse qui bien plutôt est l'esclavage même : *Qui facit peccatum, servus est peccati*[2]. L'homme ivre agit à sa guise ; mais est-il libre, sait-il, veut-il ce qu'il fait ? Toute passion est plus ou moins une ivresse qui dégrade l'homme et tue la liberté.

Ah ! ce n'était pas la peine qu'on vous donnât une éducation si chrétienne, pour aboutir à de tels résultats ! Qu'avez-vous appris, si vous n'avez pas appris à bien user de votre liberté ? C'est une des fins principales de l'éducation. L'enfant ne peut-il encore marcher droit, on lui met des lisières ; quand il sait se

1 *Vir vanus in superbiam erigitur, et tanquam pullum onagri se liberum natum putat.* (Job. XI, 12.)

2 Joan. VIII, 34.

tenir debout, quand il sait marcher seul autrement qu'à quatre pattes, on le laisse aller en liberté.

Le jeune homme qui, pour la première fois, monte à cheval, a près de lui un écuyer pour le former, pour le retenir s'il tombe; mais, dès qu'il est ferme sur les étriers, qu'il est maître de sa monture et ne risque plus d'être emporté par elle, lui aussi, on le laisse aller. Il en est de même pour l'éducation morale. Au début, il faut des lisières; il faut des maîtres qui conduisent l'enfant, mais pour lui apprendre à se conduire lui-même; qui soutiennent sa marche, mais pour lui apprendre à marcher seul; qui lui montrent le but, mais pour lui apprendre à y viser.

Le jeune homme *bien élevé* est celui qui a l'esprit de conduite. Il est libre de choisir entre le bien et le mal; mais, habitué à choisir le bien, il persévère, loin de ses parents et de ses maîtres, dans ce bienheureux choix. Il sait que la liberté ne détruit pas les devoirs; qu'elle n'est pas le droit de tout faire; qu'elle

doit tendre à Dieu notre fin dernière et que, chez l'homme libre, l'esprit doit l'emporter sur la chair, la raison sur la passion.

Son âme est toujours dans sa main et ne lui échappe pas : *Anima mea in manibus meis semper*[1]. Il est libre, puisqu'il sait bien user de sa liberté, libre de la liberté des enfants de Dieu.

C'est la vraie liberté que vous allez choisir : celle que Jésus, l'unique Libérateur, vous a méritée par son sang; celle qu'il vous a donnée avec sa vérité : *veritas liberabit vos*[2]; celle qui se confond avec son amour : *Ama, et fac quod vis*[3] !

Votre avenir sera ce que sera votre liberté : l'abus mène à la honte, le bon usage à l'honneur, à la gloire éternelle. Choisissez !

1 Ps. CXXIII, 109.
2 Joan. VIII, 32.
3 Saint Augustin.

LE PROGRÈS

LE PROGRÈS[1]

Le vrai progrès est celui que Jésus, enfant et jeune homme, vous enseigne par son exemple : *Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et apud homines*[2]. Voilà mon vœu pour vous. Avancez, montez ! En avant toujours, toujours plus haut ! allez de progrès en progrès !

1 A une congrégation du collège de Vaugirard, janvier 1865.

2 Luc, II, 52.

C'est la loi de la vie, c'est la loi de l'éducation chrétienne que Jésus jeune homme vous enseigne.

Pour bien des raisons il a daigné se faire enfant, mais spécialement pour vous apprendre la loi de progrès qui régit votre jeunesse.

Votre nature est perfectible; votre esprit, votre cœur sont capables de se perfectionner jusqu'à un degré incommensurable, car l'un et l'autre ont des rapports avec l'Infini.

Le progrès ! le siècle où nous sommes le réclame, c'est son grand mot. Prenez-le dans le bon sens. Le siècle éternel, votre Fin dernière, le demande bien plus !

Votre famille le veut aussi. Il faut, dit-elle, que vous soyez quelque chose, que vous fassiez quelque chose, non pas n'importe quoi, mais quelque chose de digne d'elle et de vous. Enfin, c'est le vœu du pays et de l'Église, l'un et l'autre si éprouvés, ayant l'un et l'autre si grand besoin d'hommes de foi et de cœur. Que le talent et le courage ne soient pas le privilège des méchants !

Vous avez tant de ressources, tant de secours, tant de grâces spéciales de Dieu ! Vous savez mieux que beaucoup d'autres que vous êtes créé pour procurer à Dieu une gloire toujours plus grande : *Ad majorem Dei gloriam* ! Vous ne la lui rendrez que par vos progrès.

Mais de quels progrès s'agit-il pour vous? Interrogez Jésus. Il avançait en âge : vous aussi; ce progrès-là pourtant ne dépend pas de vous; le temps va vite, la jeunesse s'enfuit... Raison de plus de faire effort, de ne pas perdre un moment, pour que les autres progrès aillent de pair avec le progrès de l'âge et que vous soyez en peu de temps d'une perfection consommée : *Consummatus in brevi* !

Perfection de la taille, de la force, de la santé, de tous les avantages physiques, est-ce là le progrès?

— Progrès secondaire, dont l'homme peut facilement abuser, important toutefois et qu'il ne faut pas négliger. Oui, soignez convena-

blement votre santé, développez vos forces par l'exercice. Mais comprenez-le bien, c'est en grâce qu'il vous faut grandir : *proficiebat in gratia.*

Je n'entends point cette grâce extérieure et mondaine que cultivent les arts d'agrément, qui nourrit la vanité et qui si souvent est funeste; non, mais la vraie grâce, la grâce intérieure et divine, la vie surnaturelle de l'âme, la solide piété, l'amour de Dieu; cette grâce qui de plus en plus se manifestait en Jésus jeune homme; cette grâce à laquelle votre mère tient par dessus tout, et de laquelle, en effet, tout découle.

Le progrès dans la grâce assure le progrès dans la sagesse : *sapientia et gratia*, c'est-à-dire dans l'ordre, le devoir, la bonne conduite, la vertu; dans l'étude, le travail, la science. Et qu'est-ce que la vraie science, sinon la sagesse? Qu'est-ce que la sagesse, sinon la plus excellente de toutes les sciences?

Jésus à douze ans étonne, dans le temple, les docteurs qui l'interrogent, par le dévelop-

pement simultané d'une grâce et d'une sagesse au-dessus de son âge. — Vous, mon ami, ne restez pas au-dessous de votre âge; ne vous attardez pas : toujours en progrès !

Et comment avancerez-vous ainsi sans cesse? Vous avancerez, si vous avez le regard fixé au terme; si vous tendez en tout vers Dieu, à l'exemple de Jésus, sous le regard de Marie; si vous vivez de la foi, vous éclairant de sa lumière, vous animant de son esprit; si vous obéissez, comme Jésus enfant, à l'autorité divine, partout où elle se révèle à vous : *erat subditus illis;* si vous contractez la généreuse habitude de vous faire violence; si vous surveillez et combattez votre défaut dominant par l'examen particulier; si vous ne vous laissez jamais abattre par le découragement, quoi qu'il arrive; si vous avez une tendre dévotion pour Marie, qui vous aidera à grandir comme Jésus.

A ces conditions, votre progrès est assuré; et à mesure que vous avancerez, que vous monterez, vous glorifierez Dieu davantage,

vous consolerez davantage l'Église, la France, vos parents, tous ceux qui vous aiment : *proficiebat... apud Deum et apud homines.*

LA LUMIÈRE

LA LUMIÈRE[1]

Que signifie le cierge que l'Église, au jour de la Chandeleur, place dans la main des fidèles? Il nous rappelle que nous sommes les enfants de la Lumière, et que nous nous sommes engagés à demeurer tels: *Ut filii lucis ambulate*[2].

Il est vrai que nous étions nés enfants des

1 Aux jeunes gens de la Réunion de la rue de Sèvres, fête de la Présentation de la T. S. Vierge, 1868.

2 Ephes. V. 8.

ténèbres; mais Dieu nous a arrachés à la puissance des ténèbres et il nous a appelés à son admirable Lumière [1].

Cette Lumière, ce n'est pas seulement la raison, ni même seulement la Parole des Saints Livres, qui nous éclaire comme une lampe allumée dans un lieu obscur [2]; c'est Jésus-Christ, qui porte avec lui la lumière, qui lui-même est le plein jour, le soleil se levant dans nos cœurs. Au baptême, le cierge qui brillait près de nous signifiait déjà celui qui éclaire tout homme venant en ce monde [3]. Toute votre éducation chrétienne n'a été que cette Lumière divine, incessamment entretenue; et c'est elle encore que vous rallumez par les Sacrements, si, par malheur, elle vient à s'éteindre.

A chaque instant, Marie veille sur vous, afin que vous demeuriez toujours dans la lumière : *lucerna ardens et lucens*, en vous

1 Col. I, 13. — I Petr. II, 9.
2 II Petr. I, 19.
3 Joan. I, 9.

identifiant de plus en plus avec Jésus-Christ.

Saint Anselme, au sujet du Cierge que l'Église nous fait porter aujourd'hui, exprime cette belle pensée. Trois éléments le composent, dit-il : la mèche, la cire et la flamme. La mèche, c'est notre âme; la cire, l'humanité, la chair virginale de Jésus-Christ; la flamme, sa divinité. Or, Jésus et Marie font tout pour que ce pieux symbole se réalise en vous, pour que votre union avec Notre-Seigneur soit si étroite, que sa chair eucharistique divinise, pour ainsi dire, la vôtre, et que sa divinité elle-même vous pénètre et vous embrase de son amour.

Et de là, cette conséquence pratique : Puisque vous êtes fils de la lumière et lumière vous-même, fuyez les ténèbres : *Abjicite opera tenebrarum* [1].

Les ténèbres, que sont-elles? — *L'ignorance*, d'abord.

On prétend que l'ignorance est notre pri-

1 Rom. XIII, 2.

vilège : travaillez pour convaincre cette accusation de calomnie. Faites briller en vous la science humaine, pour mieux faire briller la science divine.

Mais en étudiant, défiez-vous de *l'erreur*, plus funeste encore que l'ignorance. Ah ! que d'erreurs, que d'absurdités se parent du nom de science ! Tout système qu'on invente pour attaquer l'Église, la divinité de Jésus-Christ, l'existence de Dieu, c'est de la science aujourd'hui ! Prenez garde : le vertige s'empare de celui qui lit tout sans précaution et sans guide ; sa vue se trouble, et la vraie Lumière s'affaiblit à ses yeux.

Hélas ! l'erreur et l'ignorance ne vont pas seules ; d'ordinaire *le péché* les suit. *Error et tenebræ peccatoribus concreata sunt* [1]. Défiez-vous des passions comme des sophismes. Rappelez-vous que quiconque agit mal, hait la lumière [2], et qu'il y aurait moins

1 Eccli. XI, 16.
2 Joan. XX.

d'impies s'il n'y avait pas tant de libertins.

C'est que les pécheurs ont intérêt à nier la vérité divine qui les gêne ; et les ténèbres sont leur châtiment : *Inimicos ejus persequentur tenebræ*[1]. Pour vous, rejetez les ténèbres de l'ignorance, de l'erreur, du péché, et *marchez dans la lumière*, c'est-à-dire dans la vérité, dans la pureté, dans la charité. Mais cette marche est un combat ; revêtez-vous donc des armes de lumière[2], qui sont la prière et la foi.

A vous aussi Jésus-Christ a dit, dans une certaine mesure : Vous êtes la lumière du monde[3] ; Enfant de Dieu et de Marie, vous faites partie d'Israël ; or, il est encore écrit : Que partout où passaient, dans le désert, les fils d'Israël, la lumière de Dieu était là[4]. — Qu'il en soit ainsi de vous. Que votre lumière brille de telle sorte aux yeux des hommes,

1 Nahum. I, 8.
2 Rom. XIII, 12.
3 Matt. V, 20.
4 Exod. X, 23.

que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux [1].

Quand vient la mort, on place un cierge auprès du lit funèbre; c'est afin de nous avertir que, pour les enfants de la lumière, tout ne s'éteint pas avec la vie du corps : l'âme immortelle monte alors vers Dieu pour briller plus que jamais en lui, au milieu des splendeurs éternelles : *Et erit tibi Dominus in lucem sempiternam* [2].

1 Matt. v, 16.
2 Isaï. LX, 19.

LA FOI

LA FOI

Est-il besoin de vous adresser, mon cher ami, le conseil de Notre-Seigneur à son disciple Thomas : *Noli esse incredulus, sed fidelis*[1] ? Pareille recommandation n'est-elle pas superflue ? N'êtes-vous pas du camp d'Israël, de l'armée des croyants ? — Pas d'illusion : à vous aussi cet avis est grandement nécessaire. Vous savez bien à quel point la nature humaine est por-

1 Joan. xx, 27.

tée à l'incrédulité, combien le découragement est prompt et le doute facile, quand la preuve ne frappe pas les sens. Dire que saint Thomas, après trois ans passés dans l'intimité de Notre-Seigneur, après tant de prodiges opérés à ses yeux, devient un incrédule ! Il est vrai qu'il répare admirablement sa faute par une confession publique de sa foi : *Dominus meus et Deus meus* !... et par un glorieux apostolat, que le martyre achève et couronne ; il n'en reste pas moins, pour ainsi dire, *l'apôtre des incrédules*. Que d'imitateurs n'a-t-il pas aujourd'hui, non de son repentir, mais de sa faute !

Malgré le réveil de la foi chez plusieurs, jamais peut-être, parmi le plus grand nombre, l'incrédulité ne fut poussée plus loin. Thomas demande à voir, et il croit après avoir vu ; pour eux, ils voient et ils ne croient pas ; ils voient l'Église et ils ne croient pas à son divin auteur ; que dis-je ? ils voient le monde et ils ne reconnaissent pas son créateur ; ils préfèrent décapiter la science, que

de lire le Nom de Dieu écrit sur chacune de ses œuvres. Voyez quel immense effort on tente pour déraciner la foi : on l'attaque partout, au berceau de l'enfant, sur le cercueil des morts, dans le mariage, dans l'éducation, dans l'enseignement public, dans les livres. Tout principe surnaturel est, *a priori*, déclaré inadmissible, au nom de la raison ; le luxe, le confortable, la mollesse développent la vie purement sensuelle ; l'homme de notre génération est pris de tous les côtés. Aussi l'incrédulité célèbre déjà son triomphe et raille amèrement *les arriérés* qui s'obstinent dans la foi catholique. Combien de jeunes gens sont entraînés autour de vous !.. Mon cher ami, nous sommes à l'un de ces moments dont Jésus-Christ a dit dans l'Évangile : *Et tunc scandalizabuntur multi* [1].

Et vous-même, n'avez-vous pas en quelque manière payé tribut à cet esprit d'incrédulité ? Votre adhésion à la vérité catholique

1 Matt. XXIV, 10.

est-elle entière, absolue, inébranlable ? Croyez-vous de toute votre âme au divin Révélateur, et, d'une égale foi, à l'autorité infaillible de son vicaire ? Jusqu'à quelles profondeurs la foi pénètre-t-elle dans votre intelligence ? Pour quels motifs croyez-vous ? La foi que vous avez est-elle humaine, philosophique, politique, au lieu d'être purement divine ? Est-elle vraiment *romaine* ? Est-elle suffisamment éclairée ? Est-elle enfin pratique, vivante ? Avez-vous bien *l'esprit de foi* ?

Fidèle aujourd'hui, vous voyez avec frayeur les nuages s'amonceler à l'horizon, et vous vous dites peut-être : « Qu'en sera-t-il de l'Église demain ? » Homme de peu de foi, que craignez-vous ! Le maître n'a-t-il pas dit . *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* ? Hâtez-vous de protester, avec saint Pierre : *Seigneur, vous seul avez les paroles de la vie éternelle.* Ranimez, affermissez votre foi. Vous le devez à Jésus-Christ, qui a tant fait pour vous, à son Cœur sacré, qui vous aime tant et daigne avoir avec vous

des rapports si intimes. Plus éclairé, vous seriez plus coupable, si vous n'étiez pas fidèle.

Vous le devez à la très sainte Vierge dont vous êtes l'enfant de prédilection ; elle vous convie à partager son bonheur, en imitant sa foi : *Beata quæ credidisti* !

Vous le devez à votre âme, que Dieu appelle à une vie parfaitement chrétienne, à la pratique de ces fortes et généreuses vertus dont la foi est le fondement.

Vous le devez à d'autres que vous : à des membres de votre famille peut-être, auprès desquels votre action sera plus efficace que l'action même du prêtre ; à ce monde où vous vivez, à cette société qui se meurt, parce qu'elle n'a pas la foi. Il en est qui se donnent la mission de perdre : à vous Dieu confie la mission de sauver ! Ne trahissez pas de telles obligations : *Noli esse incredulus*. Demeurez invulnérable à cet attrait malsain de faire « l'esprit fort » ; laissez ce triste privilège à ces pauvres jeunes gens que l'ignorance aveugle au moins autant que l'orgueil. Aspirez à la foi, à l'es-

prit de foi, comme à la vie, comme à la lumière.

Ah ! mon ami, quel don précieux que la foi ! Elle est le gage du salut éternel et de la vision bienheureuse ; elle est l'aurore de ce plein jour où nous contemplerons Dieu face à face ; elle est l'aliment et comme la substance de notre esprit. Quel bonheur, en un temps comme le nôtre, d'avoir la foi ! Au milieu des calamités qui nous accablent, combien sont à plaindre ceux qui ne l'ont pas ! Appréciez bien cet immense bienfait et remerciez-en Dieu dans un transport de reconnaissance. Plus que jamais soyez dévoué au service, à la défense de la foi, prêt à mourir pour elle, au besoin, et si Dieu ne vous fait pas cette grâce, prêt à vivre et pour elle et par elle !

Mais que faire pour obtenir et sauvegarder ce don surnaturel de la foi ? — Voici, mon cher ami, quelques conseils pratiques.

Si vous êtes troublé de quelques tentations contre la foi, si le doute vient solliciter votre

esprit, méprisez tout cela ; c'est l'effet de l'orgueil, c'est l'action du démon. Mais, de plus, instruisez-vous à fond des vérités de la religion ; étudiez-les avec humilité, avec sincérité ; insistez sur le *motif* de votre foi : vous croyez, parce que Dieu a parlé ; si ce qu'il dit n'était pas vrai, c'est que lui, la vérité infinie, se tromperait ou vous tromperait.

N'imitez pas ceux qui, sous prétexte de mieux se rendre compte de leur croyance, ne consultent que les livres qui l'attaquent, et ne lisent que les objections, sans se soucier des réponses. Prenez garde à perdre ainsi la légitime indépendance de votre jugement, à penser d'après autrui, d'après votre journal. Conservez également l'indépendance de votre cœur, ne vous inféodez à personne, mais dépendez absolument de Dieu et de son Église. L'Église est la colonne de la vérité[1], non pas l'Église *abstraite*, mais l'Église vivante, qui a pour chef Notre Saint-Père le Pape, l'Église

1 II Tim. III, 15.

bâtie sur la Pierre inébranlable, contre laquelle l'enfer ne prévaudra jamais.

Renouvelez souvent l'acte de foi ; que votre foi passe dans votre vie, inspire vos discours et rayonne autour de vous, comme un flambeau qui communique sa lumière de proche en proche.

Priez, afin que Dieu même entretienne en vous cette lampe qui brille au milieu d'épaisses ténèbres ; enfin, pour mieux croire, aimez ; aimez Jésus, aimez Marie, et puisez dans leurs cœurs, comme Thomas dans les plaies sacrées, avec un amour plus généreux, une foi plus vive.

LA CONFIANCE

LA CONFIANCE

Le soir du jour où Jésus multiplia miraculeusement les pains dans le désert, il se retira seul sur la montagne pour y passer la nuit en prière. Cependant la barque des apôtres voguait sur le lac de Tibériade et gagnait la rive opposée. Tout à coup, le vent leur devient contraire, les flots se soulèvent, la tempête éclate, et le trouble en même temps s'empare de leurs cœurs... « Hommes de peu de foi, leur dit le Maître, venu sur les eaux pour les sauver,

pourquoi donc avez-vous douté de mon amour [1] ? »

Peut-être, mon cher ami, accusez-vous les apôtres. Ne connaissaient-ils pas le Sauveur ? N'avaient-ils pas été l'objet de ses soins les plus tendres et de ses faveurs les plus insignes ? Et les voilà qui tremblent, s'inquiètent, se plaignent comme s'ils étaient abandonnés ! Leur défiance est grandement coupable, puisqu'elle dépouille Jésus, en quelque sorte, de sa puissance et de sa bonté.

Rentrez un instant en vous-même. Quand vous y réfléchissez, la défiance envers Dieu vous paraît souverainement déraisonnable ; mais, dans la pratique, malgré tant de bienfaits que vous avez reçus, malgré les signes admirables dont la Providence marque tous les jours de votre vie, malgré les promesses de Jésus-Christ et malgré les vôtres, qu'il faut peu de chose pour vous déconcerter ! Le plus petit nuage à l'horizon assombrit votre âme ;

1 Joan. VI, 18.

le plus léger coup de vent suffit à renverser vos résolutions, à éteindre les ardeurs de votre courage. Hélas! vous vous imaginiez avoir mis toute votre confiance en Dieu; dans le fait, vous comptiez beaucoup trop sur vous-même, et ce fragile échafaudage de l'orgueil s'ébranlant à la moindre secousse, il vous semble que tout est perdu.

Et pourtant, plus que jamais il importe d'affermir en votre cœur l'empire de la confiance. Une tempête bien autrement terrible que celle du lac de Tibériade nous enveloppe; l'Europe frémit jusqu'en ses entrailles; les flots emportent les trônes et les couronnes; les États sont comme de grands vaisseaux qui s'en vont à la dérive; ceux qui les montent cherchent en vain le pilote qui doit les conduire au port. En vain des rêveurs viennent offrir à l'envi leurs systèmes, comme des barques de salut; tout s'abîme dans le naufrage et, comme au temps des grandes invasions barbares, il en est qui croient déjà reconnaître les signes avant-coureurs de la fin des temps.

Tout périt.... mais l'Église demeure; et de même qu'autrefois naissait à sa parole un monde nouveau, maintenant encore elle peut, au milieu des ruines amoncelées, renouveler la merveille de ce grand enfantement.

La barque de Pierre, il est vrai, n'est pas épargnée dans la tourmente, elle semble même en recevoir les plus rudes coups; mais ne craignez point, vous que l'Arche sainte porte sur les grandes eaux : depuis dix-huit siècles, l'Église a traversé bien d'autres orages, et si nous comprenons son histoire et le secret de ses destinées, notre confiance s'accroîtra en raison même de ses années, en raison même de ses dangers et de ses revers.

Chose étonnante! il est des hommes qui, pendant que tout tremble autour d'eux, semblent inaccessibles à la crainte. Qui sont-ils, ceux-là? Les méchants! Oui, les méchants osent tout, et cependant *ils n'ont pas d'espérance*[1], eux dont les regards ne vont pas au

1 Thess. IV, 12.

delà de la terre et qui attendent tout de leur audace et du hasard. C'est un véritable mystère que leur assurance, quand le sol croule sous leurs pas; mais un mystère plus incompréhensible encore, c'est la timidité des bons. Ils voient l'ancre du divin Navire fixée dans le roc immuable, et ils ont peur! Éperdus, ils ne savent ni se montrer, ni s'entendre.

Confiance! on ne perd la bataille qu'au moment où on la croit perdue. Ne trahissons pas notre sainte cause par un lâche découragement. Confiance! « La confiance de mes serviteurs m'est si agréable, disait un jour Notre-Seigneur à une âme fidèle, que, pour en jouir, je voudrais prolonger leurs épreuves; mais, en même temps, elle me touche si vivement que je ne puis différer de les secourir. »

Quoi qu'il arrive, Jésus veille sur nous, comme il veillait sur la barque de ses apôtres du haut de la montagne; il viendra bientôt, déjà même il apparaît au loin, marchant sur les eaux qui nous apportent ainsi la paix sur l'aile de la tempête.

Est-ce que, nous aussi, nous allons le prendre pour un fantôme? Les apôtres, voyant leur maître qui s'avance sur les eaux, s'écrient, épouvantés : *Phantasma est!...* La défiance ne voit partout que des fantômes; elle fait de Dieu même un fantôme! Non seulement elle le dépouille de ses attributs essentiels, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, mais elle lui inflige cette nouvelle injure de lui prêter précisément ce qui répugne le plus à ses perfections infinies; elle le travestit indignement selon les caprices d'une imagination malade; elle met en lui nos vues si courtes, nos sentiments si étroits, nos susceptibilités et nos rancunes. Les païens ne faisaient pas autre chose: c'est en habillant l'idée de Dieu restée dans leurs cœurs, de toutes les passions de l'humanité, qu'ils peuplaient d'idoles le ciel, la terre et l'enfer, et tremblaient devant leur propre ouvrage.

Vous, mon ami, qui connaissez Jésus, que ne vous livrez-vous à Lui avec la simplicité et la sainte liberté d'un enfant? Pourquoi le

servez-vous avec l'inquiétude de l'esclave, avec une sorte de dévotion roide et sévère qui éloigne de vous et de lui ceux qui vous entourent ? C'est que vous vous êtes fait de lui une image qui vous effraie. *Phantasma est !*

Vous trouvez la persévérance difficile, vous vous découragez à la vue de tant de fatigues et de dangers qui vous attendent ; pourquoi donc ne vous approchez-vous pas plus souvent de la Table sainte où Jésus vous attend sans se lasser de vos retards ? Cependant, c'est pour se rendre plus accessible qu'il se cache ; c'est pour être votre familière nourriture qu'il se fait votre pain ; et vous lui fermez l'accès de votre cœur. Qu'a-t-il donc de terrible ? dites-moi. Vous me répondez : Je suis trop indigne. — *Phantasma !...* Rejetez ces défiances d'une humilité superbe ; s'il avait voulu permettre aux anges seuls de s'approcher de Lui, il serait resté dans le ciel.

Vous êtes pécheur, vous cherchez la paix, vous enviez le courage de ces chrétiens qui puisent la joie avec la pureté dans le sacre-

ment de la pénitence. Qui vous arrête? Craignez-vous que Dieu vous impose quelque sacrifice intolérable? — *Phantasma est!*

Dans les bouleversements dont le monde est aujourd'hui le théâtre, vous ne voyez que la justice armée de fléaux : *Phantasma!* Apprenez à mieux connaître le Père que nous avons aux cieux; s'il frappe ces grands coups, c'est moins pour punir que pour sauver. Que d'âmes perdues sans ces calamités bienheureuses qui les ont enfin arrachées à leur lâcheté, à leur opiniâtre résistance! Dieu, par la voix des révolutions, rappelle à Lui des enfants égarés; partout, sur cette mer soulevée au souffle de sa colère, sont tendus les filets de sa vérité et de son amour. Dans ces flots troublés, il fait la pêche miraculeuse des élus. Qu'ils sont à plaindre ceux que la défiance pousse dans les rêts de la justice? Quoi qu'il arrive, mon cher ami, n'ayez pas peur de Jésus. C'est lui dont le Prophète a prédit la bonté : « On n'entendra pas l'éclat de sa voix, tant elle sera douce; il ne foulera pas le

roseau brisé, il n'étouffera pas la mèche qui fume encore...[1] » Voilà Jésus; regardez-le bien, afin de le reconnaître toujours, et surtout à votre dernière heure. Vous le savez, nous sommes en un temps où la vie d'un homme peut, d'un jour à l'autre, être comptée pour rien; il faut être prêt au grand passage : la confiance est le grand moyen qui confère son efficacité à tous les autres. Familiarisez-vous donc avec Jésus, habituez-vous au son de sa voix, écoutez-le vous dire, comme à ses apôtres pendant la tempête : *Habete fiduciam, ego sum; nolite timere.* C'est moi! moi qui permets le soulèvement des flots pour te donner une nouvelle preuve de ma Providence; moi qui commande aux flots et à la mer, et à toute cette agitation fais succéder un grand calme.

J'ai rencontré des incrédules qui ne pouvaient entendre sans émotion cet *Ego sum* de l'Evangile. C'est bien ainsi que parle un ami,

1 Isaï, XXII, 2, 3.

un père; c'est bien ainsi que doit parler un Dieu fait homme pour notre amour.

En toute rencontre, dites donc avec saint Pierre : « Seigneur, faites-moi venir à vous en marchant sur les eaux, en foulant aux pieds mes préjugés, mon orgueil, ma défiance : *Jube me venire ad te super aquas.*

Criez vers Lui, puisque, sans Lui, vous ne pouvez absolument rien dans l'ordre du salut. Et n'oubliez pas, mon cher ami, que vous avez aussi besoin du divin secours dans l'ordre naturel. Dieu, en nous créant, n'a point fait comme un père de famille qui renverrait un jour ses enfants et leur dirait : Allez maintenant; vous avez reçu de moi la vie, c'est à vous de vous pourvoir de tout le reste. — Non, Dieu est le meilleur des pères, Dieu est plus tendre pour nous qu'une mère: il nous porte dans ses bras et veille sur chacun de nous avec une infatigable sollicitude. S'il retirait un instant sa main, votre cœur cesserait de battre, votre corps tomberait en poussière, ou plutôt il ne vous resterait plus que ce qui

vient de vous, le néant. Mais ne craignez pas; Dieu vous conserve, il vous protège, et seule la défiance peut vous priver de son appui.

Est-ce à dire qu'en vous confiant en Dieu, vous puissiez vous abandonner vous-même? Nullement. La règle de la vraie confiance se formule ainsi : Fiez-vous à Dieu dans vos entreprises, comme si tout le succès dépendait de vous et non pas de lui; et mettez-y tous vos soins, comme si Dieu seul devait tout faire et vous rien. *Sic Deo fide quasi rerum successus omnis a te, nihil a Deo penderet; ita tamen iis operam omnem admove, quasi tu nihil, Deus omnia solus sit facturus*[1].

1 *Selectæ S. P. N. Ignatii sententiæ.*

LE SAINT-ESPRIT

LE SAINT-ESPRIT

Pour être vraiment chrétien, mon cher ami, il faut sortir de ce naturalisme funeste, où les sens et la chair vous entraînent, et vous maintenir dans l'élément surnaturel et divin; il faut appeler en vous la grâce et vous rendre docile à sa céleste influence; il faut vous unir indissolublement au Saint-Esprit de qui nous vient la grâce et qui vit avec elle en nous.

Le Saint-Esprit ! comme il est ignoré, comme il est méconnu des chrétiens eux-mê

mes ! Et cependant, indispensable est le secours que nous devons attendre de Lui, indispensable aussi le concours qu'il daigne attendre de nous.

Outre cette vie extérieure qui se révèle d'elle-même et malgré nous au regard des hommes, il y a en chacun de nous, vous le savez, une vie intime, qui est comme le secret de notre pensée et de notre cœur. Il nous semble que nul, excepté Dieu, n'a le droit de pénétrer dans ce sanctuaire de notre indépendance, et les amis choisis que nous y admettons par privilège, nous les appelons *intimes* à cause de cela. Puisqu'il en est ainsi de nous-mêmes, vous comprenez sans peine que pour Dieu cette vie intime soit aussi et nécessairement le sanctuaire inviolable de sa souveraine indépendance, en sorte qu'aucune créature n'ait le droit essentiel et naturel d'y pénétrer d'elle-même et ne puisse jouir de cette intimité de Dieu sans une communication spéciale et libre de Dieu même.

Or c'est à cette ineffable intimité, c'est à ce secret de sa pensée et de son cœur, c'est à cette connaissance, à cet amour qu'il a de lui-même et qui est sa vie, que Dieu vous a miséricordieusement appelé. Voilà votre fin dernière, fin sublime, supérieure essentiellement à toute nature créée et qui, pour cette raison, se nomme *surnaturelle*. Oui, il est de foi que la fin dernière de l'homme est surnaturelle, que nous sommes destinés par Celui qui nous créa, à jouir éternellement de la Vision béatifique, éclairés par la Lumière de la gloire, vivant de la Vie intime de Dieu.

Mais comment atteindre cette fin surnaturelle, sinon par des moyens qui lui soient proportionnés, c'est-à-dire par des moyens également surnaturels, par un commencement de participation à cette vie divine dont le ciel nous réserve la plénitude? De là, vous le voyez, il suit que nous ne pouvons rien, absolument rien tout seuls, par les forces de notre nature dans l'ordre surnaturel ; nous ne pouvons rien, pas même accomplir une seule œuvre

de salut, pas même avoir une seule pensée de salut, pas même le commencement de cette bonne pensée. Les affirmations contradictoires sont autant d'hérésies formellement condamnées. Il est de foi qu'il nous faut pour agir surnaturellement un secours surnaturel, don tout gratuit et qui pour cela est bien nommé *la grâce*.

Mais la grâce, mon cher ami, c'est le Saint-Esprit qui la répand dans nos cœurs où il vient lui-même avec elle, pour nous rendre justes, saints, amis et enfants de Dieu, agents surnaturels de sa gloire [1]. Comme au Fils appartient l'œuvre de la rédemption, au Saint-Esprit appartient l'œuvre de la sanctification des âmes. Et voyez maintenant les conséquences.

Sans le Saint-Esprit, sans sa grâce, nous ne pouvons atteindre notre fin dernière, la possession intime de Dieu. Sans le Saint-

1 *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis*. (Rom. v, 5.)

Esprit, nous ne pouvons avoir la justice habituelle qui nous pénètre, nous transforme et nous sanctifie, ni persévérer, quand une fois nous l'avons reçue.

Sans le Saint-Esprit, nous ne pouvons ni surmonter aucune tentation, ni acquérir aucun mérite, ni même prononcer utilement le nom de Jésus. Sans lui, toutes nos œuvres sont *mortes* devant Dieu ; sans lui, nous ne sommes rien nous-mêmes, que des fils d'Adam, héritiers de sa faute et jetés avec leur père en dehors de la voie surnaturelle ; sans lui, les mérites de Jésus-Christ nous sont inutiles ; sans lui, point d'union avec le Fils, point d'adoption par le Père, point de vie surnaturelle, en un mot, pas de chrétien. Car un chrétien, selon la magnifique expression d'un Père de l'Église, ce n'est pas seulement, comme l'homme ordinaire, un corps et une âme : *c'est un corps, une âme et le Saint-Esprit.*

Vous comprenez mieux maintenant, je l'espère, le besoin que vous avez du Saint-

Esprit : besoin premier, radical, essentiel, incessant. La grâce du Saint-Esprit est aussi nécessaire à la vie surnaturelle de votre âme, que l'air qui nous environne est nécessaire à la vie naturelle du corps.

Ce malheureux qui étouffe, à qui l'air commence à manquer, comme il souffre ! comme il s'agite ! comme il fait effort pour aspirer l'élément sans lequel il va mourir et qui est comme sa vie elle-même ! Ouvrez, vous aussi, la bouche pour aspirer l'Esprit; imitez le roi-prophète : *Os meum aperui et attraxi Spiritum* [1], c'est-à-dire priez l'Esprit Saint. Que vous le priez peu, que vous le priez mal peut-être ! Et voilà pourquoi vous vous agitez dans une perpétuelle défaillance. Quand vous êtes affligé de doutes pénibles, pourquoi ne vous adressez-vous pas au céleste Illuminateur ? Quand votre cœur est comme un vase débordant d'amertume, pourquoi ne vous retournez-vous pas vers le suprême

1 Psalm. CXIII, 131.

Consolateur ? Quand vous avez à soutenir de si rudes combats contre tant d'ennemis acharnés à votre perte, pourquoi n'implorez-vous pas Celui que la Sainte Écriture appelle la force et le bras de Dieu ? Vous rougissez peut-être de cette misère intérieure, de cette habitude déplorable que la grâce peut seule guérir ; que n'appelez-vous le Saint-Esprit à votre aide, pour vous purifier, vous raffermir :

Lava quod est sordidum,
Riga quod est aridum,
Sana quod est saucium.

Désormais suppliez Jésus de vous l'envoyer ; appelez le Saint-Esprit à votre aide par l'entremise de Marie. Il est déjà en vous avant toute prière, pour que vous puissiez toujours le prier : soyez sûr que, si vous faites ce que vous pouvez avec le secours qu'il vous donne déjà, il vous accordera un secours plus abondant pour faire encore davantage.

Car il ne suffit pas de l'invoquer ; il faut lui obéir, il faut, par le libre consentement de

votre volonté, correspondre fidèlement à sa divine influence. Vous restez libre sous l'action de la grâce ; ce n'est point par violence et malgré vous, comme une machine ou comme un esclave, que le Saint-Esprit vous pousse à faire l'œuvre de Dieu ; hélas ! vous ne le savez que trop, vous pouvez lui résister !

Dieu cependant ne dépend point de l'homme ni la grâce de notre liberté ; car notre liberté elle-même, l'usage surnaturel que nous en faisons pour le bien, est un don de sa Bonté. Nos bonnes œuvres nous appartiennent sans doute, mais elles appartiennent d'abord et principalement à la grâce divine sans laquelle nous ne pouvons rien.

Quand vous étiez petit enfant, vous n'auriez pu tout seul avancer d'un pas ; votre mère vous prévenait, vous soulevait, vous soutenait, vous conduisait ; et vous, docile à cette douce influence, joyeux d'y répondre, vous tentiez de généreux efforts, vous agitiez vos pieds débiles et mal affermis... Vous avanciez ; chaque pas était votre œuvre, mais plus en-

core l'œuvre de votre mère à qui vous rapportiez ce petit succès et votre reconnaissance.

Voilà comment l'Esprit Saint nous conduit pas à pas dans le service de Dieu et la voie du salut : il nous fait agir, nous agissons nous-mêmes ; l'œuvre est à nous, elle est surtout à Lui. En un mot, nous sommes les coopérateursde Dieu : *Dei enim sumus adjutores* [1].

Coopérateurs de Dieu ! Quelle dignité est la nôtre, et quel honneur le Saint-Esprit n'a-t-il pas fait à sa créature ! Ne refusez pas, mon cher ami, la gloire de cette collaboration; l'Esprit Saint vous cherche, vous poursuit, vous appelle, vous sollicite ; ne le fuyez pas, ne le contristez pas. Sa charité vous presse : il veut vous arracher à la vie des sens, il veut vous emporter dans le monde surnaturel... Laissez-vous faire ; par un concours généreux répondez à son généreux secours. Quelle paix

1 I Cor. III, 9.

alors et quelle joie ! vous aurez déjà le royaume des cieux sur la terre : *Regnum Dei,... pax et gaudium in Spiritu sancto* [1].

1 Rom. XIV, 17.

LE TRAVAIL

LE TRAVAIL[1]

Comprenez-vous bien quelle est pour vous la nécessité du travail, au point de vue de cette influence que, par votre éducation chrétienne et votre position sociale, vous avez mission d'exercer? Rien ne vous dispense du travail, ni la fortune, ni le rang, ni les bonnes œuvres elles-mêmes auxquelles vous avez raison de vous livrer,

1 A la réunion des jeunes gens de la rue de Sèvres, février 1868.

parce que seul le travail, en achevant de vous former, vous prépare une plus grande influence.

De quelle influence est-il question ? Est-ce que j'entends vous parler d'influence politique ? — Oui et non. Si vous êtes poussé vers la carrière politique, il importe que vous y teniez un des premiers rangs, car un chrétien doit se distinguer partout. Dans un temps de révolution, il faut, par le savoir, le caractère, l'indépendance, s'élever au dessus de tous les partis, pour ne voir que les intérêts du pays et se dévouer à son salut; il faut tâcher d'être ce que O'Connel fut pour l'Irlande.

Mais peut-être serez-vous éloigné de la politique par vos traditions de famille, par des scrupules de conscience, par la crainte de vous compromettre.... Certes, ces motifs sont trop respectables pour qu'il y ait lieu d'insister. Mais vous avez à exercer une autre influence, l'influence sociale dont nul n'est dispensé, à quelque parti politique qu'il appartienne, influence qui s'exerce en dehors de la politique,

et même d'autant mieux qu'on en est plus dégagé.

Cette influence sociale, qui part des classes de la société où vous avez votre place, a pour objet *les idées*, et par conséquent elle a pour instrument la plume et la parole. Faut-il donc que vous deveniez nécessairement un écrivain, un orateur, et que toutes vos études prennent cette direction ? Non, tous ne sont pas appelés à être orateurs ou écrivains ; si la plume et la parole sont les plus puissants auxiliaires, il en est bien d'autres encore.

L'influence est chose qui ne se définit guère. C'est une sorte de fluide magnétique qui se répand autour d'un homme. La fortune, la position y contribuent, mais surtout *les principes*, dont la manifestation aura d'autant plus d'efficacité que la fortune sera plus brillante, la position plus élevée. Si les principes sont mauvais et que l'homme ait du talent, de la valeur personnelle, quel mal ne fera-t-il pas ? Si, avec le même talent et la même valeur, il a de bons principes, et donne

de bons exemples, le bien qu'il opère est incalculable.

Cela posé, vous le voyez, le travail vous est indispensable pour acquérir cette valeur personnelle d'où l'influence dépend. Que vous soyez magistrat, ingénieur, militaire, agriculteur, artiste, vous devez être tellement *distingué*, que, grâce à vos principes supérieurs et à vos généreux exemples, votre influence rayonne au loin autour de vous.

J'ai parlé de la plume et de la parole. Eh bien, il est bon, dans un temps comme le nôtre, où tout le monde se mêle d'écrire et de parler, où les intérêts les plus graves peuvent vous forcer au premier jour de prendre part aux affaires publiques, il est bon, aujourd'hui en France comme jadis à Athènes ou à Rome, que tous, ingénieurs, magistrats, militaires.... soient capables de manier, au besoin, la parole et la plume aussi bien que le fusil et l'épée. Mais cette recommandation est particulièrement importante pour une certaine catégorie de jeunes gens, pour ceux qui étudient le droit

ou se préparent aux carrières qui tiennent le plus aux lettres. Pour eux, voici quelques conseils.

1° Ne pas trop compter sur sa facilité ou sur son aplomb, pour se dispenser d'un travail sérieux ; — et d'un autre côté, par timidité, par pusillanimité, ne pas s'exagérer les difficultés : *labor omnia vincit Improbus.*

2° S'essayer, s'exercer à parler dans de petites conférences, à écrire dans des journaux ou des revues....

3° Se tenir au courant des questions du jour, de la marche des idées.

4° Avoir pour criterium l'enseignement de l'Église; suivre, non un homme, mais l'Église.

5° Chercher une direction sûre et des conseils.

6° Se tracer une méthode, sans quoi l'on n'avance à rien.

7° Enfin choisir la matière de ses études selon son caractère, sa position, ses aptitudes, *sa veine.*

La plupart de ceux qui ont percé, l'ont dû à cela. A l'œuvre ! aidez-vous, excitez-vous. Vous n'avez pas moins de talent naturel que bien d'autres ; n'ayez pas moins d'énergie, d'application, et vous soutiendrez la lutte.

Maintenant, quelques autres conseils qui s'adressent à tous. Quand même vous ne seriez pas appelé à écrire et à parler, pour que votre travail développe votre valeur personnelle et assure votre influence, sachez écarter les occupations inutiles ; *spécialisez* vos études ; restez indépendant des flâneurs et des viveurs ; préférez le *travail du matin* ; distribuez sagement les heures du jour : tant pour le travail, tant pour les relations, tant pour le repos.

Ne croyez pas que je veuille supprimer les moments donnés à d'honnêtes délassements ; non, il faut détendre l'arc, si l'on veut ne le pas briser.

Mais, pour travailler ainsi, quelle énergie est nécessaire ! Quelle patience infatigable !

Voilà le secret de tout : *labor*, *methodus*, *constantia*, — *constantia* surtout. La constance fait plus que la facilité pour le succès. Que d'exemples à citer : Lincoln, Jackson, Cuvier...

Tout est là, ai-je dit, à condition néanmoins que la bénédiction de Dieu féconde le labeur de l'homme ; attirez-la sur votre travail par la prière. Prier et vouloir !... Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde. — Avec Dieu pour point d'appui, la volonté, le travail pour levier, que de grandes choses deviennent possibles ; il n'en faut pas davantage pour que le monde soit changé !

SE LEVER

DE BONNE HEURE

SE LEVER DE BONNE HEURE

JÉSUS-CHRIST, rencontrant un jour, aux portes de Naïm, le cercueil d'un jeune homme, dit au mort : Lève-toi ! *Adolescens, tibi dico : surge*[1] ! Et le mort se leva. — Chaque matin, le devoir, la conscience, par conséquent Jésus-Christ même dit au jeune homme plein de force et de santé : Lève-toi ! Et celui-ci ne se lève pas.

1 Luc. VII, 14.

N'a-t-il pas entendu ? Il a entendu ; mais le sacrifice est si pénible ! *Vult et non vult piger.* [1] Il est deux hommes en lui, deux volontés, celle de la chair et celle de l'esprit qui disputent entre elles.

Voyez par cet exemple à quel point l'intérêt peut fausser la raison ! Tout mauvais prétexte paraît alors plausible. C'est étrange avec quelle facilité la volonté de l'esprit capitule, avec quel acharnement elle est persécutée par la volonté de la chair ! Adam céda pour ne pas contrister sa compagne : l'âme cède pour ne pas contrister son compagnon. Le corps ne demande d'abord qu'un peu de temps, un quart-d'heure. Puis, le quart-d'heure écoulé, il lui faut un peu de temps encore,.. si bien qu'on finit par se lever le plus tard possible, alors seulement qu'il n'y a plus moyen de reculer davantage, quand un devoir rigoureux ou quand la faim chasse le paresseux du lit !

1 Prov. XIII, 4.

Qu'est-ce donc qui vous enchaîne et vous appesantit ? Le chagrin ? Il n'y en a pas de bien cuisant à votre âge. La fatigue, la souffrance ? Quelquefois ; mais le plus souvent l'illusion n'exagère-t-elle pas le besoin ?

Ce qui vous rend paresseux, c'est l'idée que vous n'avez rien de pressant à faire.

Erreur ! vous avez quelque chose à faire ; pour le chrétien, il n'est aucune position sociale où il soit permis de *tuer le temps* et de s'abandonner à la mollesse. Au fond, vous cédez à ce penchant naturel qui vous porte à demeurer où vous êtes bien. L'hiver, on est si bien au lit, il fait si froid dehors ! Vous avez horreur de la gêne, de l'effort ; en outre vous suivez le préjugé et le mauvais exemple de ceux qui s'imaginent que cette paresse est de bon ton. Enfin, l'habitude est déjà contractée peut-être de vous laisser aller aux charmes de la rêverie qui vous berce dans un demi-sommeil, de la lecture frivole qui donne pâture à la rêverie, sans vous apercevoir que

vous favorisez ainsi la passion, de toutes la plus dangereuse, qui se confond si vite avec la mollesse.

Prenez garde ! le démon est au chevet du paresseux, et, comme dit Cassien, il fait de lui son coussin : c'est lui qui vous souffle à l'oreille les arguments de résistance.

Je ne m'étonne plus maintenant qu'il soit si difficile à un jeune homme de se lever de bonne heure, qu'un si grand nombre échouent en ce qui semble si peu de chose, et que cette négligence, légère en apparence, entraîne néanmoins de si graves conséquences !

Voyez, en effet, ce qui se passe, du moins pour plusieurs. *Adolescens, tibi dico surge* ! Si l'on ne se lève qu'au dernier moment, que devient la prière du matin ? On la fait en s'habillant, en marchant ; elle est remise, c'est-à-dire omise. Les prémices de la journée n'appartiennent pas à Dieu : la journée sera mauvaise ; le cœur sera mécontent, appesanti. Il en sera du soir comme du matin ; on se dira

après chaque omission : *demain*, *demain* !.. Bons désirs, mais rien que bons désirs : *desideria occidunt pigrum*[1]. Demain, ce sera la même chose, et pendant des semaines, des mois ! Pourvu qu'on n'en vienne pas enfin à omettre toute prière, à supprimer tout rapport avec Dieu, à traiter Dieu comme un étranger !

Toujours est-il que la vie surnaturelle va s'affaiblissant ; et que de grâces, de bénédictions, de vertus, de bonnes œuvres, de mérites perdus avec elle ! La vie naturelle est atteinte à son tour. Que de temps gaspillé ! Sur dix heures environ, deux heures par jour enlevées à l'activité intellectuelle ! Calculez maintenant. Cela fait soixante heures par mois, c'est-à-dire six jours ; soixante jours en dix mois, sans compter les vacances ; donc *deux mois sur dix* ! Que de temps enlevé à la vie réelle et comme donné à la mort !

N'est-ce pas chose grave, en vue de la car-

1 Prov. XXI, 25.

rière que vous poursuivez, des intérêts privés ou publics que vous devez défendre ? *Pigritia* !... Voilà pourquoi tel jeune homme que vous connaissez est en retard pour tout ; en retard pour ses examens, s'il est étudiant ; il dort plus, il travaille moins. Comment éviterait-il les échecs ? Mais je suppose qu'il ait réussi ; dans ses succès même, il devra regretter amèrement de n'être pas au niveau qu'il aurait pu atteindre avec plus d'énergie et de courage. Sa vie intellectuelle et morale a été frappée à Capoue ; et la parole s'accomplit : *Noli diligere somnum, ne te egestas opprimat* [1].

Egestas ! Non pas toujours l'indigence des biens matériels que la Providence conserve, mais l'indigence de l'esprit, du cœur, la perte de l'estime, de l'influence.

Cependant, n'y a-t-il pas quelque exagération à faire tout dépendre de si peu de chose ? — Je vous indique le mal et ses extrêmes consé-

1 Prov. xx, 13.

quences ; tous n'en viennent pas là, mais tous s'y exposent. Si la paresse n'est pas l'unique cause de nos maux, elle en est l'ordinaire occasion. Cela suffit pour me donner le droit de vous répéter encore : *Adolescens, surge* !

Voulez-vous remporter, chaque matin, sur vous la victoire ? Ayez une idée qui vous absorbe, un projet qui vous presse, quelque chose à cœur, que vous vous proposiez de faire le jour même.

Prenez votre parti aussitôt ; sans hésiter, élancez-vous hors du lit. Si vous commencez par discuter, par capituler tant soit peu, vous êtes perdu.

Ne vous couchez pas trop tard, serait-ce pour travailler. Contentez-vous d'un nombre d'heures de sommeil sagement mesurées sur le besoin réel. Il est bon de rester un peu sur le sommeil, comme sur l'appétit ; autrement on s'épaissit, on s'abêtit.

Le coq placé sur le clocher de l'église est un symbole tout-à-fait chrétien. Il figure la

vigilance, sans laquelle la piété et la vertu sont en péril.

Vous aussi sachez dire : *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo* [1].

1 Psalm. LXII, 1.

LES FAUSSES MAXIMES

LES FAUSSES MAXIMES

I

IL FAUT TOUT CONNAÎTRE[1].

AINT PAUL disait : « ayez soin de marcher avec circonspection, non pas comme des insensés, mais comme des sages[2]. » — Le conseil de l'Apôtre est

1 Cette conférence aux jeunes gens a été donnée par le R. P. Olivaint à Vaugirard, à Poitiers, à Metz, à Amiens.

2 *Videte fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes.* (Eph. v, 15).

important pour tous les fidèles ; mais combien plus pour les jeunes gens ! La jeunesse n'est-elle pas l'âge de l'imprévoyance, de l'imprudence, de la présomption ? Et combien le conseil est-il plus important pour vous, mon cher ami, qui vivez dans cette grande ville, si pleine de séductions, de mauvais exemples, de pièges et d'entraînements ! pour vous qui trouvez peut-être dans la position même de votre famille un danger de plus, par la facilité qu'elle vous donne de saisir les occasions dangereuses; pour vous qui devez à l'éducation chrétienne d'avoir plus à perdre que les autres, sinon plus d'argent, certainement plus d'honneur; car vous portez dans votre cœur le trésor sacré de la foi, de la grâce, de la pureté, de la vertu.

Ah ! mon cher ami, c'est le cœur surtout que tant d'ennemis menacent ! c'est le cœur surtout que la prudence doit défendre ! Et c'est le cœur surtout que les jeunes gens compromettent par leur imprévoyance et leur légèreté. Combien en est-il, autour de vous, qui ne craignent pas

de tout lire, de tout voir, de tout entendre! Combien qui prétendent même justifier leur conduite en alléguant ce double prétexte :

1. *Qu'il est nécessaire de tout connaître;* 2. *Qu'ils sauront bien s'arrêter à temps, parce qu'ils sont sur leurs gardes.*

Illusions funestes, dont beaucoup sont victimes et contre lesquelles je voudrais vous prémunir.

Thesaurus desiderabilis, oleum in habitaculo justi : homo imprudens dissipabit illud [1]. L'huile dans la maison du juste, dit la Sainte-Écriture, c'est le trésor enviable; l'homme imprudent le dissipera. — Ne dissipez pas, mon ami, ce trésor de la grâce, de la pureté, de la vertu, qui est dans votre cœur. Vous n'êtes pas de ceux dont le Seigneur a dit : *Serpentes tollent, et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit* [2].

Jeune homme, pourquoi cette lecture im-

1 Prov. XXI, 20.
2 Matth. XVI, 18.

morale, cette compagnie suspecte, cette visite à ce bal public, rendez-vous de toutes les hontes, où les mauvais sujets eux-mêmes sont scandalisés de vous voir?

Et ce jeune homme répond, vous l'avez entendu comme moi : *C'est qu'il est nécessaire de tout connaître.*

Tout connaître? Quel goût pour la science! En vérité, je vous félicite. Le champ est vaste; l'horizon recule chaque jour; que de connaissances précieuses pour vous et pour les autres vous pouvez acquérir, vous qui désirez tout connaître!... Hélas! ce pauvre jeune homme ne songe guère à ces études trop sérieuses pour lui, où il ne trouve qu'ennui et dégoût. Il néglige même celles qui sont de son état, de son devoir. Que de temps peut-être il a déjà perdu!

Lui aussi, il est tenté auprès de l'arbre de la science du bien et du mal: et, comme il croit connaître assez le bien, c'est le mal qu'il veut maintenant savoir. Il veut tout connaître, c'est-à-dire même le mal, surtout le mal.

Non pas tout mal, il est vrai. Proposez lui d'étudier la puissance fatale de ce poison qui tue le corps, d'en approcher ses lèvres. Oh! alors, il n'est pas si pressé de tout connaître; il est assez prudent pour sauvegarder la vie du corps. Mais, ce qui l'attire, c'est le poison qui tue l'âme. Il faut qu'il lise ce livre où la fo est scandaleusement attaquée : et bientôt peut-être, parce qu'il n'est pas en état de résoudre les difficultés par lui-même, il s'abandonne au trouble, au doute, au lieu de consulter les docteurs et d'entreprendre une étude sérieuse.

Mais je veux surtout parler d'un autre poison de l'âme que ce malheureux jeune homme poursuit en quelque sorte partout, dans les romans, dans les spectacles, dans les bals scandaleux, dans les compagnies douteuses, dans les visites clandestines. C'est celui-là surtout que, suivant lui, il est nécessaire de connaître. Quel est ce poison, quel est ce mal ?

Vous le savez bien, c'est celui qu'on appelle LE MAL, celui qui menace, qui flétrit la pureté

du cœur, celui qu'on peut regarder comme le centre des passions, des agitations, des égarements de la jeunesse, centre d'où tout part et où tout revient.

Voilà ce qu'il est nécessaire de connaître ? Et pourquoi ? — Pour achever votre éducation, pour consolider votre foi ? Mais la foi, l'éducation, sont par là compromises.

Pour assurer votre bonne conduite et le succès de vos études ? Mais études et conduite sont par là compromises.

Pour conserver votre honneur, votre dignité, vos relations ? Mais relations, dignité, honneur, tout est par là compromis.

Pour avancer votre fortune, vous ouvrir une carrière ? Mais, encore une fois, carrière et fortune, par là tout est compromis !

Je cherche en vain cette nécessité prétendue. C'est, reprend ce jeune homme, pour mieux se garantir du mal qu'il est nécessaire de le connaître.

Cependant vous ne laisseriez pas lire ces livres, vous ne conduiriez pas à ces bals ce

frère bien-aimé que vous voulez préserver! N'est-ce donc pas en vous en privant, que vous vous préserverez vous-même?

Je l'avoue cependant, il est bon de connaître le mal *jusqu'à un certain point et d'une certaine manière.* Vous savez que le poison est là, que Dieu vous défend d'y toucher, et sous vos yeux une multitude de jeunes gens sont victimes de leur désobéissance. — Que voulez-vous de plus? Si des conseils pratiques vous sont utiles en effet, vous trouverez facilement des hommes assez expérimentés et des livres assez sûrs pour vous instruire sans péril. — Profitez de l'expérience des autres.

Mais non; ce jeune homme ne veut croire qu'à sa propre expérience; la science spéculative est trop peu pour lui. Il faut, en quelque sorte, que le mal lui soit inoculé.

Ne le portons-nous pas tout inoculé en nous par le péché originel?

Oh! ce n'est pas assez; nous en avons, il est vrai, par le péché originel, l'instinct, la concupiscence, mais non la science expérimen-

tale; et ce jeune homme veut *tout connaître*. Prenez garde, vous mourrez : *morte morieris*. — *Nequaquam*, reprend le tentateur; vous serez, au contraire, comme des dieux;[1] vous serez du moins comme des hommes; — oui, vraiment des hommes, et vous ne serez pas des hommes sans cela; il faut... *vous déniaiser*, et par conséquent il faut tout connaître.

Mon cher ami, sous ce rapport, nous ne sommes pas dans le siècle des niais; quoi que fassent des parents et des maîtres chrétiens, vous avez bien assez cette triste connaissance du mal en sortant du collège, pour n'avoir pas droit à ce brevet de niaiserie. Mais le monde vous trouve encore trop modeste. Il dira bien, avec Jean-Jacques Rousseau, que rien n'est beau comme un jeune homme de dix-huit ans resté pur; mais, tout en l'admirant, il se moque de cette pureté où il voit sa condamnation, et il cherche à la détruire.

1 Genes. III, 4, 6.

Ah ! si vous ne voulez pas passer pour *un niais* aux yeux des hommes perdus, il faut aller jusqu'au bout ; il faut, non seulement connaître le mal, mais le faire. Pour eux, vous resterez niais, tant que vous serez encore modeste, tant que vous saurez rougir, tant que vous n'aurez pas fait le dernier pas, tant que vous ne leur aurez pas donné le droit de s'écrier : *sicut unus ex nobis !* Voilà ce chrétien devenu comme un d'entre nous !

Non, non, vous ne voulez pas leur donner ce droit là ; plutôt être assailli de leurs sarcasmes. Vous ne voulez pas faire le mal. Et vous voulez le connaître ?

Je vous le demande encore, ne le connaissez-vous pas assez ? Que trop, peut-être ! Rappelez-vous la première faute que cette triste révélation du mal vous fit commettre ; alors vous êtes entré, non dans la lumière, mais dans les ténèbres. Comme si la tête de la Méduse vous avait été montrée, d'abord vous avez éprouvé de l'effroi, vous avez été triste de savoir ce que vous deviez ignorer. Cepen-

dant, même après cette première épreuve, vous avez ressenti le même attrait funeste, la même curiosité malheureuse. Et, quand, par imprudence ou par accident, vous avez appris quelque chose de plus, le cœur plein d'un nouveau trouble, d'un nouveau chagrin, vous vous êtes dit : Pourquoi ai-je appris cela ? Mais déjà l'horreur pour le mal était moins grande, tandis que vous pressait avec plus de violence le même besoin de connaître... Ah ! cet attrait persévérant de la mauvaise nature qui veut se satisfaire, c'est, au fond, la seule et vraie nécessité que ce pauvre jeune homme puisse invoquer : nécessité, non de raison, mais de passion ; illusion qui le domine et qui le conduit, comme fatalement, à une autre illusion que je voudrais aussi dissiper en vous.

Ah ! jeune homme, votre âme est en jeu, pensez-y donc ! Elle n'est pas une âme vile pour que vous fassiez sur elle la triste expérience du mal, *experimentum in anima vili*... Votre âme, elle vaut ce qu'elle a coûté, le sang d'un Dieu !

Oui, votre âme est en jeu ; car cette témérité de tout lire, de tout voir, de tout entendre pour connaître le mal, conduit presque inévitablement à faire le mal.

Que se passe-t-il, en effet, tous les jours sous vos yeux? Sur cinquante jeunes gens, par exemple, appliqués à l'étude du droit, combien font naufrage la première année, combien la deuxième, combien la troisième, et combien échappent ?

Or, quelle est la cause du malheur de ceux qui sucombent ? Perversité ? Corruption ? Non, non, curiosité, imprudence, illusion : ils ont voulu tout connaître ; et bientôt, pris de vertige, ils ont été entraînés dans l'abîme.

Et vous prétendriez, vous, vous exposer au même péril impunément ? Avez-vous donc une autre nature ? Mais la nature humaine est comme magnétisée, électrisée. Le feu appelle le feu. Il est impossible que ces lectures, ces conversations, ces spectacles, n'aient pas, sur vos yeux, votre imagination, votre cœur, quelque influence fâcheuse.

Ne ditez pas : *Cela ne me fait rien.* — Cela ne vous fait rien? Comment priez-vous ensuite, comment travaillez-vous? D'où vous vient ce dégoût des choses sérieuses, cet affaiblissement de la volonté, ces rêveries, cette exaltation de l'imagination? Si cela ne vous faisait rien, vous ne seriez pas dans cet état; si cela ne vous faisait rien, vous ne seriez pas si impatient de tout connaître. Non, cela vous fait quelque chose, et vous aimez ce *quelque chose.*

Soit, direz-vous, cela me fait quelque chose, mais seulement quelque chose; pas assez pour m'inquiéter. Je sais me conduire, je suis sur mes gardes; je m'arrêterai à temps.

— *Ne comedas... morte morieris...*

— Je ne veux que voir, et non goûter le fruit défendu.

Hélas ! la première faiblesse de votre mère Éve fut aussi de voir, et bientôt elle étendit la main et mangea le fruit.[1]

1 *Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum ad vescen-*

David eut le malheur de voir, et bientôt ce cœur généreux fut vaincu. — Êtez-vous plus fort que David?

Mais j'aime mieux choisir un exemple plus rapproché de vous. Voilà un pauvre jeune homme, — vous l'avez connu peut-être, — jusque là si bon, si pieux, si pur ! Un jour, il fait une rencontre funeste. Une de ces sauterelles sorties du puits de l'abîme, qui ont la puissance des scorpions et dont le venin donne la mort, se trouve sur son chemin. Il regarde, il écoute... La tête lui tourne... Hélas ! quel désespoir bientôt !...

Il savait se conduire, il était sur ses gardes, il voulait s'arrêer à temps... — Êtes-vous plus fort que lui ?

Vous arrêter à temps, quand tant de séductions vous environnent et parlent à vos sens ; quand la voix de la sirène maudite se fait entendre à vos oreilles ; quand l'entraînement de l'exemple s'impose à vous ; quand des âmes

dum, et pulchrum oculis aspectuque delectabile, et tulit de fructu illius et comedit. (Genes. III, 6.)

faibles comme la vôtre vous pressent, que les ténèbres vous favorisent, que la concupiscence frémit au dedans, que le respect humain et la vanité vous persuadent, qu'il est de votre honneur de ne pas rester en arrière, que le démon s'agite autour de vous et répète incessamment : Jette-toi en bas, *mitte te deorsum !*

Vous espérez vous arrêter à temps ! Si vous aviez quelque défiance de vous-même, peut-être ; mais vous comptez sur vous-même, vous prétendez savoir vous conduire... Non, vous ne vous arrêterez pas ; non, vous ne vous garderez pas du péché ; votre illusion sera bientôt détruite, votre présomption bientôt punie. Vous ne ferez pas mentir le Saint-Esprit qui a dit : *qui amat periculum, in illo peribit.*[1] Vous dites peut-être : La Sainte Vierge me sauvera des rigueurs de cet arrêt. J'ai confiance en elle ; il est impossible qu'elle m'abandonne : je la prie même en ces rencontres, et surtout en ces rencontres.

1 Eccli. III, 27.

— Ah ! la Sainte Vierge est si bonne qu'elle est capable, même alors, de protéger l'imprudent qui s'égare. Mais cela doit-il vous encourager au péché? Voyez combien tombent malgré cette étrange confiance ! Marie vous aime-t-elle plus qu'eux ? Avez-vous fait plus qu'eux pour elle ? En vous exposant si témérairement, *aux dépens de son honneur*, ne méritez-vous pas qu'elle vous délaisse? Ne doit-elle pas même, en quelque sorte, vous délaisser pour son honneur ?

Rappelez-vous donc quelle est la loi qui régit, si j'ose ainsi dire, les secours providentiels au milieu des dangers que nos âmes peuvent courir. Là où nous avons un devoir à accomplir, c'est-à-dire *là où nous conduit la volonté de Dieu*, sa grâce nous est assurée. Ainsi en est-il du médecin, du prêtre.

Et encore, là où le danger s'offre à nous, sans que nous l'ayons cherché, si nous nous défions de nous-mêmes, si nous avons confiance en Dieu, sa grâce est prête à nous secourir.

Je sais tel jeune homme, exposé dans cette grande ville à bien des pièges, mais qui se défie de sa faiblesse et ne compte que sur Dieu et sur Marie; il ne tente pas Marie, il ne tente pas Dieu; si, magré les précautions de la prudence, il se trouve en face d'un danger, si quelque flèche est décochée contre lui durant le jour, si quelque embûche lui est tendue pendant la nuit, il en verra tomber mille à sa droite et dix mille à sa gauche, et cependant il restera debout, invulnérable au mal.[1]

C'est que Dieu a la main étendue pour le protéger; c'est que les anges ont reçu l'ordre de veiller sur lui, de le porter dans leurs mains, de peur que son pied ne heurte la pierre, *angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis*. Les Anges, observe saint Bernard, vous garderont dans les voies où vous devez marcher, et non pas dans les précipices où vous iriez vous jeter : *Bene in viis, et non in præcipitiis*. Ni Dieu ni Marie ne

1 Psalm. xc.

donnent la main à l'imprudent qui, présumant de sa force, court follement à l'abîme.

« Seigneur, s'écriait Judith, montrez comment vous n'abandonnez pas ceux qui comptent sur vous, et comment vous humiliez les présomptueux qui se glorifient dans leur propre force[1]. »

Et c'est ce que Dieu montre encore tous les jours. Oui, on voit des jeunes gens qui résistent au feu, comme les trois enfants dans la fournaise; mais pour un très grand nombre, cette parole s'accomplit. *Juvenes eorum comedit ignis*[2]. Des générations entières sont emportées, et vous pouvez entendre les cris de ces pauvres victimes : « Ah ! si c'était à recommencer... » Mais on ne refait pas sa vie !

Cependant les méchants triomphent contre Dieu et son Église. Voilà donc, disent-ils, les fruits de l'éducation chrétienne ! Moloch dé-

1 *O Domine, ostende quoniam non derelinquis præsumentes de te, et præsumentes de se et de sua virtute gloriantes humilias.* (Judith, VI, 15.)

2. Psalm. LXXVII, 63.

vore aussi vos enfants. C'était bien la peine de tant le maudire. La grâce est un vain mot : la nature l'emporte...

Ah ! vous du moins prouvez que la grâce de Dieu n'est pas impuissante ; répondez-y par votre fidélité. Soyez prudent ! Défiez-vous de vous-même, défiez-vous des illusions que je vous ai signalées. Craignez le serpent, craignez celle qui a chassé le premier homme du paradis. Gardez votre cœur, gardez vos sens. Il ne s'agit pas de fermer les yeux, de vous boucher les oreilles, mais souvent de voir sans regarder, de ne pas écouter la voix de la tentation, de fuir le mal, en vous tenant en dehors de sa sphère d'action.

Et si vous voulez, sans péril et avec profit, connaître tout le mystère d'iniquité, savoir enfin ce que le péché est en lui-même et dans ses conséquences, eh bien ! contemplez Jésus mourant en croix pour l'expier.

II

IL FAUT FAIRE COMME TOUT LE MONDE.

Que signifie cette prétendue maxime? Est-ce à dire qu'il faut faire comme ceux qui font bien, comme Notre-Seigneur, comme les Saints qui nous donnent le bon exemple : *non poteris quod isti et istæ?* — Ce n'est pas cela qu'on veut dire. *Faire comme tout le monde*, c'est faire comme ceux qui font mal. On se persuade qu'agir autrement est impossible, et l'on calomnie Dieu, sa Providence, sa Justice, sa Grâce, comme si ses commandements étaient im-

praticables, si impraticables que tout le monde les néglige... Et l'on calomnie les hommes, en les proclamant tous également mauvais.

Si tout le monde fait mal, pourquoi pas moi aussi? — Et l'on réclame la liberté du mal, pour faire comme tout le monde.

Vous l'avez entendue, cette parole; peut-être l'avez-vous dite vous-même. — Jeune homme, pourquoi ces propos inconvenants, ces lectures, ces danses, ces relations, cet oubli des lois de l'Église? — Eh quoi? n'est-ce pas légitime, n'est-ce pas du moins excusable? Je fais comme tout le monde.

Ah! que j'aime mieux ce cri d'une âme fière : *Etiamsi omnes, ego non*[1] !

Étudions cependant cette maxime, et ju-

1 On connaît la lettre écrite par l'illustre cardinal de Clermont-Tonnerre, en 1828, à un ministre qui l'engageait *à faire comme tout le monde*, aux dépens de l'honneur et du devoir. « Monseigneur, répliqua le noble vieillard, la devise de ma famille, qui lui a été donnée par Callixte II en 1120, est celle-ci : *Etiamsi omnes, ego non*. C'est aussi celle de ma conscience. »

geons-la. — A la réflexion elle est toute jugée. Non, le mauvais exemple, quelque général qu'on le suppose, ne saurait justifier le mal, ni le rendre légitime. La simple raison le dit assez. S'il s'agissait, par exemple, d'improbité, d'indélicatesse, accepteriez-vous cette justification? Ne serait-il pas absurde de l'invoquer? Et parce que la vertu, la pureté du cœur est en jeu, l'excuse serait valable? L'honneur de votre vie vous est-il moins précieux que le bien d'autrui?

Aussi bien, la foi parle comme la raison. Ayez des *idées larges*, tant que vous voudrez; il n'en reste pas moins qu'il n'y a que deux voies, l'une bonne, l'autre mauvaise : deux maîtres entre lesquels il faut choisir. Il est toujours vrai que celui qui n'est pas avec Jésus-Christ, est contre lui, et que nous ne serons pas jugés selon les opinions du monde, mais d'après les préceptes de l'Évangile.

Figurez-vous un pécheur apportant cette excuse au tribunal de Dieu : *J'ai fait comme tout le monde!* L'autorité de Dieu ne dépend

pas encore du suffrage universel. C'était bien la peine que Jésus-Christ vînt sur la terre, et nous offrît dans sa personne le modèle de toutes les vertus, si l'exemple de la multitude a seul empire sur nous!

Mais, en fait, est-il vrai que tout le monde suive la voie du mal? Non, cela est faux.

Combien d'âmes sont encore à Jésus-Christ! S'il est une foule qui s'éloigne, il est aussi une sainte phalange qui se groupe autour de sa croix. Les méchants triomphent trop vite, ils se vantent trop haut. Sans doute les deux camps sont plus marqués que jamais; mais, quel progrès dans le bien! que de belles œuvres, inconnues il y a cinquante ans! Combien de jeunes gens donnent un généreux démenti à ceux qui prétendent que tout le monde est prosterné devant le veau d'or!

Non, la loi divine n'est pas impraticable, et quand Jésus-Christ se retourne vers les siens pour leur dire : *Numquid et vos vultis abire?* grâce à Dieu, le nombre est grand de ceux qui s'écrient, comme saint Pierre : *Do-*

mine, ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes[1]*!*

A qui donc irons-nous ? Sans Jésus-Christ, tout est perdu, la raison comme la foi, la vertu comme le bonheur.

Supposez un instant que la fausse maxime que je combats demeure l'unique règle de la morale. Que devient la raison ? Le mal serait-il le bien, parce que tout le monde négligerait le bien pour le mal ? Que devient la vertu ? La loi de la vertu n'est-elle pas éternelle ?

Vous n'auriez plus qu'une morale flottante, qui se démentirait à chaque instant, une morale indépendante de Dieu, dépendante de la foule qui la ferait et la déferait à son gré, c'est-à-dire une morale qui ne serait que l'immoralité.

Dès lors, le scandale serait aboli, ou plutôt glorifié, érigé en principe, en règle de vie.

La loi du nombre abrogerait la loi de Dieu ; le respect humain deviendrait le premier de-

1 Joan. VI, 63,

voir, et la lâcheté seule serait à l'ordre du jour. Toute personnalité, toute dignité, toute liberté seraient sacrifiées, en même temps que le courage et la conscience, et le genre humain ne serait plus qu'un troupeau de moutons.

Vous voyez bien que cette prétendue maxime est absurde. — Au fond, personne n'y croit.

L'homme qui, sous ce vain prétexte, se livre au libertinage, est-il estimé de ceux mêmes qu'il imite ? Non ; après l'avoir entraîné, on se détourne de lui, on le méprise. Et lui-même se reproche sa lâcheté, il y trouve son châtiment, et un jour vient où il entend ses propres enfants, — des enfants qui chassent de race, — lui redire : Nous faisons comme tout le monde.

Cette maxime est donc funeste, menteuse, insensée, impie. Rejetez-la bien loin : c'est la loi des esclaves. Réagissez contre elle ; sachez dire, sans colère, comme sans timidité : *Etiamsi omnes, ego non!*

III

IL FAUT QUE JEUNESSE SE PASSE[1]

Le temps passe, profitez de vos premières années qui sont les plus précieuses : *In bono sit cor tuum in diebus juventutis tuæ*[2].

A ce conseil de la sagesse plusieurs opposent une sorte de proverbe, accrédité dans un cer-

1 Conférence donnée à Vaugirard, à Amiens, à Metz, au cercle de la jeunesse (Paris, rue des Francs-Bourgeois).

2 Eccl. XI, 9.

tain monde comme un axiome : *Il faut que jeunesse se passe* ! Et ils rient de cette jolie chose...

Cette maxime commode, qui chatouille le cœur, à laquelle cèdent tant de jeunes gens, au fond, que signifie-t-elle ? Elle signifie que le plaisir mauvais est la loi de la jeunesse, que la jeunesse a droit au libertinage. C'est la charte d'affranchissement des passions ; c'est la justification, presque l'apologie des jouissances les plus honteuses ; c'est le désordre érigé en principe de conduite pour les jeunes gens.

En voilà bien assez pour vous faire mépriser cette immorale et grossière maxime. Insistons cependant, et voyons tous les *faux supposés* de cet axiome prétendu.

Il suppose, en premier lieu, que la jeunesse est l'âge du vice et de toutes les folies, qu'on peut, à vingt ans, *jouir de la vie*, c'est-à-dire la traîner dans la fange. Non, la jeunesse ne vous est pas donnée pour cela ; c'est, au contraire, le temps des nobles passions, des généreux efforts, de l'ardeur à poursuivre tout

ce qui est beau, tout ce qui est grand. — Ne calomnions pas la jeunesse.

Ce faux axiome suppose en outre qu'une fois la jeunesse passée, le désordre cesse par enchantement, comme si l'on avait quelque certitude de se convertir dans ses vieux jours! Mais les vieux jours peuvent manquer; la mort souvent frappe dans la jeunesse.

Et puis, il est, hélas! des vieillards chez qui le désordre règne encore; par la nécessité de l'habitude, les folies de jeunesse se poursuivent sous les cheveux blancs.

D'autres fois, ce sont des rides précoces sur un front dépouillé, à vingt-cinq ans! Le vice reste, et la jeunesse est passée avant l'âge...

Troisièmement, on suppose que le désordre est inévitable, fatal dans les premières années de la vie. — Mais, au contraire, que de vertus chez plusieurs! que d'éclatantes protestations contre cette injure gratuite! Même chez ceux qui tombent, la conscience rappelle, avec la loi de Dieu, la possibilité de l'accomplir. En vain les lèvres disent : *Il faut...* ou bien : *Je*

ne puis pas. La raison réclame : L'homme est libre ; le jeune homme est libre ; il peut, il doit vouloir. — Ne niez pas la liberté, la liberté du bien, de la vertu.

On suppose enfin que le mal est tellement invétéré dans la jeunesse que Dieu même n'y peut rien. Quoi ! les Sacrements seraient sans efficacité, la grâce une chimère, la Sainte Vierge impuissante ! — Oh ! non ; la Sainte Vierge offre au jeune homme un idéal de pureté qui le ravit et l'élève au-dessus des sens ; la foi l'arrache aux illusions grossières et l'emporte dans le monde des réalités supérieures ; la grâce, plus forte que la nature, triomphe et sa victoire est d'autant plus éclatante que la jeunesse est plus fougueuse et plus indomptée.

La sainteté n'est pas le privilège des faibles et des lâches ; elle ne suppose pas un sang appauvri ; elle exige des cœurs de héros. Et voilà pourquoi la jeunesse est le plus bel âge pour la sainteté, pourquoi Jésus-Christ aime tant les jeunes gens et leur donne place, comme à saint Jean, sur son cœur.

La maxime est donc fausse; réfléchissez à quel point elle est funeste.

Il faut que jeunesse se passe... dans le désordre, — c'est comme si l'on disait : il faut que la fleur soit gâtée pour que le fruit mûrisse; il faut que le matin soit pluvieux pour que la journée soit belle; il faut que le tempérament du jeune homme s'altère pour que l'homme fait soit robuste; il faut commencer par la ruine pour arriver à la fortune; il faut semer la honte pour récolter l'honneur.

Il faut que jeunesse se passe, c'est-à-dire il faut perdre le meilleur de son temps, il faut compromettre sa santé, il faut, avec son corps, ruiner son esprit, son cœur, son honneur, sa foi... Ah! que de mal on se donne pour s'amuser! N'est-il pas vrai qu'il en coûte plus à un jeune homme pour se damner que pour se sauver?

Heureux encore si, la triste expérience faite, celui qui échappe au naufrage peut recueillir quelques débris et, en se convertissant, offrir *ces restes* à Dieu!

Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait ! Vous pouvez maintenant, croyez-en ceux qui savent. N'attendez pas que votre vie soit au soir, ni même au midi : commencez à bénir Dieu, à servir Dieu dès l'aurore.

IV

OU IL Y A DE LA GÊNE, POINT DE PLAISIR[1]

Le plaisir, voilà l'ennemi de votre travail, de vos succès, de votre carrière, de votre avenir dans ce monde et dans l'autre. Il en coûte, n'est-ce pas ? de quitter le plaisir pour trouver la gêne, et volontiers peut-être répéteriez-vous le vieux proverbe, bien rajeuni de nos jours : *Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir*. C'est un des

1 Conférence donnée à l'école Sainte-Geneviève (rue des Postes) octobre 1858.

adages les plus universellement admis aujourd'hui ; l'horreur de la gêne et de tout frein, en grandissant parmi nous, donne plus de force à la tentation du plaisir. Que de jeunes gens qui prennent déjà le proverbe cité pour mot d'ordre, et qui n'attendent pas les années de liberté complète, pour s'écrier : *Venite, fruamur bonis quæ sunt, coronemus nos rosis*[1] !.. Où il y a de la gêne, point de plaisir ! C'est en cela qu'ils semblent résumer toute leur existence. — Mais quelle erreur !

Ainsi, selon eux, la fin de l'homme serait le plaisir ? Non, non, mon cher ami, vous le savez bien, vous dont l'enfance a été chrétienne. L'homme a été créé pour connaître Dieu, l'aimer et le servir. C'est là sa grandeur. Pour vous, après tant de grâces reçues, votre fin est en outre de contribuer à faire connaître Dieu, à le faire aimer, à le faire servir. L'Église, la société elle-même, sortant de tant de ruines et menacée de tant de dangers, ont

1 Sapient. II, 8,

les yeux fixés sur vous pour vous rappeler cette noble fin. Il me semble aussi que Jésus-Christ lui-même se présente à vous : *Sequere me*, vous dit-il. Mais quelle que soit la carrière où vous deviez le suivre, c'est à vous qu'il dit encore : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum et tollat crucem suam quotidie* [1]. — C'est la gêne, et non le plaisir. Comprenez-le bien, le plaisir ne suffit pas à votre cœur. Il lui faut bien plus, il lui faut le bonheur, un bonheur immense, inamissible. Le bonheur est votre fin, comme la gloire de Dieu qui en est inséparable ; on peut bien accepter quelque gêne, se priver de quelque plaisir pour acquérir un tel bonheur.

Cette fausse maxime ne détruit pas seulement la fin dernière, elle pervertit aussi, en écartant toute gêne, la vraie notion de la liberté, cette faculté si noble que Dieu nous a donnée précisément pour tendre à notre fin.

Ma chère liberté ! s'écrient tant de jeunes

1 Matth. XVI, 24.

gens de votre âge. Pour eux liberté signifie : plus de loi, plus de frein; liberté est synonyme de plaisir. Non, la liberté ne consiste pas à être débarrassé de tout frein, de toute loi. *Constitue, Domine, legislatorem super eos,... quoniam homines sunt* [1]. Il faut aux hommes une loi, un législateur, parce qu'ils ne sont pas des êtres sans raison, parce qu'ils sont créés pour tendre, par le bon usage de leur liberté, vers le souverain Bien; parce que la loi est nécessaire pour contenir les passions qui mettent obstacle à la liberté de cette tendance, pour servir de digue au fleuve et diriger son cours.

Voilà la vraie notion de la liberté. S'abandonner sans gêne au plaisir, c'est donc détruire la liberté, se faire l'esclave des passions, se détourner de sa fin, se ravaler au-dessous de la brute. Voyez où conduit cette fausse maxime.

Aussi bien, l'expérience lui donne chaque

1 Psalm IX, 21.

jour le démenti. La loi de la souffrance est inévitable, mon enfant. La sentence en fut portée contre nos premiers parents, et tous nous sommes venus au monde en versant des larmes. Ceux dont la vie est assaillie de plus de peines, sont d'ordinaire ceux-là qui s'efforcent le plus de se soustraire, en Épicuriens, à la loi de la douleur. La Providence sait y pourvoir.

La peine est tellement liée à notre vie qu'elle est même le plus souvent la condition du plaisir. Je ne parle pas du service de Dieu qui a mis dans la conscience, après le sacrifice, après l'accomplissement de la loi, le sentiment ineffable et l'avant-goût du vrai Bonheur. J'en appelle au monde même : *Point de plaisirs sans peine.* Voyez à quel prix s'acquièrent les honneurs, les richesses, la science, la réputation... Quel plaisir en tout cela, selon le monde ; mais qu'il encoûte ! Et l'on ne voudrait pas qu'il n'en eût rien coûté : le plaisir en est plus grand. Un soldat couvert de cicatrices voudrait-il ne pas avoir souffert ? Il en est fier et heureux. Tout le monde doit ser-

vir aujourd'hui. Ah ! ce n'est pas en repoussant toute gêne qu'on se prépare aux devoirs de la vie militaire. La vie militaire, c'est l'ordre, la discipline, c'est-à-dire le frein de la liberté, la gêne. Rappelez-vous bien qu'on ne se prépare pas à l'ordre par le désordre, à la discipline par l'insubordination, au dévouement par l'égoïsme.

Mais eut-être aez -vous connu des jeunes gens qui proclamaient la fausse maxime que je combats, et qui cependant ont fait des prodiges... A la bonne heure ! c'est que la pratique a démenti la théorie, et que, malgré ce qu'ils disaient, ils ont montré du *dévouement*.

Ah ! le dévouement, mon ami, voilà le grand principe de la vie chrétienne comme de la vie sociale. Le dévouement rapproche, le dévouement élève, le dévouement donne à la liberté son plus noble exercice, il met l'homme à la hauteur de la plus sublime mission, il le conduit noblement à sa fin dernière, il lui fait goûter les plus vives joies qui soient au monde. A vous le dévouement ! Voilà ce qu'il est beau

de comprendre, d'accepter à votre âge. Là est l'honneur !

Au contraire, voyez où en vient le jeune homme sans gêne, qui ne cherche que le plaisir. Les attentions délicates, les services rendus à la famille sont une gêne : arrière la vie de famille !

Le respect envers les supérieurs, bien plus le respect envers Dieu même, l'obéissance à ses commandements, les devoirs de la piété chrétienne, tout cela est une gêne : arrière donc tout cela !

En vérité, vous n'y songez pas ! Qui donc ne s'est gêné pour vous ? Vos parents... vos maîtres... Et Jésus sur sa Croix, quelle gêne n'a-t-il pas acceptée. A-t-il reculé devant un seul sacrifice ? — Ne soyez pas ingrat !

Ne vivez donc pas pour le plaisir, car vous y trouveriez la mort avant la tombe, la mort du péché qui mène à l'enfer. Aimez le devoir, le travail, le dévouement, la peine : par cette voie étroite et rude on parvient a l'éternel Bonheur.

V

LA VERTU EST AFFAIRE DE TEMPÉRAMENT [1]

La lutte contre les passions, contre les sens, contre le corps est la condition de la vertu; mais telle est l'horreur que nous avons de la lutte que, pour nous en dispenser en nous faisant illusion, nous disons de la vertu qu'elle est affaire de tempérament, et que ceux-là qui se gardent purs, sont ceux qui n'ont pas besoin de se combattre et de se faire violence.

1 A la réunion des jeunes gens de la rue de Sèvres, le 1er décembre 1867.

Qui parle ainsi ? Un commis voyageur? Non, un jeune homme bien élevé, pour rire, au commencement, sans trop y croire, pour s'amuser peut-être de l'embarras de sa mère, quand elle cite tel qui se conduit bien : — « Il est si froid ! » tel autre qui se conduit : mal — « Il est si ardent ! »

Peu à peu on se persuade qu'il est impossible de se vaincre, quand on a certaine nature, et que ceux qui se comportent mieux, ou bien sont des hypocrites qui sauvent les apparences, ou bien des enfants et non pas des hommes, et que chez eux la vertu est affaire de tempérament.

C'est là une philosophie de mauvais sujet qui dispense de tout effort, encourage tous les entraînements, absout de toutes les fautes. Plus on se précipite, plus on se trouve excusable ; on se pavane même de ses excès, on est fier de sa nature ardente ; on propage sa maxime favorite.

Cependant il n'y a pas lieu d'être si fier ; l'animal a des instincts plus violents que les

vôtres ; mais lui peut suivre son tempérament sans éprouver de remords. L'homme qui s'y abandonne, passe toutes les bornes, se souille, se déshonore : *pessima pœna peccati, peccasse.*

C'est que la vertu n'est point l'affaire de l'animal, mais de l'homme; elle n'est point affaire de tempérament, mais de volonté ; elle ne dépend pas du corps, mais de l'âme. La vertu, comme le vice, se rencontre avec tous les tempéraments.

Consultez l'histoire : ici, vous trouvez des peuples au corps vigoureux et aux mœurs pures ; là, des peuples énervés, affaiblis, et en même temps corrompus.

Parcourez nos grandes villes : voyez-vous ces êtres rachitiques, épuisés par des passions factices avant même l'éveil des passions ?

Sans doute, très grande est l'influence du physique sur le moral ; mais ne l'exagérons pas. Il est aussi des causes morales qui agissent, à leur tour, sur le physique, par exemple, les lectures, les conversations, les compa-

gnies ; et le tempérament devient plus ou moins exigeant, selon que ces causes sont plus ou moins agissantes ; il est vainqueur ou vaincu, selon qu'elles sont écartées ou recherchées. Ainsi, il y a action réciproque du corps sur l'âme, de l'âme sur le corps, et l'honneur de l'homme, c'est de maintenir, par la vertu qui est sa force (*vis*, *virtus*), la chair sous la domination de l'esprit. C'est aussi l'honneur de Dieu, car c'est à cette fin qu'il vous donne sa grâce, après vous avoir donné son sang.

Et par conséquent, défendre cette odieuse maxime, dire que *la vertu est affaire de tempérament*, c'est faire injure à l'homme, en niant sa liberté, c'est faire injure à Dieu, en niant l'efficacité de sa grâce et de son sang. C'est outrager, avec la vertu, le bon sens lui-même. Qui oserait dire : la probité est affaire de tempérament, et les voleurs sont des malheureux et non des coupables ? Ce qui est absurde quand il s'agit du vol, l'est-il moins quand il s'agit du vice ?

Ah ! combien cette maxime est funeste au

tempérament lui-même ! Le corps se vicie, gangrené par le ferment d'un nouveau péché originel. Parfois, toute une génération se flétrit, tout un peuple s'abaisse et tombe en décadence.

Vous, mon ami, n'écoutez pas Dalila... gardez vos cheveux. Sauvez votre vigueur morale, pour sauver votre vigueur physique, et pour cela ne dites jamais : *La vertu est affaire de tempérament*

Ou bien dites-le dans un tout autre sens, en ce sens que le tempérament, quel qu'il soit, est le danger des dangers, et que, par conséquent, là doit être dirigé l'effort des efforts, pour sauver *la vertu des vertus*. Le reste suit ; tout

1 Samson, étant nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu par un vœu spécial, devait selon la loi ne point couper sa chevelure ; de cette condition le Seigneur avait fait dépendre la force miraculeuse du héros, pour nous montrer combien l'homme est faible de lui-même. Séduit par Dalila, Samson lui livra son secret et, durant son lâche sommeil, par la trahison de cette femme, il perdit, avec sa chevelure, toute sa vigueur. (Judic. XVI, 15-20) — Hélas ! notre vertu, notre persévérance ne tiennent souvent aussi qu'*à un cheveu !*

est gagné, pour un jeune homme, quand il a dominé son tempérament et sauvé sa pureté.

Et ce n'est point impossible, il s'en faut : l'âme se fait son corps à elle-même, c'est-à-dire qu'elle peut être « toujours maîtresse du corps qu'elle habite. » Bien plus, elle le modifie en quelque manière. Saint François Xavier, saint François de Sales ne sont-ils pas devenus comme d'autres hommes ?

En ce sens, vous le voyez, l'acquisition de la vertu est pour vous affaire de tempérament, et, pour ainsi dire, question d'hygiène.

Celui-ci évite tout excès de nourriture, par ordre du médecin, à cause de son estomac. — Pourquoi celui-là n'agirait-il pas de même pour dompter la chair par la tempérance ? Celui-ci évite la concentration, l'isolement, parce qu'il est hypocondriaque. — Pourquoi pas celui-là, pour échapper à son imagination ? Celui-ci, parce qu'il est d'un tempérament lymphatique, doit, par ordre du médecin, se donner du mouvement et fatiguer son

corps. — Pourquoi pas celui-là, pour réagir contre la mollesse ?

En tout cela, chacun doit choisir ; mais voici ce qui, pour tous, résume tous les conseils : *Post concupiscentias tuas non eas*[1].

Luttez contre votre tempérament ; c'est le secret de la vertu.

1 Eccli. XVIII. 30.

VI

JE NE PEUX PAS!...

La jeunesse est l'âge de la présomption; elle croit tout pouvoir, comme elle prétend tout savoir. Mais, quand il s'agit de lutter contre les passions, une autre illusion lui est encore plus funeste; c'est : *Je ne peux pas!* Tant d'hommes répètent qu'il est impossible à votre âge d'éviter les écarts, de garder son cœur pur; tant de jeunes gens tombent autour de vous, tant de séductions vous environnent, tant de tentations vous pressent déjà

peut-être, que, vous aussi, malgré votre éducation chrétienne, vous pourriez en venir à vous persuader que vous êtes atteint, non pas de faiblesse seulement, mais d'impuissance. Ne dites-vous pas, en regardant le présent : *Je ne peux pas!* ou du moins, en regardant l'avenir : *Je ne pourrai pas!...*

Cri désolant de la vertu qui succombe en se trahissant elle-même! Je voudrais arrêter ce cri sur vos lèvres; je voudrais vous prémunir contre cette déplorable persuasion d'impuissance. Ah! sans doute, nous sommes faibles; mais Dieu est fort, et puisqu'il met à notre disposition la toute-puissance de sa grâce, chacun de nous doit s'écrier, comme saint Paul : *Quum infirmor tunc potens sum. Omnia possum in Eo qui me confortat.*[1]

Je ne peux pas! dit avec tristesse ce pauvre jeune homme emporté par la fièvre du plaisir. — Est-ce à dire que vous ne pouvez pas tendre à votre fin dernière, qui est d'aimer

1. Cor. XII, 10. — Phil. IV, 13.

Dieu et de le servir ? Mais le Créateur, qui a tout fait pour lui-même, ne renonce pas à ses droits sur vous ; malgré tout, vous devez être le noble instrument qui chante sa gloire, et non *une machine à jouissance*. Or, ce que ce Père si juste et si bon exige de vous, à moins d'être impie et déraisonnable, vous devez dire: *Je le peux !*

Je ne peux pas ! — Est-ce à dire que vous êtes courbé sous le joug affreux de la nécessité du péché, que vous ne pouvez choisir entre le bien et le mal? Mais votre bon sens, votre conscience réclament, et le remords lui-même vous rappelle que vous êtes libre en face des passions qui vous sollicitent sans pouvoir vous contraindre.

Je ne peux pas ! — Est-ce à dire que Dieu vous commande l'impossible? Mais cette parole est contraire à la foi. Les préceptes divins sont difficiles, soit ; et encore faut-il ajouter que la grâce rend tout facile et doux.

Je ne peux pas ! — Est-ce à dire que le démon est plus fort que Dieu, que Satan est

resté prince de ce monde, que c'est en vain que Jésus-Christ l'a terrassé sur le Calvaire? Mais non; le démon est si faible que, pour le vaincre, il vous suffit d'invoquer Jésus et Marie; il est si faible qu'il ne saurait, si vous ne voulez pas, vous extorquer un *oui*.

Je ne peux pas! — C'est donc en vain que l'homme a été placé au-dessus des animaux sans raison, et seulement un peu au-dessous des anges; c'est donc en vain que Dieu a fait de la jeunesse l'âge glorieux de la force, des sentiments généreux et des nobles efforts!

« L'année a perdu son printemps, » disait l'orateur antique, des jeunes gens tombés au champ d'honneur. — Faut-il nous écrier : l'Église, la France ont perdu leur printemps?

Ah! n'invoquez donc plus cette misérable excuse : *Je ne peux pas!* Cela signifie, en vérité : *Je ne veux pas.*

Chacun de nous doit dire : Je sens deux hommes en moi, deux tendances contraires,

deux volontés, celle du bien et celle du mal, celle du devoir et celle du plaisir. Le péché originel a blessé en nous cette sainte volonté du devoir et du bien; l'éducation chrétienne s'efforce de lui rendre sa vigueur première. Mais voici que les passions commencent à parler au cœur de ce jeune homme; les tentations, les séductions, les mauvais exemples se multiplient autour de lui; les fausses doctrines s'insinuent dans son esprit; le respect humain l'arrête. Et tandis que la volonté du plaisir et du mal grandit sous toutes ces influences, la volonté du bien et du devoir s'abaisse et s'affaiblit. Quelle lutte entre ces deux volontés contraires, ou plutôt quelle torture dans cette unique volonté qui s'incline à la fois vers le plaisir et vers le devoir : volonté double qui se déchire elle-même, volonté *qui veut et ne veut pas!*

Ce jeune homme, le matin, veut se lever, pour remplir sa tâche; vingt fois il se retourne et retombe, vaincu par sa volonté même qui fait cause commune avec la mollesse. « Celui

qui commande, dit saint Augustin[1], n'est cependant pas différent de celui qui obéit; mais c'est qu'il ne veut qu'à demi, c'est qu'il a deux volontés, et ce qui manque à l'une est ce qui fait l'autre. Aucune des deux n'est pleine et entière. Or le commandement n'a de force qu'autant qu'il y a plénitude de volonté. »

Il en est de même de l'effort incomplet tenté par ce jeune homme pour échapper aux séductions du plaisir : *vult et non vult*[2]... Il veut et ne veut pas rompre ses chaînes. S'il prie, c'est comme Augustin avant sa conversion, en demandant à Dieu de ne pas l'exaucer si tôt, de lui donner sa grâce dans quelques années, dans quelques jours, *demain! demain!*... et il la repousse plutôt qu'il ne l'attire. Aussi *demain* n'arrive pas[3].

1 Confess. L. VIII, c. 9.

2 Prov. XIII, 4.

3 « Misérable jeune homme que j'étais, misérable dès ma première jeunesse! Je vous avais, il est vrai, demandé d'être chaste, ô mon Dieu, et j'avais dit : don-

Il prend quelques moyens, mais ni efficaces, ni décisifs; il ne fait pas assez pour se vaincre, mais assez pour se tromper soi-même, pour se dispenser de vouloir vraiment, pour se flatter de faire tout ce qu'il peut et s'arroger le droit de dire : *Je ne peux pas!*

Mais il se ment à lui-même; il sent bien, au fond, qu'il peut, et la preuve en est dans sa vie de tous les jours. Il ne peut pas se lever le matin pour le travail, mais il le peut pour une partie de plaisir, parce qu'*il le veut*. Multipliez les exemples. N'est-ce pas là l'his-

nez-moi la chasteté et la continence, mais *non pas si tôt!*... Je craignais d'être trop vite exaucé, d'être trop promptement guéri de la passion dont je voulais satisfaire l'ardeur plutôt que l'éteindre. » (Saint Augustin, *Confessions*, L. VIII, ch. 7.) — Et ailleurs encore : « Je soupirais enchaîné, non par la main d'autrui, mais par ma propre volonté. Mon pouvoir était garrotté par l'ennemi... L'habitude à laquelle on ne résiste pas, devient une sorte de nécessité! Je n'avais à dire que ces mots languissants d'un homme endormi : Un moment, un moment! laissez-moi encore un moment : *modo, modo! Sine paululum*... Et ce moment suivi d'un autre traînait en longueur et n'avait pas de fin! » (L. VIII, 5).

toire intime de bien des jeunes gens? Mon cher ami, que ce ne soit pas la vôtre ; elle serait trop affligeante et trop honteuse. N'est-il pas, en effet, indigne d'un homme de cœur de n'avoir ainsi qu'une volonté boiteuse, infirme, toujours prête à se contredire elle-même, de languir dans un découragement de parti-pris, de déserter si facilement le poste confié à sa garde, de manquer à ses engagements d'honneur? Non, on ne se pardonnerait pas de trahir ainsi son pays, — et l'on trahirait ainsi son Dieu!

Si, dans un jour de faiblesse et de vertige, la passion vous entraîne, soyez sincère, ne craignez pas de dire : *Je ne veux pas!* Vous rougirez de ne pas vouloir, et vous retrouverez le courage dans cette humiliation salutaire. Ou bien, si vous dites : *Je ne peux pas!* que ce soit au même sens que les martyrs s'écriaient: *Non possumus!* Je ne puis obéir aux bourreaux, je ne puis adorer leurs idoles, je ne puis commettre le péché. Ce *non possumus* est le triomphe du courage et de la grâce;

mais le : *Je ne peux pas* de la lâcheté n'est ni français, ni chrétien.

Je ne peux pas ! c'est la chute inévitable, c'est la défaite assurée d'avance. — *Possunt quia posse videntur ;* de même, on ne peut pas, parce qu'on croit ne pas pouvoir. Dans telle tentation violente que vous avez éprouvée, tant que vous avez cru pouvoir vaincre, vous avez tenu l'ennemi en échec ; à peine aviez-vous cédé au découragement, vous étiez vaincu.

Je ne peux pas ! C'est non seulement la chute, mais la rechute. On n'essaie plus même de se relever ; on consent à rester sous les pieds du démon, qui fait, pour ainsi dire, un pacte avec nous.

Je ne peux pas ! C'est l'habitude presque invincible du péché qui tient ce malheureux jeune homme dans les fers.

Je ne peux pas ! C'est le fond de l'abîme. Ce jeune homme a besoin de s'étourdir, d'étouffer ses remords, sa foi qui réclame, la voix de Dieu, la voix de Marie qui le rap-

pelle ; et il se précipite plus avant, pour se persuader de plus en plus qu'il ne peut pas. Mieux il avait été élevé, plus il était pieux, plus il donnait d'espérance, et plus il descend bas.... Alors, liberté perdue, conscience perdue, esprit et cœur perdus, santé perdue, carrière et temps perdus.... Et l'Éternité, que sera-t-elle ? Regrets amers, regrets superflus ! Ah ! s'il pouvait recommencer sa vie !... Mais il faudrait dire : *Je veux !* et non : *Je ne peux pas !*

Pour vous, mon ami, croyez-le fermement : vous pouvez ; vous pouvez, si vous voulez, si vous voulez vraiment ; — vous n'avez qu'à vouloir !

Vous me répondez : Cela ne suffit pas ; tant d'autres moyens me sont recommandés sans cesse, la prière, le travail, la vigilance, l'habitude de me vaincre, le choix des amis, la fuite des occasions, que sais-je encore ? — Mais tous ces moyens reviennent à un seul : *vouloir*. Sans cette vraie volonté, tout le reste est inefficace. Ayez une vraie volonté et, dans

son noble effort pour se garder elle-même d'elle-même, elle se portera à tous ces moyens, elle leur donnera la vie et la vertu. Saint Thomas, interrogé par sa sœur sur ce qu'il fallait faire pour se sauver, lui répondait ce seul mot: *Velle.* C'est que notre volonté, c'est notre cœur, et Dieu ne nous demande que notre cœur.

Dites-le donc, ce généreux *je veux!* si digne de Dieu, si digne de vous; qu'il jaillisse triomphant du plus profond de votre être! Jésus-Christ vous le demande, ou plutôt il vous l'offre lui-même et le fait jaillir pour vous de son cœur.

Dans tous vos combats, Jésus-Christ est là, près de vous, pour vous secourir, prévenant, vivifiant, soutenant votre volonté. Ne redoutez plus votre faiblesse, puisqu'IL EST LA! *Quum infirmor, tunc potens sum!* Vous êtes faible, mais Il est puissant. Revêtez-vous de Jésus-Christ, unissez-vous à Jésus-Christ, laissez faire Jésus-Christ en vous. Comme il aime à combattre pour la pureté contre les

passions, dans le cœur d'un jeune homme généreux et fidèle!

Omnia possum in Eo qui me confortat. — Voilà désormais votre noble devise, devise sacrée qui fait les purs, les forts, les saints.

et à l'Église. A l'œuvre ! le temps presse, le moment presse ; et ce moment opportun, c'est votre jeunesse, l'âge de la vie le plus beau, quand il est ainsi compris et employé.

LES TENTATIONS

LES TENTATIONS

ON fils, dit le Sage, au Livre de l'Ecclésiastique, toi qui te présentes pour servir Dieu, demeure ferme dans la justice et dans la crainte, et prépare ton âme à la tentation.[1] »

Vous vivez dans le monde, mon cher ami, et le monde, vous le savez déjà par expérience, c'est le pays des tentations. Vous avez donc à vous prémunir et contre la présomption

1 Eccli. II, 1.

qui les cherche, et contre le trouble qui les augmente, et contre la négligence qui ne s'attache pas à les prévenir.

Oui, le monde est rempli de tentations ; elles vous assiègent par tous les sens, elles vous viennent de toute part, suggérées par les démons, par les hommes, par vous-même. Votre âme est comme une barque ballottée par la tempête. Vous avez confiance en Dieu, vous le priez de vous préserver du naufrage : confiance légitime et qui ne saurait jamais être trop grande. Prenez garde néanmoins à la présomption, défiez-vous de l'illusion, ne commettez pas l'imprudence d'aller au-devant de la tentation.

Mon ami, pourquoi ce livre entre vos mains ? N'est-ce pas mauvaise curiosité, attrait du fruit défendu, désir malsain de tout connaître ? Pourquoi ces rêveries qui vous bercent dans un demi-sommeil, tandis que vous restez couché mollement, bien avant dans la matinée ? Pourquoi ce défaut de tenue, de réserve, de modestie ? Pourquoi ces fami-

liarités suspectes avec des jeunes filles, et ces danses dont vous savez le danger? Ne voyez-vous pas que vous cherchez la tentation? — Oui, me répondez-vous, mais j'ai le soin, dans ces occasions périlleuses, de prier Dieu; il est si bon!

Il est si bon, en effet, que, malgré tout, il vous protège encore. Cependant, avouez que vous ne le méritez point; que, pour son honneur, il devrait, ce semble, vous abandonner; que vous abusez de sa tendresse et qu'il y a contradiction entre votre prière et votre conduite. Comment osez-vous dire : *Pater noster, ... ne nos inducas in tentationem?*

Rappelez-vous la sentence : Qui cherche le danger y périra[1]. Voyez que de barques échouées contre le même écueil! que d'âmes perdues, qui peut-être avaient été plus fidèles, plus généreuses que vous, jusqu'à l'heure où elles ont, comme vous, cherché la tentation!

Croyez-moi, mon ami, vous rencontrez

1 *Qui amat periculum, in illo peribit.* (Eccli. III, 27.)

assez de pièges sur votre chemin sans qu'il soit besoin de courir au-devant des autres. — Pas de présomption!

Mais aussi, pas d'agitation, pas de trouble, quand les tentations viennent d'elles-mêmes à vous. Que faire alors? Ne vous en étonnez pas : Dieu les permet pour votre bien. Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné les subir au désert, afin de vous apprendre que la vie de l'homme est un long combat. Ne vous déconcertez pas du premier coup, comme si tout était perdu. Non, la tentation n'est pas le péché; vous pouvez toujours la vaincre avec la grâce, qui ne vous manquera jamais. Et puis, priez! Priez, quand même vous auriez eu le malheur de vous exposer par votre faute. Si la fuite est possible, demandez la grâce de fuir; sinon, la grâce de combattre. Dieu ne vous accordera de bien combattre que si vous ne pouvez pas fuir.

N'attendez donc pas que la tentation pénètre plus avant; ne discutez pas avec elle, fermez-lui vos yeux, vos oreilles, votre imagina-

tion, votre cœur. Fuyez! encore une fois, fuyez tant que vous le pouvez! Si toute issue vous est fermée, alors faites vaillamment face à l'ennemi. Êtes-vous tenté d'orgueil? humiliez-vous; de paresse? travaillez; de sensualité? mortifiez-vous. Soyez intrépide, sachez dire au démon, nettement, énergiquement : *Non!* Chose étrange! on a pour lui des égards, de la politesse; on n'ose pas lui répondre : *Vade retro, Satana!*[1]... Traitez-le sans ménagement. Par-dessus tout, confiez-vous à Dieu pour ne pas succomber; confiez vous à Dieu, quand même vous seriez tombé, afin que votre chute vous profite, en vous rendant plus humble, plus vigilant.

La vigilance, voilà mon dernier avis. C'est Notre-Seigneur qui vous dit, à vous aussi : Veillez et priez, afin de ne pas tomber en tentation[2]. Je sais qu'il est des tentations inévitables, mais combien que vous pouvez éviter?

1 Marc. VIII, 33.
2 Matt. XXV, 41.

Sous un mauvais gouvernement, tout est en révolte; sous un pouvoir sage et ferme, la rébellion est possible encore, sans doute, mais elle est souvent prévenue et immédiatement réprimée.

Prière, union à Dieu, confession fréquente, application à tous vos devoirs, — autant de moyens efficaces pour prévenir les tentations. Or on peut dire : Autant de tentations prévenues, autant de tentations vaincues.

Il est un petit animal que les naturalistes ont nommé l'*argonaute*. Il habite une mince coquille roulée en spirale et qui a l'air d'une chaloupe. Le navigateur qui s'y cache s'en sert, en effet, comme d'un bateau et, quand la mer est calme, on le voit glisser doucement à la surface, employant six de ses tentacules au lieu de rames et relevant, dit-on, les deux autres pour en faire des voiles. Mais si les vagues s'élèvent ou que le pêcheur apparaisse, l'argonaute replie tous ses bras dans sa co-

quille, s'y concentre lui-même et plonge au fond de l'eau[1].

Vous aussi, vous voguez sur une mer orageuse, porté sur un frêle esquif; ne bravez pas la tempête, n'attendez pas que le pêcheur vous saisisse. Dès que le danger vous menace, retirez vous en vous-même, ou plutôt plongez dans l'abîme de la divine miséricorde, dans le Sacré-Cœur de Jésus.

1 Cuvier, *le règne animal* (Edit. Masson). *Les mollusques*, p. 19.

LE SANG DE L'HOMME

LE SANG DE L'HOMME

La sainte Église honore d'un culte particulier le précieux sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est juste, en effet, de le vénérer, de l'exalter, ce sang le plus noble, le plus pur qui fut jamais, puisé dans le sein de Marie Immaculée, uni à une Personne divine, sang divin, d'un prix infini, dont une goutte suffirait à sauver mille mondes et que, par un excès d'amour qui nous le doit rendre plus cher encore, le cœur de Jésus a versé à grands

flots, jusqu'à la dernière goutte, pour chacun de nous.

Bien précieux est donc le sang d'un Dieu. Mais précieux aussi est le sang de l'homme, malgré la souillure originelle. Dans la Sainte-Écriture, Dieu recommande un tel respect pour le sang humain, qu'il défend sous de terribles peines de le répandre et qu'il ordonne d'épargner même celui des animaux, afin de nous mieux faire discerner le prix du nôtre.

C'est que le sang, c'est la vie, à ce point que les anciens mettaient l'âme dans le sang : *purpuream vomit ille animam....* Non, sans doute, l'âme n'est point le sang; mais ce qui fait la valeur de celui-ci, c'est d'être au service d'une âme immortelle, c'est d'être le témoignage sensible des plus nobles mouvements de cette âme, par la manière dont il afflue au cœur ou colore le visage.

Quand Dieu associa un corps à l'âme immortelle, il voyait Jésus-Christ dans l'avenir, Jésus-Christ, l'homme parfait, l'homme modèle. L'honneur de l'homme, c'est donc de se

faire de plus en plus semblable à Jésus-Christ, et l'honneur de notre sang, c'est de se purifier, de se diviniser, pour ainsi dire, en s'unissant, dans la sainte communion, au sang adorable de l'Homme-Dieu.

Cher ami, apprenez à *honorer votre sang*; faites qu'il soit de plus en plus généreux, pur, docile aux mouvements de l'âme, afin d'honorer davantage en vous le sang même de Jésus-Christ.

Mais que de passions dans le sang, surtout durant la jeunesse! *Libera me de sanguinibus*, s'écriait le prophète[1]. Délivrez-moi! devez-vous dire avec lui; mais il faut, pour que Dieu vous aide, vous aider et vous délivrer vous-même, en répondant à sa grâce par votre fidélité et vos efforts. Il vous faut généreusement combattre les obstacles au bien, à la vertu, que peut vous opposer votre sang.

Chez ce jeune homme, quelle violence d'humeur! Au moindre mot, le sang bouillonne

1 Psalm. L, 12.

dans ses veines et lui monte à la tête. C'est une tempête qui éclate; sa colère est terrible. A dix-huit ans, il a un cœur de lion. Il y a quelque chose de généreux dans cette violence même; j'aime à voir le coursier fougueux qui s'emporte... Mais un spectacle plus beau, c'est le coursier devenu docile sous la main du cavalier; c'est le sang qui se calme sous l'empire de l'âme.

Sentez-vous le besoin de remporter sur vous cette victoire, appelez à votre aide la sobriété et la raison. Comment apaisera-t-il l'ardeur de son sang, celui qui, par les excès de la table, l'enflamme chaque jour davantage? Vous le voyez, la sobriété est absolument nécessaire à un jeune homme! Mais il faut la raison, pour marquer et maintenir les bornes de la sobriété. A son tour, la raison seule resterait trop souvent impuissante contre des passions dont aisément elle se fait complice. Il faut donc au jeune homme le secours d'en haut: *Libera me de sanguinibus!* Priez donc Jésus-Christ de vous délivrer

par son Évangile, par son exemple, par sa grâce, par son sang : voilà le grand remède. Le sang de Jésus calmera les ardeurs du vôtre, et dans la fougue de la jeunesse il vous rendra maître de vous, comme un vieillard.

Voici un autre jeune homme chez qui domine, non la violence, mais la mollesse. En lui, nulle énergie ; le repos encore et toujours. On dirait *qu'il n'a pas de sang dans les veines*. C'est là un grand danger ; si l'on n'y prend garde, ce malheureux va s'abandonner à tous les abaissements.

Et le remède ? — Les médecins conseilleront l'hygiène pour lui *faire du sang*. Soit ; le moyen est efficace dans une certaine mesure. Mais il importe bien plus de lui faire une raison, de lui donner du cœur, en lui inspirant des idées plus hautes. Puis, encore ici, *libera me*... Il faut prier, il faut dire : Mon Dieu, délivrez-moi de la mollesse, de la langueur, de la lâcheté, par l'exemple, la grâce et le sang de votre Fils.

Et maintenant, voulez-vous contempler le grand triomphe du sang de Jésus-Christ se mêlant au nôtre? Il détruit en nous la corruption.

La corruption est le plus dangereux écueil de la jeunesse. La mollesse y conduit, comme la violence; l'abus du repos, du lit, comme l'abus du vin et les excès de la table.

Que de générations moissonnées par le vice! La jeunesse perd plus de sang dans la débauche, que sur les champs de bataille. *Inebriabo sagittas meas sanguine*, s'écrie l'ennemi de l'homme et de Dieu [1].

Cependant, au milieu de leurs folies criminelles, il est des jeunes gens qui se disent : *Quæ utilitas in sanguine meo?* [2] A quoi bon mon sang? Ne puis-je pas le prodiguer, l'épuiser pour mon plaisir?

Non, non, il ne vous est pas donné de Dieu pour cela. Voulez-vous savoir quelle est son

1 Deut. XXVI, 42.
2 Psalm. XXIX, 10.

utilité dans les desseins de Celui qui le fait couler dans vos veines? — Il vous est donné pour servir votre âme, en fournissant à vos organes, par suite à votre cœur, à votre esprit, une vie plus généreuse. Il vous est donné pour servir votre famille, en vous dévouant pour elle, en la perpétuant, noble et honorée, si telle est votre vocation, sur la terre et dans le ciel. Il vous est donné pour régénérer ainsi la France, où *la famille s'en va*, parce que le sang est souillé; pour servir la patrie, en le versant au besoin; pour servir l'Église, cette autre patrie; pour servir la cause du bien, du droit, de la vérité; en un mot qui comprend tout cela, pour servir Dieu et le glorifier dans le temps et l'éternité.

Et c'est tout cela qui est perdu, quand le désordre entre dans une vie. Alors, c'est le lieu de dire : A quoi bon mon sang, si je descends dans la corruption? *quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem?*

Pour éviter un tel malheur, n'oubliez pas

que le grand remède, c'est le sang de Jésus-Christ qui seul peut purifier, calmer, vivifier le vôtre et auquel, par la sainteté de votre vie, vous devez rendre témoignage.

LE PÉCHÉ

DE LA JEUNESSE

VII

JE N'AI PAS LE TEMPS

Mon ami, pourquoi négligez-vous vos prières ? Pourquoi ne fréquentez-vous plus avec la même régularité les sacrements ? En un mot, pourquoi tant d'omissions dans les devoirs que la religion, que la piété vous imposent ? — Vous répondez : *Je n'ai pas le temps.*

Je comprendrais cette excuse dans la bouche d'un pauvre ouvrier dont la longue journée est absorbée par un rude travail. Son sort est triste, s'il n'a pas le temps de prier, de

se recueillir, de penser à Dieu. Toutefois, s'il est chrétien, son travail se change en prière, et le temps donné au travail pour Dieu, est donné à Dieu.

Mais vous, vous avez du temps pour tout, excepté pour Dieu. Vous avez du temps pour le repos, du temps pour la toilette, du temps pour les visites, du temps pour le plaisir. Ah ! si seulement vous réserviez à Dieu ce que vous donnez de trop à tout cela, même en gardant toutes les convenances de votre position, vous auriez le temps !

Il y a des choses pour lesquelles on n'a jamais le temps, comme il y a des personnes pour lesquelles on n'y est jamais. — *Je n'ai pas le temps*, cela signifie : Je ne veux pas trouver le temps.

Mais vous l'avez ; vous l'avez nécessairement, quand il s'agit du service de Dieu, car c'est, avant tout, pour cette fin que Dieu vous le donne.

Vous l'avez, puisque, en définitive, le service de Dieu bien entendu ne saurait nuire

à l'accomplissement d'aucun autre devoir.

Vous l'avez: que de jeunes gens, dans votre condition, avec autant et même plus d'obstacles, parviennent à le trouver!

Vous l'avez : Dieu ne vous demande pas tant d'heures chaque jour de la semaine, ni même le dimanche. Ce qu'il réclame, c'est bien plutôt l'intensité des actes que leur durée.

Ah! le temps vous manque, dites-vous; mais vous l'auriez, si vous en étiez plus économe, si vous ne preniez que le repos nécessaire, si vous abrégiez les détails de votre toilette, si vous étiez moins dépendant de ceux avec qui vous vivez; si vous profitiez des *petits moments perdus.*

Ménagez mieux le temps, réglez le temps. Ne faites pas du jour la nuit et de la nuit le jour. *Ne tuez pas le temps* par oisiveté. Prévoyez le matin l'emploi de la journée ; faites-vous un règlement, j'entends un règlement praticable, point trop minutieux, assez élastique, mais que vous suivrez fidèlement et dont vous vous demanderez compte.

Enfin, tenez pour règle cette parole de saint Augustin : *Non utiliter in tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum quo in æternitate vivatur* ; la vie temporelle n'est utile qu'autant qu'elle sert à méditer la vie éternelle.

VIII

J'AI BIEN LE TEMPS[1]

QUAND une année finit, qu'une autre année commence, chacun philosophe à sa manière sur le temps. Les vœux, les recommandations faites aux jeunes gens sont remplis de cette philosophie : *Dum tempus habemus, operemur bonum*[2], disent avec saint Paul bien des gens qui ne connaissent pas saint Paul. « Profitez bien du temps, faites votre avenir, assurez

1 Aux jeunes gens de la réunion de la rue de Sèvres, janvier 1867.

2 Galat. VI, 10.

votre carrière ; soyez sages, travaillez bien. » — Et que de jeunes gens répètent en eux-mêmes : « Conseils vieux comme le temps ! rien ne presse ! » Et si nous ajoutons, au nom de Dieu : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis*[1]... Pensez, non seulement à la carrière de ce monde, mais à l'éternité, c'est le temps du salut... A plus forte raison ces jeunes gens répondent : « *Rococo !*... Nous avons le temps, amusons-nous ; *ad crastinum res severas !* »

Rien ne me presse, dites-vous ? — Et moi, je vous dis : tout vous presse. Quelles sont mes raisons, quelles sont les vôtres ?

« Rien ne me presse, j'ai le temps, je suis si jeune ! j'ai dix-huit ans, j'ai vingt ou vingt-cinq ans. On ne meurt pas à mon âge ; j'ai plus de quarante ans devant moi ! Je le sens. A quoi bon m'effrayer ? Que des vieillards de soixante-dix ans s'inquiètent, à la bonne heure ; mais moi... »

1 Cor. VI.2.

Vous croyez qu'il faut avoir soixante-dix ans pour penser qu'on n'a plus le temps ? Mais est-ce le grand nombre qui parvient à cet âge ? La statistique vous répond que la moyenne de la vie humaine est d'un peu plus de trente ans ; que la majorité des hommes meurt avant trente ans. Vous avez vingt ans, vingt-cinq ans : vous approchez de l'âge fatal.

Déjà ne sentez-vous pas en vous des germes de mort ? Sans parler des accidents possibles, la maladie ne vous a-t-elle pas visité ? Ce ne sont point quarante années peut-être que vous avez devant vous, mais seulement vingt... dix... cinq... Qui sait ? Celle-ci n'est-elle pas la dernière ? Non, la vie n'est pas en votre pouvoir ; vous ne pouvez pas disposer d'une minute. Le temps, l'avenir est à Dieu.

— « Dieu est si bon ! Il m'a délivré déjà de tant de dangers : je me fie à lui ; j'ai le temps ! Plus tard, je mènerai une vie sage et occupée, c'est ma volonté déterminée. Aussi bien, je ne vise qu'au nécessaire, me sauver. Je ne suis pas ambitieux. »

Prenez garde d'expier cette étrange modestie. Il faut viser plus haut que le but pour l'atteindre ; plus que le nécessaire est nécessaire. Et puis, ne soyez pas si sûr de votre volonté. Comment ferez-vous plus tard ce que vous n'avez pas le courage de faire maintenant? Si votre volonté est lâche aujourd'hui, ne le sera-t-elle pas demain ? D'ailleurs, pour vouloir il vous faut la grâce de Dieu ; et si vous rebutez Dieu, comment obtiendrez-vous alors les grâces de choix dont vous aurez besoin? Enfin, vos jours sont comptés : où en êtes-vous de la somme de vos jours?

Jusqu'ici Dieu vous a sauvé de la mort ; et vous en profiteriez pour l'offenser, pour remettre à un avenir incertain le paiement de la dette contractée envers sa justice et sa bonté ? Dieu vous doit-il de prolonger votre existence? Et d'abord, Dieu vous doit-il l'existence? *J'ai le temps*, dites-vous, comme si vous y aviez droit : où sont vos titres ?

Si du moins le passé avait été bien employé !... Alors même vous ne pourriez comp-

ter sur l'avenir. Que de jeunes gens moissonnés à la fleur des années, malgré tout un passé de vertus, ou plutôt à cause de cela même : Dieu se hâte de les récompenser ; c'est bonté, c'est aussi miséricorde : *Raptus est ne malitia mutaret intellectum ejus*[1].

Vous n'ambitionnez pas ce sort, vous souhaitez que Dieu prolonge, au contraire, votre vie ici-bas. Soit ; mais si c'est une récompense, l'avez-vous méritée ? Que de fautes peut-être que vous voudriez effacer de votre sang ! Or le péché a droit à la mort.

Étonnez-vous donc que Dieu ne vous ait pas frappé ; craignez qu'il ne vous frappe bientôt si vous ne vous convertissez pas, qu'il ne se lasse enfin de vous entendre dire : Rien ne presse, j'ai bien le temps !

Rappelez-vous l'histoire du figuier stérile[2] : le Seigneur passe et n'y trouve point de fruits. Quoi d'étonnant ? Ce n'était point la

1 Sap. IV, 11.
2 Marc. XI.

saison; cependant il le maudit. — Ah! c'est qu'il y a un arbre qui doit donner du fruit en toute saison et dès le printemps : l'homme, dont ce figuier mystérieux est la figure. Seigneur, ne maudissez pas ce jeune homme; il est vrai qu'il le mérite, car il n'a point encore porté de fruit; mais il reconnaît ses torts. La hache est à la racine... Arrêtez, épargnez-le cette année encore, *dimitte hoc anno!*

Il me semble que Marie intervient, elle aussi, en votre faveur; mais pour que son intercession soit efficace, il faut que vous renonciez à cette maxime vulgaire, immorale, lâche, imprudente, dont tant de jeunes gens ont été victimes.

Pourquoi ce jeune homme élevé dans les plus nobles traditions de foi et d'honneur, traîne-t-il une existence misérable, dans le désordre et le désespoir, en dehors de toute carrière? — C'est qu'alors qu'il pouvait travailler, il a dit : *J'ai bien le temps*, et il n'a rien fait.

Pourquoi cet autre, plein de talent, a-t-il manqué sa vie, et se voit-il réduit à s'engager dans un régiment de cavalerie ? — Lui aussi, il se disait : *J'ai bien le temps !*

Regardez plus loin ; pourquoi ce pauvre jeune homme, mort naguère, gémit-il dans l'enfer ? — Il a négligé le service de Dieu, le salut de son âme, aussi bien que sa carrière dans le monde : *J'ai bien le temps*, disait-il... Et désormais, pour lui, il n'y a plus de temps !

Dieu vous préserve de son malheur, et tout d'abord de son erreur !

Si un jeune homme qui veut entrer à l'École polytechnique disait : « Oh ! *J'ai le temps !* » ses amis eux-mêmes lui répondraient : « C'est folie ? Faites-y attention, hâtez-vous ; il y a une limite d'âge. »

Vous vous préparez à l'éternité ; vous avez à subir, pour y entrer, un examen bien autrement sévère. Faites-y attention : il y a *une limite d'âge* aussi, d'autant plus à craindre qu'elle reste mystérieuse, que vous ne savez

pas quand viendra votre tour, si ce sera demain ou ce soir. Ne dites donc plus : *Rien ne presse.*

L'Éternité vous presse. Le temps aussi vous presse : le passé qu'il faut réparer ; l'avenir qui demeure incertain ; le présent, qui seul est à nous, qui est la semence de l'Éternité, et qui s'évanouit si vite ! Si vous ne le saisissez pas, il a déjà fui :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Tout vous presse, surtout la mission d'honneur que vous imposent votre éducation, votre foi, votre attitude déjà prise. — De grands combats vous attendent ; vous avez votre place marquée dans l'armée de l'avenir. Puissiez-vous être à la hauteur de la destinée que Dieu vous prépare ! Mais comment y seriez-vous, si vous perdiez le temps présent, dont l'avenir est l'héritier forcé ?

Gardez donc votre jeunesse pure et vigoureuse, afin de fournir *un homme* à la Patrie

LE PÉCHÉ DE LA JEUNESSE

CONSIDÉRONS, avec le Sage, un jeune homme sans cœur, *vecordem juvenem*[1]. Quelle honte, quel malheur, à votre âge surtout, de n'avoir plus de cœur! Mais qu'est-ce donc qui réduit un jeune homme à ce misérable état: *vecordem juvenem?* — Ah! le péché de la jeunesse.

Sans doute tous les péchés sont à craindre

1 Prov. vii, 7.

à cette première époque de la vie comme à toutes les autres ; mais il en est un, en général, si dominant, si inhérent à cet âge, qu'on peut bien l'appeler *le péché de la jeunesse*. C'est à celui-là, en effet, que tous les autres se rattachent, comme à leur centre, à leur foyer, à leur racine. Presque toutes les fautes d'un jeune homme ont leur raison dans le plaisir, c'est-à-dire dans l'impureté.

D'où vient cet amour effréné de l'indépendance, cette liberté frémissante sous le joug de toute autorité ? L'orgueil ne suffit pas à l'expliquer. La source, c'est l'impureté.

D'où vient cette mollesse qui envahit l'être tout entier, ce laisser-aller en toute chose, cette paresse invincible ?

D'où vient cette vie de désordre, de dissipation ? Pourquoi ces folles dépenses, ces moyens suspects d'acquérir un argent aussitôt prodigué ?

D'où vient cet égoïsme, ce sentiment de personnalité qui rapporte tout à soi ?

Toujours et partout la même cause : *Principium et finis mulier*[1].

Voilà le péché de la jeunesse et *son plus grand péché;* car c'est lui surtout qui met le cœur en opposition avec la fin dernière, avec les droits de Dieu, avec le culte de Dieu, auquel il substitue l'idolâtrie de la créature.

C'est lui surtout qui nous fait rompre avec Dieu, avec sa grâce et son amour.

C'est lui qui dégrade le plus l'image de Dieu dans l'âme.

C'est lui qui souille le plus le sanctuaire du cœur.

C'est lui qui ravale le plus l'homme au niveau de la brute.

C'est lui qui damne le plus de jeunes gens, tant il est commun, tant il semble à beaucoup irrésistible, fatal ! La fascination est si grande, que facilement on extirperait tous les autres, dans cet âge de la générosité, si tous les efforts n'échouaient contre celui-là !

1 Saint Justin, martyr.

Ce péché de la jeunesse, comme on devrait le maudire! Et comme on l'excuse, au contraire; comme on l'exalte même! Non seulement on appelle *légèreté* ce qui est le plus grand mal; mais la poésie le relève et l'embellit, comme si là seulement se trouvait l'intelligence de la vie, comme si là seulement se manifestaient le cœur et les nobles sentiments, comme si là seulement résidait le vrai bonheur!...

Non, non, il n'en est pas ainsi; nous avons le droit de dire du péché, de celui-là surtout : malheur, lâcheté, sottise!

Voyez quel portrait nous fait la Sainte-Écriture de ce jeune insensé : *Considero vecordem juvenem qui transit per plateam juxta angulum et prope viam domus illius* (*mulieris*) *graditur.*

In obscuro, advesperascente die, in noctis tenebris, et caligine.

C'est à la tombée du jour, c'est dans les ténèbres de la nuit qu'il va à la rencontre du mal.

Et ecce occurrit illi mulier ornatu meretricio, præparata ad capiendas animas, garrula et vaga...

Et le mal vient à lui; et le filet est tendu pour prendre son âme.

Irretivit eum multis sermonibus... Statim eam sequitur quasi bos ductus ad victimam et quasi agnus lasciviens et ignorans quod ad vincula stultus trahatur[1].

Stultus! oui, sottise, déraison; non pas seulement ignorance, irréflexion, aveuglement, mais sottise!

Tout péché suppose une erreur grossière qui consiste à prendre de faux biens pour des biens véritables et à placer dans ces faux biens sa fin dernière. Mais que d'erreurs surtout dans le péché que nous maudissons en ce moment! Pourquoi ce jeune homme en vient-il à s'écrier que *s'amuser est la fin de l'homme*, ce qui est absurde; à nier l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, ce qui est absurde? —

1 Prov. VII, 7-22.

C'est que LES LIBRES VIVEURS FONT LES LIBRES PENSEURS.

On a dit que toutes les grandes pensées viennent du cœur. Il faut ajouter que de là viennent aussi toutes les infamies : c'est du cœur corrompu que sortent toutes les impiétés. Au XVIIe siècle, on appelait *libertins* les impies; ce mot a pris aujourd'hui un autre sens... Rien de plus logique; l'impureté et l'impiété sont comme inséparables : l'une mène à l'autre.

Poésie tant qu'on voudra; moi, j'appelle déraison, sottise, ce péché qui fait perdre la foi et le bon sens même.

Mais le bien est sacrifié au vice comme le vrai, le cœur comme la raison et la foi. L'égoïsme est le fruit naturel d'une âme flétrie. Parlez à ce libertin de dévouement à l'Église, à la société, à la patrie; il vous comprendra moins encore que l'homme esclave de l'avarice. Que de trahisons honteuses n'ont pas d'autres causes!

Que dis-je? Parlez lui de sa famille... Il

restera indifférent, *sine affectione*, insensibl jusqu'à la cruauté. — Ainsi, ce péché qui fait des insensés et des impies, fait de plus des égoïstes.

Et des lâches aussi.

Il y a de la lâcheté dans tout péché; il est important pour vous de le comprendre.

Mais c'est le contraire, dira-t-on; la révolte contre Dieu est un acte de liberté et par conséquent un acte de courage... — Ne profanez pas ce mot de liberté; le péché n'est que l'abus scandaleux de la liberté : c'est du libertinage. La vraie liberté, pour ce jeune homme, consisterait à se soumettre volontairement au devoir, à reconnaître les droits sacrés de Dieu sur lui. Dans sa révolte, il est esclave de sa passion; il n'est même en rébellion contre Dieu que pour la servir, semblable à ces captifs qu'un tyran victorieux contraint à combattre pour lui contre leur roi légitime.

Esclave et lâche. — Mais non, direz-vous; voyez comme il lutte avec énergie, s'il est menacé dans sa passion.

Les peuples amollis sont violents; ils ne sont point courageux pour cela. L'histoire le montre : servitude et lâcheté, ces deux mots vont bien ensemble. Or il en est des individus comme des peuples. Ce jeune libertin est sans cœur, *vecors;* il sacrifie carrière, fortune, honneur, famille; le courage lui manque pour éviter la ruine; il ne sait pas se vaincre, pas même pour se lever le matin! Il est tout à la mollesse, tout au plaisir... *Vecors!* Son cœur ne bat que pour jouir; s'il a un cœur, c'est le cœur d'un égoïste et d'un lâche.

Jouir!... Il n'est point pour lui de vraies jouissances. Comment pourrait-il en trouver dans l'erreur, dans l'égoïsme, dans la lâcheté! Malgré les ravages du vice, les traces de la main divine restent dans l'âme ineffaçables. L'homme n'est jamais à ce point dégradé, qu'il en soit réduit aux sens, comme la bête. Il a beau faire: l'esprit, le cœur réclament leur aliment, ils ont faim du Bien, du Vrai, c'est-à-dire de Dieu. Ah! quel vide, quand Dieu n'est plus là! Notre cœur est tellement fait

pour Dieu, que, s'il n'a point Dieu, il n'a plus rien, quand même il possèderait tout le reste. Alors, des profondeurs de ce vide, il appelle incessamment le bonheur que lui refusent les créatures. *Irrequietum est cor nostrum*, s'écrie saint Augustin, *donec requiescat in te.* Vous savez comme ce grand converti décrit éloquemment sa misère, dans le livre de ses *Confessions*. Eh bien! vous entendez en lui tous les pécheurs. Avez-vous jamais trouvé un libertin vraiment heureux? Oh! non; après avoir raillé votre vertu, ces infortunés ont fini par vous dire: *Heureux, vous autres!...* Pour moi, une longue expérience des âmes m'a appris que, loin de rencontrer le bonheur, le libertin n'a en partage que la honte, le remords, l'accablement, la dégradation; l'abîme s'entr'ouvre devant lui: c'est déjà l'enfer.

Un jour, je vis entrer dans ma cellule un homme, un officier décoré. Il m'avoua en sanglottant que le désespoir le poussait au suicide, quand le souvenir de la Très Sainte Vierge avait arrêté son bras et l'avait sauvé. Ce mal-

heureux, entraîné par la passion, avait eu recours aux plus indignes expédients,... à l'escroquerie. Oui, malgré son excellente éducation, sa position honorable, ce libertin était descendu jusque là! *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer*[1]? Comment un tel changement s'était-il opéré en lui?

Avez-vous lu, dans *l'Enfer* du Dante l'horrible métamorphose du damné changé en serpent? « Le serpent s'élança sur le malheureux, dit le poète, et l'enlaça tout entier. Jamais le lierre ne se noua aussi fortement à l'arbre, que l'horrible bête ne s'enroula au corps du damné. Le serpent et lui se fondirent comme s'ils eussent été une cire chaude, et mêlèrent leurs couleurs; et ni l'un ni l'autre ne paraissait plus ce qu'il était auparavant... Et les compagnons de la victime regardaient et s'écriaient : « Hélas! Agnel, comme tu changes! *O me, Agnel, come te muti!* Voilà que tu n'es plus ni un ni deux! »

1 Isai. XIV, 12.

Déjà les deux têtes n'en formaient plus qu'une et nous pouvions voir leurs traits confondus dans une seule figure où deux êtres étaient perdus, et l'image étrange s'en allait à pas lents... L'âme était devenue serpent, et son hideux compagnon lui disait : « Je veux que tu rampes comme moi par ce sentier[1] ! »

O mon agneau, jeune homme qui te livres au péché, comme tu changes ! La métamorphose commence déjà, et c'est le péché qui l'opère : c'est le démon par le péché. Malheureux, identifié avec le péché et le démon, comme tu rampes !

Cher ami, que Dieu détourne de vous un pareil malheur ! Réagissez contre ce mal affreux de toute l'énergie de votre jeunesse. Pas d'illusion ; vous aussi, vous êtes menacé. Que dis-je ? vous surtout, car vous êtes à Dieu, et le démon veut se venger de Dieu sur vous. Oui, vous êtes d'autant plus menacé que vous donnez à Dieu plus d'espérance, que vous avez

1 *L'Enfer*, chant XXV.

plus à perdre, et que le démon, en vous perdant, a plus à gagner. Peut-être serait-il plus fier de votre chute que de celle de dix mille autres.

Et n'a-t-il pas déjà quelque prise sur vous? Ah! Paris, que de dangers fais-tu courir, et combien de jeunes gens y succombent! ...

Examinez-vous : quelle est votre force de résistance ou votre faiblesse?... A quel point le mal est-il inoculé en vous, à quel degré votre mauvaise nature se fait-elle complice?... Quelles sont vos tentations?... Quelles influences s'exercent sur vos sens, votre imagination, votre cœur, votre esprit?... Quelles relations, quelles occasions vous mettent en péril?...

Et comment luttez-vous? Vous vous découragez peut-être, et quelque faiblesse en a été la conséquence. Confiance, confiance! Ranimez-vous, profitez de l'occasion favorable : Dieu est toujours au fond de votre cœur; retournez, vagabond, vers Lui, comme dit saint Augustin[1]. Que l'Enfer ne triomphe pas de vous!

1 *Confess.* L. IV.

Entendez-vous comme il chante victoire : Tous, dit-il, tous y passeront! — Non, non; il y en a encore qui ne fléchissent pas le genou devant Baal. Soyez de ceux-là. En vain prendriez-vous l'engagement de combattre pour la plus noble des causes, pour la cause de Dieu, de l'Église et de la France, si vous ne luttez d'abord contre le péché. Voilà l'ennemi! le premier ennemi, que je crains pour vous bien plus que le démon et le monde. Combattez déjà tous les autres, en combattant celui-là. C'est l'ennemi de Dieu, de la société, de la famille; c'est votre ennemi, l'ennemi de votre âme, de votre corps aussi; l'ennemi de votre santé et de vos forces; l'ennemi de votre esprit et de votre cœur, de votre raison et de votre liberté; l'ennemi du Bien, du Vrai, du mérite, de la vertu, de la paix, du bonheur en ce monde et en l'autre; l'ennemi universel, irréconciliable, — le seul ennemi!

Je vous défie d'en trouver un qui doive exciter en vous plus de haine, d'horreur, d'indignation, de courage... A l'œuvre donc contre

lui, et d'un grand cœur! D'autant plus que vous avez à vous venger peut-être de quelque blessure, de quelque outrage; d'autant plus que tout est fait, tout est gagné, tout est sauvé, s'il est vaincu.

Voilà votre *delenda Carthago*.

Donc, pénitence, mortification des sens, modestie, mortification de l'esprit et du cœur. — Fréquentation des sacrements, confession sincère et généreuse, communion fervente, c'est-à-dire, union avec Jésus, *cœur à cœur* avec Jésus. — Attachez-vous à lui comme le lierre, fondez-vous en lui comme la cire; alors s'opèrera une transformation bienheureuse : Jésus-Christ, vivant en vous, renouvellera votre jeunesse, et vous serez ange en un corps mortel.

LES

MAUVAISES PENSÉES

LES MAUVAISES PENSÉES

JÉSUS, Marie, Joseph, comme ils sont purs, comme ils sont heureux! Ah! si vous étiez pur, vous aussi! Mais comment? N'est-ce pas impossible, dans la jeunesse, quand les mauvaises pensées viennent de toute part nous assaillir et nous porter au mal?

Avec la grâce de Dieu, c'est possible, et vous le comprendrez quand vous vous serez fait une notion exacte de ce qu'on nomme une *mauvaise pensée*. —On appelle ainsi toute

pensée qui a pour objet ce que Dieu défend et spécialement toute pensée contraire à la sainte vertu de la pureté.

De telles pensées ne sont point *légères*, comme on dit par un singulier euphémisme; elles sont mauvaises, car Dieu les interdit par un commandement exprès, le neuvième. Et c'est là le caractère distinctif, la gloire de la religion chrétienne, de réprouver la pensée même et le désir du mal.

Mais remarquez bien ceci : le péché, en pareille matière, ne consiste pas, proprement, dans la pensée qui vient à l'esprit, ni dans la complaisance inavouée, ni dans l'impression involontaire qui la précède ou l'accompagne, ni même dans l'acte extérieur, à le considérer en soi, puisqu'il peut être posé inconsciemment, par exemple, dans le sommeil.

Où donc est le péché? En cette matière comme en toute autre, le péché dépend de l'advertance et du consentement; et c'est sur le degré de l'une et de l'autre que se mesure sa gravité.

Et ici nous rencontrons deux sortes d'erreurs pratiques. Il est des jeunes gens qui, troublés involontairement par une pensée mauvaise, s'imaginent que tout est perdu, que le mal est fait, et qui tombent dans l'anxiété et le découragement. — Cher ami, vous ressentez une vive peine de ce qui se passe en vous, sans vous? C'est donc qu'il n'y a point de consentement, c'est donc qu'il n'y a point de péché.

Mais j'ai éprouvé quelque mauvaise impression, dites-vous. — Sentir n'est point consentir : *non sensus nocet, sed consensus.*

Redressez ce faux jugement ; il est si dangereux ! On multiplie par là les tentations et l'on en vient aisément au péché grave.

D'autres se disent : Ce n'est qu'une pensée, ce n'est rien. Il ne saurait y avoir péché sans quelque acte extérieur. — Illusion ! L'acte extérieur, par lui-même, n'ajoute pas à la malice intrinsèque : c'est l'acte intérieur qui *informe* l'acte extérieur. Encore une fois, tout dépend de l'advertance et du consentement, de

ce que perçoit l'esprit, de ce que veut le cœur.

Si vous avez consenti à l'acte extérieur, cette circonstance doit être déclarée dans la confession, en raison de la durée du mal, de son intensité, du dommage ou du scandale causé, etc. Mais quand même vous auriez seulement consenti à l'acte intérieur, à la pensée ou au désir coupable, en vous disant : *Je ferai cela*, ou bien : *Je le ferais si je pouvais*, vous avez péché devant Dieu et, si avec ce consentement parfait la matière est grave, la faute l'est également. Elle sera vénielle, si vous n'avez donné qu'un demi-consentement. Au contraire, avez-vous généreusement lutté, non seulement il n'y a point péché, mais il y a victoire et mérite.

Comment vous assurerez-vous cette victoire? — D'abord, efforcez-vous de prévenir les mauvaises pensées. Eh quoi! ne sont-elles pas souvent inévitables? Ne viennent-elles pas à l'esprit à propos de tout, à propos de rien? — Sans doute; il ne faut pas compter

n'en avoir jamais, mais plutôt prendre son parti de la nature humaine et accepter le combat. Mais, sous prétexte qu'elles sont parfois inévitables, n'allez pas conclure qu'il n'y a qu'à les subir. Non ; si beaucoup sont inévitables, beaucoup aussi peuvent être évitées, à condition de prendre les moyens qui conviennent à l'âge, au tempérament, à la position de chacun.

Avant tout, priez avec ferveur et persévérance ; priez la Très Sainte-Vierge, invoquez-la par de courtes et ferventes aspirations, avant et pendant l'attaque. Il en est qui, durant la tentation, cessent de prier. Comment oser parler à Dieu, à Marie, disent-ils, tandis que de telles horreurs obsèdent l'esprit? Marie est si pure !... — Mais c'est raison de plus !

En second lieu, levez-vous de bonne heure, ne vous abandonnez pas à la rêverie, ne bâtissez pas des châteaux en Espagne ; défiez-vous des lectures frivoles, des conversations dangereuses ; n'arrêtez pas les regards aux vitrines sur des gravures immodestes, dans les

rues sur les personnes qui passent; fuyez certains spectacles, etc. Notre esprit est comme un moulin : la farine qu'il donne est de même qualité que le grain qu'on y met. Si vous repaissez vos yeux de mauvaises images, comment éviterez-vous les mauvaises pensées? Donc, modestie et, de plus, mortification et travail.

Mais, me direz-vous, c'est mon travail même, ma profession qui m'expose; par exemple, je suis avocat, médecin. — Raison de plus pour redoubler de précautions. Cela fait, ne craignez rien; malgré l'occasion, malgré l'impression, vous éviterez le péché, si vous recherchez dans votre étude, non point le plaisir défendu, mais la science en vue du bien.

Néanmoins, il vous viendra, malgré tous vos efforts, des pensées mauvaises que vous ne pourrez prévenir. Que faire alors? — Les arrêter à la porte, tirer le verrou, ne pas leur ouvrir.

Étrange imprudence que celle de ces jeunes

gens qui, lorsque les mauvaises pensées se présentent, causent avec elles à la porte et même leur laissent franchir le seuil! Je les chasserai, pensent-ils, dès qu'elles deviendront importunes. En attendant, ils leur permettent de rester un peu, sous prétexte qu'elles ne sont encore que *légères!* Prenez garde! ce n'est pas impunément qu'on leur accorde pareille licence. Qu'il vous sera difficile de les contraindre à la retraite, quand une fois elles auront pris pied chez vous!

Il en est qui s'efforcent de les chasser violemment, ils s'agitent et perdent la tête; le mal en devient plus grand. — Non; calmez-vous, méprisez tout cela; laissez tomber tout cela, tâchez de vous distraire, mettez toute votre attention à n'y pas faire attention; et alors, quand mille ennemis seraient à droite et dix mille à gauche, vous triompherez aisément. Que de victoires vous pouvez remporter ainsi, sans presque vous en apercevoir!

Parfois, après une lutte longue et pénible, vous éprouvez un vague chagrin, comme

si la journée avait été mauvaise. — Bien au contraire! Dieu a été glorifié; votre âme sort de l'épreuve, plus forte et plus pure, plus humble et plus généreuse

Combattez ainsi; c'est le grand intérêt de votre jeunesse. La conscience, la Sainte-Vierge, Notre-Seigneur vous le demandent. Il y va de votre honneur et de votre bonheur. Et voyez la récompense : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*[1] !

1 Matt. v, 8,

LES

MAUVAISES PAROLES

LES MAUVAISES PAROLES[1]

C'EST un fait, les mauvaises conversations sont une des plaies de la jeunesse. Les jeunes gens qui se conduisent mal en font leur vie, pour ainsi dire, et leur pâture, comme si cette corruption était le seul aliment de leur esprit et de leur cœur. Et ceux qui sont bons encore, comme ils sont exposés au même mal, par leurs re-

1 Aux jeunes gens de la Réunion de la rue de Sèvres, 1869.

lations souvent inévitables avec les mauvais !

Cherchons ensemble quelles sont les causes d'un si grand désordre. — C'est d'abord le manque d'éducation si général aujourd'hui; l'absence de foi et de mœurs; l'influence des mauvais exemples autour de vous si nombreux; la conspiration organisée contre les jeunes gens qui prétendent se garder purs; l'action du démon, universelle, incessante, pour perdre les âmes; — mais c'est aussi, de votre côté, la connivence secrète de la nature corrompue; la faiblesse du caractère; le respect humain, la crainte de passer pour *niais;* l'orgueil qui pousse à se montrer dégourdi, et, comme on ose bien dire, plus homme.

A ce sujet, saint Augustin fait cet humble aveu : « Vivant à Carthage, au milieu de jeunes gens licencieux qui se faisaient gloire du sobriquet de *brise-tout*, *eversores*, je rougissais, dit-il, de ne leur pas ressembler assez, plein d'une pudeur impudente [1]. » — Et ail-

1 Confess. L. III, c. 3.

leurs : « O amitié ennemie, incompréhensible séduction de l'esprit !.. il suffit qu'un seul dise : allons ici, faisons cela, tous auraient honte de ne pas être éhontés : *Quum dicitur : Eamus, faciamus, pudet non esse impudentem*[1]. »

On invente, je le sais bien, des prétextes pour s'excuser : « *Paroles légères* », dit-on. — Singulière antiphrase ! Où il y a faute contre la pureté, il n'y a pas légèreté de matière ; il y a faute mortelle, si le consentement est pleinement donné.

Qu'un homme du monde, étranger à la foi chrétienne, n'admette pas cette vérité, soit ; mais pour un chrétien, la pureté est une *vertu réservée*, à plus forte raison pour vous, spécialement dévoué à la Sainte-Vierge.

Toute mauvaise parole sur vos lèvres va contre l'honneur de Marie, contre l'engagement formel que vous avez pris de la servir, contre votre propre honneur. Ce n'est certes pas là chose légère !

1 Confess., L. II, c. 9.

— « Mais c'est pour rire, pour chasser l'ennui. Que dire, entre jeunes gens, pour s'égayer un peu, sinon cela ? Le trouver mauvais, c'est pruderie, c'est sottise... »

Il n'y a pas plus de sottise à respecter la pureté qu'à respecter l'honneur; il n'y a pas de pruderie à fuir ce qui est malhonnête; la pruderie est une frayeur exagérée et ridicule qui voit le mal où il n'est pas, semblable à la panique du faon effarouché sans motif.

Certes, la gaîté est possible entre jeunes gens, et sans pruderie et sans mauvais discours; les *quodlibet* ne sont pas défendus.

Qu'il est triste que plusieurs ne trouvent à s'égayer que dans le mal et se fassent une nécessité de rire aux dépens de ce qu'il y a de plus sacré au monde ! Si vos amis prétendaient rire à vos dépens, s'ils osaient rire aux dépens de votre mère, ne sauriez-vous pas leur imposer silence et les prier énergiquement de choisir d'autres sujets de plaisanterie ?

Agissez de même quand la vertu est en cause : il y a des choses dont on ne doit pas

rire, dont des jeunes gens chrétiens ne rient pas.

On objecte encore : « Quand je suis avec ceux qui ne respectent rien dans leurs discours, il est impossible de les en empêcher ; il faut bien respecter leur liberté, d'ailleurs ils la réclament. »

— Et vous, n'avez-vous pas votre liberté à faire respecter aussi ? Qu'ils pensent toutes ces horreurs, à la charge d'en rendre un compte terrible à Dieu ; mais cette liberté licencieuse qu'ils revendiquent comme un droit, irait-elle donc jusqu'à vous infliger la honte de les entendre ?

Sans doute ils le prétendent ; vous les gênez, si vous restez pur. Et de là cette conspiration ourdie par eux contre vous : « Tendons nos filets pour y prendre l'innocent qui l'est en vain ; comme l'enfer, dévorons-le tout vivant, comme l'abîme engloutissons-le tout entier[1]. » Ils veulent pouvoir dire de vous

[1] Prov. I, 11, 12.

bientôt : « Le voilà devenu l'un des nôtres, enfin il est semblable à nous !... » pour être débarrassés d'un exemple qui les importune. Parfois, ils se ligueront tous contre un seul... Lâcheté !

Mais vous, en subissant une pareille ignominie, ne seriez-vous pas lâche aussi ? Ne vous rendriez-vous pas coupable de la plus honteuse complaisance ? Sachez donc sauvegarder votre indépendance et votre liberté ; sachez être homme, rester chrétien. — Vous défendriez votre bourse : défendez votre cœur.

Voyez comme ces faux amis ont d'ardeur et d'énergie pour le mal : en aurez-vous moins pour le bien ? Ah ! si vous veniez leur parler religion, morale, comme ils vous recevraient ! Recevez-les de même, quand ils osent étaler devant vous leurs horreurs. Est-ce trop !

Respectez la liberté des autres, soit ; mais de telle façon que vous sauvegardiez votre propre liberté.

— « Mais je puis entendre tout cela, prendre même un peu part à ces conversations, sans qu'il y ait si grand mal, puisque je continue quand même de mener une bonne conduite. »

— Une bonne conduite avec de telles conversations ? — Comment arrangez-vous cela ? Quelle est cette nouvelle hypocrisie, pire que l'autre, qui consiste à rendre hommage au vice, en prétendant rester fidèle à la vertu ?

Et puis, est-il vrai que, les discours étant mauvais, la conduite reste bonne ? A tenir un langage inconvenant, il y a faute déjà ; mais, en outre, quelles funestes conséquences cette première faute n'a-t-elle pas ? — « *Cela ne me fait rien...* » — Si cela ne vous faisait rien, vous n'y tiendriez pas tant. De fait, vous y prenez un détestable plaisir qui corrompt le cœur. Donc cela vous fait quelque chose.

Et après de tels entretiens, comme on prie moins bien, — si l'on prie ! De quelles mauvaises pensées se repaît l'imagination ! De là aux chutes les plus honteuses il n'y a qu'un pas.

Enfin, quand même, par impossible, il serait vrai que cela ne vous fît rien, *à vous*, cela ne laisserait pas de faire beaucoup de mal aux autres. Le scandale que vous donnez ainsi sera d'autant plus grand que vous êtes chrétien, que l'on vous sait tel. Par là, quelques-uns seront confirmés dans leur détestable habitude. En vous entendant parler comme eux, ils diront : Ceux qui ont la foi, ceux qui pratiquent leur religion, au fond, ne valent pas mieux que nous. Par là, d'autres seront détournés du bien ; à cette école de corruption, des jeunes gens qui jusqu'alors se gardaient purs, rougiront d'abord, s'aguerriront bientôt, feindront de savoir ce qu'ils ignorent, se vanteront de ce qu'ils n'ont pas fait... Pauvres enfants ! combien sont perdus ainsi !

Mais quelle terrible responsabilité pèse sur les auteurs de leur perte ! *Qui scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris.* « Si quelqu'un, dit Jésus-Christ, scandalise

un seul des plus petits qui croient en moi, il mérite qu'on lui attache au cou une meule de moulin et qu'on le précipite au fond de la mer. Malheur au monde pour ses scandales! Il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive[1]. »

Oui, Dieu tire une vengeance spéciale de ceux qui scandalisent leurs frères, et le châtiment de ces malheureux commence dès ici-bas. — Dites-moi pourquoi ce jeune homme est méprisé de tous, pourquoi il se voit tenu à distance de toute société honnête, pourquoi telle union qu'il espérait contracter est tout à coup déclarée impossible.— Il est si libre dans son langage, si licencieux, si grossier, si mal élevé!

Allons, il n'y a plus désormais d'excuse. La foi, l'honneur, la dignité, la délicatesse, l'intérêt personnel même sagement et chrétiennement entendu, tout vous presse de

1 Matt. XVIII, 6, 7.

prendre une résolution généreuse. Que faire ?

Fuyez, autant que vous le pouvez, fuyez les mauvaises compagnies ; vos vrais amis ne sont point là

Si, en certaines occasions, il vous est impossible de fuir, mettez un cadenas à vos lèvres. Ayez, alors surtout, du caractère ; gardez-vous de faire jamais chorus, ne vous permettez pas de mots à double sens, n'encouragez pas la triste hardiesse des autres par votre approbation ou votre sourire. Combien ne continuent leurs entretiens coupables que pour cela ! Combien seraient corrigés sur l'heure même, si leurs inconvenantes saillies étaient accueillies avec la froideur et le dédain qu'elles méritent !

Ne laissez pas même voir que vous avez compris ; protestez au moins par votre attitude, faites-vous respecter. Il est des jeunes gens de votre âge, devant qui nul n'oserait jamais dire un mot déplacé !

Pas de sermon, mais une observation ferme, gaillarde même, si vous pouvez. Pas de co-

lère; il est bon cependant de savoir parfois *relancer* les gens. Ne vous laissez pas éclabousser.

Il est un art de détourner une conversation qui s'engage mal et de la ramener sur des sujets édifiants, du moins indifférents. Vous avez de l'esprit; usez-en pour intéresser les autres.

Et pourquoi ne pas vous concerter plusieurs ensemble, afin d'exercer une salutaire influence, de donner aimablement et modestement le ton, de vous faire *semeurs de bonnes paroles?* Voilà un apostolat digne de vous et dont vous ne refuserez certainement pas l'honneur.

LES

MAUVAISES DÉMARCHES

LES MAUVAISES DÉMARCHES[1]

EST-IL nécessaire de vous expliquer ce qu'il faut entendre par les *mauvaises démarches* d'un jeune homme ? Se risquer dans quelqu'un de ces bals publics d'où toutes les convenances sont bannies; faire visite à un ami qui n'est pas seul, accepter un souper en mauvaise compagnie, mettre le pied dans les coulisses d'un

1 Aux jeunes gens de la Réunion de la rue de Sèvres, 1869.

théâtre, entrer dans une maison de jeu, dans un tripot, pour voir, pour savoir, par pure curiosité ... autant de démarches dangereuses et le plus souvent déjà coupables.

Prenez garde ! la grâce de Dieu n'est point là ; c'est, au contraire, là qu'on la perd.

A en croire quelques-uns, il y aurait sévérité trop grande, exagération, dans le conseil que je vous donne. Écartons toute exagération, toute sévérité même; établissons clairement quelques distinctions.

Je ne m'adresse pas à quelqu'un de ces malheureux jeunes gens déjà tombés et perdus ; mais à vous, mon cher ami, à un jeune homme chrétien, pratiquant tous les devoirs, dévoué au service de la Sainte-Vierge. La question se pose ainsi : Peut-on accorder à un jeune homme tel que vous la liberté d'aller quelquefois, seulement en passant, dans un de ces lieux suspects ? — Je réponds nettement : Non, pas même une fois.

Qu'y trouveriez-vous, en effet, sinon de mauvais exemples, de mauvaises leçons, une

provocation plus ou moins directe à faire le mal, qui s'adresserait à tous vos sens ? Savez-vous bien ce qui arrive à qui s'expose ainsi au péril, à l'occasion prochaine d'offenser Dieu? Tout d'abord, on s'indigne au spectacle de la dégradation ; le dégoût soulève le cœur et monte aux lèvres. Puis, la mauvaise curiosité s'éveille, la convoitise s'allume ; l'occasion s'offre si facile, qu'il n'y a qu'à étendre la main ; le vertige fait tourner la tête, et le démon, vous amenant au bord de l'abîme, vous dit tout bas : *Mitte te deorsum*[1] !

Pour mieux comprendre le danger que vous courez par suite d'une de ces mauvaises démarches, considérez quels sont ceux qui cherchent à vous y entraîner. — Ce sont des amis suspects, déjà corrompus peut-être, qui veulent se donner le plaisir de voir un chrétien tomber à leur niveau. Leur influence sur vous sera d'autant plus grande que vous êtes

1 Matt. IV, 6. — « Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas, » disait Satan à Notre-Seigneur, transporté au sommet du temple.

bon, mais faible... Dans leur compagnie, ne rougirez-vous pas d'être meilleur qu'eux et ne finirez-vous point par devenir mauvais, pour avoir cédé au respect humain ?

Rappelez-vous l'affreux supplice de ces martyrs cousus dans un sac avec des vipères et des aspics : comment, sans miracle, échapper vous-même à de cruelles morsures, quand, de votre plein gré, vous vous mettez dans le sac ?...

L'expérience est là pour répondre. Tel, par suite de ces mauvaises démarches, perd son argent, et dans quels embarras humiliants il se jette, tandis que peut-être sa famille *se saigne* pour lui ! Tel autre perd son honneur. Il suffit souvent de paraître en telle compagnie, pour être à jamais compromis, pour déshonorer le nom que l'on porte.

Puis, il y a entre jeunes gens chrétiens, associés aux mêmes bonnes œuvres, un lien très étroit de solidarité ; songez-y bien ! Vous ne sauriez vous compromettre tout seul ; la honte d'une seule démarche coupable rejaillirait sur

tous vos amis, sur la religion elle-même !

Mais, quand même le silence, le secret couvriraient tout, quand même votre réputation serait sauve aux yeux des hommes, il est un bien que vous perdriez sûrement, un bien le plus précieux de tous : la pureté de la conscience. Comment la conserver, en effet, quand l'imagination est peuplée d'impurs fantômes, quand tout ce que vous avez vu et entendu l'obsède même en rêve !

Vous aviez dit : « Je n'irai qu'une seule fois ! » Vous y retournerez... et ce ne sera plus assez de faire galerie... Priez donc, après cela ! Travaillez donc, après cela ! Fréquentez donc les sacrements, après cela !

Et voilà que vous vous dites : « Je ne peux cependant pas pratiquer et *faire cela.* »

Renoncez donc à *faire cela...* — Non ; c'est à la pratique chrétienne qu'on renonce peu à peu ; la foi, l'amour de la vertu vont s'affaiblissant ; le cœur fait mal à la tête ; on se persuade que se bien conduire est impossible, que la vertu est un préjugé d'édu-

cation, le vice un besoin impérieux de la nature...

Et l'on en vient à compromettre sa carrière, à flétrir son cœur, à user misérablement tout son être.

Combien d'hommes trouveraient le point de départ de toute une vie de désordre dans une heure d'oubli et dans une *mauvaise démarche*!

LA MAUVAISE TENUE

LA MAUVAISE TENUE

Comme on manque aujourd'hui de *tenue* ! Voyez ce jeune homme seul dans sa chambre. Il est là, durant des heures, à peine habillé, mollement étendu sur un fauteuil, sur un sopha, à l'orientale. Autour de lui, tout est en désordre ; c'est le règne du sans-gêne et du laisser-aller.

Il ne s'observe guère plus à table, au salon, sous prétexte qu'on est en famille. Dans le monde, à part des moments où l'étiquette impose la contrainte, il s'oublie avec une dé-

plorable facilité : il fuit les personnes bien élevées, distinguées, pour se réfugier au fumoir et s'y mettre à l'aise avec ses amis.

L'ancienne société s'en va, et avec elle la vieille politesse française, ce qu'on nommait *les bonnes manières*, le bon ton. Dans la même proportion, la démocratie, au plus mauvais sens du mot, monte et coule à pleins bords.

Laissez-moi, mon cher ami, attirer votre attention sur ce sujet qui a sa réelle importance.

Je vous étonne ? la bonne tenue vous paraît-elle peu de chose ? Vous avez grand tort. Ne dites pas : Il suffit de surveiller mes pensées, mes paroles ; car les pensées sont le travail de l'intelligence, les paroles sont la révélation du cœur. Mais les manières, mais le vêtement, l'attitude, le geste...

La tenue, sachez-le bien, est un langage très expressif qui trahit vos pensées secrètes, vos habitudes intimes, tout ce qu'il y a de plus caché dans l'état de votre âme.

Que dis-je ? l'extérieur n'est pas seulement l'indice de ce qui se passe en vous, souvent il en est la conséquence et l'effet.

Je ne parle pas ici, bien entendu, de cette tenue de convention qu'on affecte à certaines heures et qu'on apprend avec un maître de danse, de ces prétentieuses manières, de cet extérieur de parade, de cette coquetterie ridicule qu'affectent certains petits personnages toujours tirés à quatre épingles ; non, mais bien de ce soin exact et modéré de garder en tout la convenance, le parfait *decorum* et tout ce qui constitue la dignité d'un homme.

La tenue suppose donc, en définitive, le respect de soi-même, le respect d'autrui et surtout le respect de Dieu toujours présent et, dans le sentiment de ce respect, l'empire exercé par l'âme sur le corps, la garde des sens assurant la garde de l'esprit et du cœur.

Certes, tout cela n'est pas peu de chose ! Que de vertus on pratique de la sorte, presque sans y penser ! Garder la propreté, n'est-ce

pas observer l'ordre? Garder la dignité du maintien, n'est-ce pas pratiquer, avec la mortification, la vigilance et la modestie? Au contraire, qu'est-ce que le sans-gêne, la trivialité, la grossièreté d'allure, chez un jeune homme de votre condition, sinon l'effet et la manifestation de l'égoïsme, de la mollesse, trop souvent du vice?

Veillez donc, mon cher ami, religieusement sur votre tenue. Rien d'affecté, sans doute, rien de contraint, rien qui sente la gaucherie. Quelque chose d'aisé, d'ouvert; une mise convenable, élégante même, en rapport avec votre position, une simplicité de bon goût.

Or, pour en arriver là, le plus sûr moyen c'est de ne pas oublier la présence de Dieu, sous le regard duquel vous êtes partout et toujours; c'est d'avoir l'esprit de mortification et de sacrifice; c'est surtout d'imiter Jésus et Marie, de les étudier sans cesse, afin de les copier fidèlement, comme les modèles parfaits de la modestie, de l'humble dignité, de l'affa-

bilité, de la douceur. Que votre extérieur rappelle l'original divin et qu'en vous voyant on puisse dire :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

UN JEUNE HOMME

DISTINGUÉ

UN

JEUNE HOMME DISTINGUÉ[1]

N ne pouvait imaginer un type de jeune homme plus à souhait que ce magistrat de vingt-quatre ans qui, après de brillants débuts, donna sa démission et devint le P. Xavier de Ravignan. Sa physionomie était admirable d'expression, son front plein de noblesse; une propreté et une élégance irréprochables, une politesse parfaite, ce je ne sais quoi qui est le reflet

1 Conférence donnée à l'école Sainte-Geneviève (rue des Postes).

d'un grand caractère, d'une haute intelligence, d'un cœur aimant et pur, tout cela lui donnait ce qu'on appelle *un grand air*. Quand il allait en soirée avec son frère, il lui disait quelquefois : « Allons, mon cher, *soyons distingués*.[1] »

Je vous dirai, à vous aussi, mon ami : Soyez un jeune homme distingué; ayez, dès ce moment, le généreux dessein de vous distinguer, non pas seulement par votre urbanité et votre bon ton, mais encore par l'esprit, par le savoir, autant que vous le pourrez, par l'influence et le succès, surtout par le cœur, par la fermeté de vos principes, par la probité de votre vie, par vos vertus chrétiennes. Je suis ambitieux pour vous, mais d'une ambition sainte et selon Dieu : *æmulor vos Dei æmulatione*. Je ne vous prêche pas l'orgueil, il s'en faut; car ce que je vous demande, c'est de vous distinguer pour le bien et dans le

1 *Vie du R. P. de Ravignan, par le P. de Ponlevoy*. T. I, p. 48, 49.

bien : *Bonum autem æmulamini in bono semper*[1]; c'est de vous distinguer, non pour vous complaire et vous glorifier en vous-même, mais pour mieux servir votre pays et la sainte Église et pour glorifier Dieu seul, votre souverain Maître et Seigneur.

C'est une obligation de vous distinguer et cela dépend de vous.

Oui, c'est une obligation, vous n'en pouvez douter. Vous voulez faire quelque chose et vous séparer ainsi de ceux qui se condamnent à ne rien faire, à n'être rien, qu'un poids inutile, souvent une honte pour leur famille et leur pays. Vous poursuivez une carrière qui vous sourit, parce qu'elle est honorable et belle; vous voulez être, par exemple, ingénieur, officier. Si grand nombre de jeunes gens préfèrent l'état militaire, c'est même parce qu'en celui-là, plus qu'en tous les autres, ce semble, on vit du sentiment chevaleresque de l'honneur, du besoin de monter

1 Galat. IV, 18.

en grade, de gagner des croix et des distinctions éclatantes.

Mais voici une chose étrange et qui afflige les regards. Combien poursuivent ainsi un noble but, arrivent, au prix de laborieux efforts, aux grandes écoles, rêvent le plus bel avenir! Et cependant, on dirait qu'ils ont choisi pour devise ces deux mots : *soyons vulgaires*! Chez eux, manières, langage, habitudes, idées, sentiments, tout est vulgaire. C'est en méprisant, en reniant tous les principes qu'ils se préparent à les représenter ou à les défendre; c'est en frondant toute autorité qu'ils se préparent à *servir*, dans la magistrature ou dans l'armée; c'est parfois en se dégradant, qu'ils se préparent à conquérir des distinctions et des honneurs....

Et ils tressaillent d'aise, ils s'admirent eux-mêmes, ils se croient grandis de plusieurs coudées, parce qu'ils parviennent à ressembler, par les dehors, à ceux qui ne respectent rien. Heureusement, pour la plupart, ils valent mieux qu'ils ne paraissent; le fond est bon

encore, mais c'est un *genre* qu'ils se donnent : genre déplorable dont beaucoup sont victimes.

Évitez, mon cher ami, évitez ce mauvais genre, tout à fait indigne de vous; ayez horreur de ces manières, de ce langage, de ces idées, de ces sentiments, de ces mœurs vulgaires. Jeune homme bien né, bien élevé, comme vous êtes, comment pourriez-vous les afficher sans une sorte d'hypocrisie? Certes, toute hypocrisie est à flétrir; mais la pire ne consiste-t-elle pas à singer le vice, à lui rendre l'involontaire hommage qu'une autre hypocrisie rend à la vertu? Ne mettez pas votre orgueil à paraître mauvais, quand vous êtes bon, à vous abaisser, tandis que votre position, votre carrière, vous font un devoir de vous distinguer des autres et de vous élever au-dessus de la médiocrité.

Et ne croyez pas que la distinction héréditaire de la famille puisse vous dispenser d'accroître ce précieux patrimoine. Vous savez le proverbe : *noblesse oblige*. Rien n'est

plus humiliant qu'un beau nom lâchement porté. Cela est vrai de tous les temps, mais du nôtre plus encore. A quelle époque vivons-nous, mon cher ami? Vous le savez, nous assistons au triomphe de la démocratie égalitaire; la valeur personnelle est forcément aujourd'hui le premier des titres. Sans doute la fortune, la position servent beaucoup pour arriver, si la valeur personnelle leur vient en aide; mais elles servent bien peu, là où tout mérite fait défaut. Les carrières sont au concours; c'est comme un assaut général qui se livre dans la société contemporaine, et parce que les assaillants sont fort nombreux, qu'ils s'élançent de tous les rangs à la fois, que toutes les issues sont encombrées, c'est à la pointe de l'épée qu'il faut conquérir sa place. Eh bien, tant mieux! Vous avez du cœur, acceptez généreusement les conditions que la Providence vous a faites. Voyez-vous ces jeunes rivaux sans nom, sans position, sans fortune, que la faim presse peut-être, et qui entendent parvenir à tout prix; aucune fa-

tigue, aucune déception ne les arrête. Ils veulent absolument réussir à leurs examens, entrer les premiers aux écoles, en sortir les premiers, *se distinguer* enfin. Ah! sans doute, si vous vous rencontriez avec eux sur un champ de bataille, à l'attaque d'une batterie, vous ne leur permettriez pas de vous devancer, d'aller plus vite et plus loin que vous sous la fusillade. Apportez le même courage à ces autres combats où l'intelligence, où le travail l'emportent. Remarquez, en outre, que le présent influe sur tout l'avenir : plus vous vous distinguerez au point de départ, plus vous monterez, plus vous parcourrez brillamment la carrière, et, par suite, plus vous serez capable, en vous dévouant à la cause du bien, de la défendre et d'assurer son triomphe.

Le monde est plus que jamais partagé en deux camps; la lutte du bien et du mal, qui a commencé avec le premier jour de l'homme et se poursuit à travers tous les siècles, est plus ardente peut-être qu'en aucun temps. Or, votre éducation fortement chrétienne en fait

foi, vous êtes de ceux que le Seigneur à choisis pour sa querelle; il a sur vous quelque dessein spécial de miséricorde; il veut, quelle que soit votre carrière, vous confier un poste à garder, le drapeau de la vérité et de l'honneur à défendre. Mais, si vous ne vous distinguez pas dès votre jeunesse, vous serez plus tard au-dessous de votre tâche, vous manquerez à votre mission sacrée.

Cependant, la cause du mal a aussi ses soldats, ses apôtres qui ne s'endorment pas. Vous savez avec quelle ardeur, avec quel talent, j'allais presque dire avec quelle distinction beaucoup d'entre eux combattent. Ah! pour l'amour de Dieu, de l'Église, de la France, que votre zèle égale au moins leur zèle inspiré par l'enfer : distinguez-vous!

Aussi bien, cela dépend de vous. Il ne dépend pas de vous, il est vrai, d'avoir du génie; mais on peut être un homme distingué sans génie. Il suffit de *travailler* et de *vouloir*. Parmi les hommes vraiment distingués, le plus grand

nombre doit beaucoup moins au talent qu'à la volonté et au travail.

Il est des jeunes gens qui, jusqu'à vingt ans, n'ont presque rien fait, mais qui tout à coup découvrent un but élevé et y aspirent. Ils travaillent, des aptitudes inconnues s'éveillent et se développent en eux; ne craignez pas : ils arriveront! ils savent vouloir.

Sachez vouloir, vous aussi, mon ami, et travaillez! Le plaisir vous distrait... Je sais qu'il faut quelques délassements à la jeunesse : *lude et non in delictis.* Récréez-vous, selon le besoin, dans la juste mesure, et sans offenser Dieu; mais que le plaisir ne devienne pas votre préoccupation et votre but; les hommes distingués ne se forment pas en s'amusant.

Vous n'avez pas un moment à perdre. Ne vous flattez pas de pouvoir impunément laisser les autres courir devant vous, comme si, avec la facilité que Dieu vous a donnée, vous deviez promptement et sûrement les rejoindre. Combien sont pris à ce piège, combien ont échoué par leur faute : échec d'autant plus humiliant,

qu'ils pouvaient réussir, s'ils avaient voulu ! « Ah ! je n'échouerai pas, bien que je ne me donne point de peine ; je prierai la Sainte-Vierge. » — Ainsi pense un jeune homme plein de foi, mais qui, malheureusement, n'est pas plein d'ardeur.

J'aime cette confiance dans la prière. Dieu est le Maître des sciences, et le céleste illuminateur peut, à sa volonté, éclairer les ténèbres et instruire l'ignorance. Priez donc, à la bonne heure ; priez par l'intercession de Marie, trône de la divine sagesse ; priez pour réussir dans vos examens, même quand vous ne sauriez pas bien, même quand par votre faute vous auriez perdu un peu de temps. Priez, pour atteindre le but ; par une humilité mal entendue, ne demandez pas de clore la liste des heureux élus, mais d'y figurer en tête, toujours *A. M. D. G.*

Mais unissez étroitement à la prière le travail ; sans quoi, vous tentez Dieu, et vous n'avez plus aucun titre à son secours : aidez-vous, pour que le ciel vous aide.

Et ne négligez rien de ce qui constitue le programme obligé de vos études spéciales. Par exemple, ne sacrifiez pas tout le reste aux mathématiques. C'est encore un genre que beaucoup affectent d'exalter les mathématiques aux dépens des autres sciences, sous prétexte qu'elles sont une science *positive*. Combien ont faussé leur esprit, perverti leur cœur, tronqué leurs études, compromis leurs succès, en s'attachant à cette déraisonnable pensée! Ne soyez pas *positiviste*, comme on dit aujourd'hui; ne soyez pas de ceux qui ne veulent croire qu'aux chiffres et à la matière. En rabaissant les autres sciences, vous déshonorerez les mathématiques elles-mêmes; toutes les vérités se tiennent et forment en Dieu un faisceau sacré qu'il ne faut pas rompre. Les grands mathématiciens, par là même qu'ils étaient de vrais savants, ont su, presque tous, rendre hommage à la vérité morale, à la vérité philosophique, à la vérité religieuse.

Nos officiers n'ont pas seulement besoin de

briller dans les mathématiques; la patrie attend d'eux autre chose que l'art de calculer exactement la direction et la vitesse d'un boulet de canon; il leur faut cette culture de l'esprit, ces idées élevées, ces sentiments nobles qui sont le fruit d'une éducation complète et dont la source principale est le cœur.

La distinction du cœur, voilà, mon ami, ce que je souhaite principalement à vous et à tous. C'est le cœur qui ennoblit tout le reste. Quand un jeune homme a le cœur bien placé, toute sa conduite s'en ressent; sa vie est préservée de la dégradation; il est des choses qu'il ne dira pas, des actions qu'il s'interdira toujours, des abîmes de honte dans lesquels il ne tombera jamais. Son cœur est trop haut!

Ayez grand soin de votre cœur; ne vous condamnez pas à cette difformité, la pire de toutes, de n'avoir qu'un cœur bas, étroit et petit. La chevalerie n'est plus, mais on peut réclamer de vous les sentiments d'un chevalier. Soyez, avant tout, distingué par le cœur; cela dépend absolument de vous; le tout con-

siste à savoir se vaincre, à faire la guerre aux passions mauvaises, à dominer les instincts grossiers, à mépriser les craintes lâches du respect humain. *Sursum corda!*

Par de saintes et généreuses amitiés, associez votre cœur à d'autres cœurs placés au même niveau, avec lesquels il continue de s'élever toujours; placez surtout votre cœur auprès du cœur divin de Jésus, pour y puiser la force, la grâce, la pureté, la vertu : c'est là le grand secret de la noblesse et de la distinction du cœur.

En finissant, un trait d'histoire. — Pendant les guerres du premier empire, un jour, dans une ville de notre frontière du Nord, avait lieu une réunion brillante d'officiers français. Parmi eux, se trouvait un jeune homme dont le cœur avait été formé par l'éducation la plus chrétienne et dont la tenue, modeste et fière à la fois, contrastait singulièrement avec les manières et le ton du plus grand nombre. Rien de sauvage néanmoins en lui, rien de trop sévère; mais une dignité simple et une amabilité

mêlée de réserve; sur ce visage jeune, mais déjà viril et martial, un reflet de pureté virginale qui trahissait la noblesse des sentiments et l'élévation du cœur.

A son insu, il attirait tous les regards. Un vieil officier, plus frappé que tous les autres, prit à part son jeune camarade dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui dit : « Monsieur, regardez-moi bien ; voyez l'empreinte que le vice a mise sur mon front; ne faites pas comme moi, et gardez-vous tel que vous êtes. »

Demeurez, vous aussi, mon cher ami, ce que vous êtes : un chrétien distingué par l'esprit, par le cœur, par le langage, par le ton surtout par le dévouement et la vertu.

UN MODÈLE

UN MODÈLE

La sainte Eglise vous propose, mon cher ami, à vous comme à tous les jeunes gens chrétiens, saint Louis de Gonzague pour modèle.

— Pour modèle? direz-vous; ce n'est pas possible ! Pour protecteur, à la bonne heure ! Saint Louis de Gonzague est un héros admirable, ce n'est pas un patron imitable. Pourrais-je comme lui passer les nuits en prière, exercer envers mon corps d'excessives cruautés, imposer à mes regards une

modestie aussi sévère, m'exposer volontairement à la risée du monde et me réjouir de ses sarcasmes? Mais si je menais une telle vie, on me taxerait à bon droit d'exagération! Non, le modèle est mal choisi; saint Louis de Gonzague ne saurait être mon modèle.

Prenez-y garde, l'Église ne s'est point trompée, en vous disant : Imitez-le. Et en effet, si vous le voulez, vous le pouvez; comprenez bien en quel sens et de quelle manière.

Avez-vous admiré quelque part la statue colossale d'un illustre chevalier du moyen âge? Avez-vous mesuré avec stupeur sa haute stature, soupesé sa longue épée? Si vous prétendiez revêtir son armure, elle vous accablerait de son poids. C'est que ces hommes étaient presque des géants, comparés à notre génération affaiblie; leur force physique étonne et déconcerte la mollesse d'un siècle où tout s'énerve, le tempérament comme le caractère.

Et cependant, ce serait vous faire injure que de vous dire : Puisque vous ne pouvez soulever la lance, ni lacer la cuirasse de ces preux, vous êtes également incapable d'imiter leur loyauté, leur grandeur d'âme. Leur valeur est admirable : elle n'est pas pour vous imitable. A cet idéal sublime il est superflu d'aspirer. Comme vous me répondriez : Mon bras est plus faible, mais mon cœur n'est pas moins généreux. Si je ne puis accomplir les mêmes exploits, qui m'empêche d'unir à des actions modestes de sublimes pensées et d'héroïques sentiments ?

Rien n'est plus vrai ; et voilà en quel sens vous pouvez, vous devez imiter, je ne dis pas seulement Louis de Gonzague ou quelque autre saint, mais le modèle universel et parfait, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ah ! sans doute l'homme ne reproduira jamais qu'une image lointaine du divin idéal, mais toute sa gloire est de graver en lui quelques traits de cette bienheureuse ressemblance.

Jésus reflète sa perfection dans les saints comme en un miroir ; contemplez-le dans Louis de Gonzague qui vous le montre, pour ainsi dire, revenu à votre âge. Unissez-vous aux pensées, aux sentiments de ce jeune et vaillant chevalier du Christ ; avec des armes à votre taille, mais plein d'une égale ardeur, livrez les mêmes combats. D'un pas moins rapide, marchez au même but.

Allons au fond ; dans les pratiques extraordinaires, cherchons l'esprit qui vivifie et donne à tout son mérite.

Un jour, au milieu d'une cavalcade magnifique, Louis de Gonzague, pour s'humilier, apparaît pauvrement vêtu et monté sur une misérable mule. — De cet exemple, quel fruit pouvez-vous retirer? Cherchez la raison de cet acte qui tout d'abord vous paraît étrange, et dites-vous : Quand un prince agit de la sorte pour se rappeler à lui-même et pour apprendre à une foule orgueilleuse et frivole que Dieu est tout, que le monde n'est rien, ne dois-je pas moi-même entretenir

cette conviction et en faire la règle de ma conduite?

Louis de Gonzague, page d'une impératrice, ne fixa jamais les yeux sur elle. Par cette extrême réserve, qu'il observait en toute rencontre, il garda si bien son cœur qu'on disait de lui : « C'est un ange », ou bien encore : « Le petit marquis de Châtillon n'a pas de corps ». — Ne devez-vous pas, vous aussi, prendre d'efficaces moyens pour assurer le triomphe de l'esprit sur la chair? Vous ne vivez pas à la cour; êtes-vous moins exposé au mal? Je ne vous dis pas : Ne levez jamais les yeux; mais sachez les détourner à propos et ne pas vous complaire en ce qui est criminel ou dangereux.

Louis de Gonzague prenait la discipline jusqu'au sang et se déchirait la chair avec des mollettes d'éperons.... Que prétendait-il par ces rudes pénitences? Expier les fautes les plus légères, s'offrir à Dieu en victime pour les pécheurs, rivaliser en quelque sorte avec Jésus-Christ lui-même, dont le cœur nous a

aimés jusqu'à verser la dernière goutte de son sang.

Il faut bien que vous fassiez pénitence, et pour vous et pour les autres, quoique d'une autre façon et avec moins de rigueur.

Louis de Gonzague persévérait dans la prière de longues heures, et s'absorbait en Dieu au point de ne plus penser à aucun autre objet.

Comme lui, unissez-vous à Dieu dans la prière, élevez-vous au-dessus des mille distractions qui vous assiègent, combattez-les avec énergie, ayez une bonne et généreuse volonté.

Ah! l'énergie, la volonté, voilà le secret des saints! voilà le secret de Louis de Gonzague! voilà l'épée du chevalier! elle est à votre portée : saisissez-la.

Mais, dites-vous, ce saint avait une volonté forte ; la mienne est si faible! — Que parlez-vous de la volonté *naturelle?* La grâce de Dieu donne la trempe à notre volonté d'elle-même impuissante, elle en fait une épée in-

vincible. Votre volonté, retrempée dans la grâce et le sang de Jésus-Christ, voilà votre arme; exercez-vous à la manier; il n'est pas de victoire que vous ne puissiez remporter par elle.

LE DÉVOUEMENT

LE DÉVOUEMENT[1]

Dieu permet que, de loin en loin, dans ce siècle d'indifférence et d'égoïsme, une explosion de dévouement et d'héroïsme se fasse jour, et prouve au monde étonné qu'il y a encore parmi nous du caractère, de l'honneur. Au lendemain de Mentana, ne se croirait-on pas revenu au temps des croisades? N'est-ce pas une sorte

1 Aux jeunes gens de la réunion de la rue de Sèvres, quelques jours après Mentana.

de poème épique qui se déroule à nos yeux, poème plus grand, plus beau que ceux rêvés par les Homère et les Virgile ? On se plaignait de n'avoir rien fait, et voilà une merveille !

Vous portez, n'est-ce pas ? une sainte envie à ces braves jeunes gens, qui ont eu le bonheur de verser leur sang pour Dieu et l'Église ; et combien, au spectacle de leur généreux sacrifice, voudraient recommencer leur vie !

Suivez bien, mon cher ami, l'inspiration de ce sentiment de noble émulation ; car vous avez, vous aussi, l'obligation de marcher sur les traces de ces héros, et vous avez toute facilité de les suivre. Comment cela ?

Réfléchissez d'abord à l'obligation positive, fondée sur les titres les plus sacrés, que vous avez de *vous dévouer*. Vous appartenez à une famille chrétienne où sont encore vivantes les vieilles traditions de l'honneur ; votre éducation profondément catholique a fait grandir en vous l'amour de l'Église, cette patrie des âmes ; parmi ceux qui se sont sacrifiés pour

sa défense, vous comptez sans doute des parents, des amis, des camarades dont l'exemple vous presse, dont peut-être le sang vous parle plus haut que toute éloquence. Et puis, quelle est grande, quelle est sainte, la cause pour laquelle tant d'autres ont combattu et sont morts, la cause que vous devez servir à votre tour ! Mais c'est la plus sainte et la plus grande qu'on puisse concevoir, puisque c'est la cause de Dieu même, la cause de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la cause de la liberté des âmes, la cause de la patrie spirituelle, et, par une conséquence nécessaire, la cause de la patrie terrestre, de notre chère et malheureuse France. Comme les zouaves de Mentana, continuez sa glorieuse histoire et vengez, malgré elle, pour ainsi dire, vengez son honneur.

On dirait qu'il y a en France, à cette heure, un noble réveil, un mouvement général et inattendu parmi les catholiques. Pour les intérêts de la Foi, on donne de l'argent, des prières, du sang. A vous de contribuer, pour

votre part, à cette renaissance du dévouement chrétien. Quand tous les autres céderaient à la peur, au découragement, à vous de ne pas reculer, de mettre votre cœur au niveau des difficultés de ce temps et de la mission qui vous est confiée. Vous le devez, mon ami, à votre avenir (car vous êtes un de ceux qu'on nomme *les hommes de l'avenir*); vous le devez aux grâces que Dieu vous prodigue, à la Providence qui manifeste ses desseins sur vous, à votre foi, à votre honneur. A l'œuvre donc! Mais quoi faire?

Est-il question pour vous d'imiter les zouaves pontificaux et de mourir pour le Pape les armes à la main? — Si l'occasion s'en présentait de nouveau, si vous vous sentiez appelé et que vous fussiez libre d'accourir sans manquer à aucun devoir, je vous dirais : Allez! Mais il ne s'agit point, pour vous, en ce moment, de partir pour Rome, ni de prendre les armes; d'autres combats sont engagés ici même. En attendant de manier l'épée, vous avez à manier la plume et la parole; vous avez

à conquérir des âmes, une à une, à détruire les préjugés, à relever les courages, en faisant rayonner dans votre sphère votre exemple et votre influence.

« Je suis si jeune, dites-vous ; je ferai tout cela plus tard, quand je serai plus avancé dans ma carrière. »

Oui, sans doute, plus tard, vous ferez mieux encore et davantage, à condition toutefois de commencer aussitôt, de vous préparer à l'heure même. Je vous l'ai dit souvent, les années où vous êtes décident de toute votre vie. La jeunesse est le temps d'épreuve durant lequel le Seigneur fait son choix. Comme pour les soldats de Gédéon, ce que Dieu cherche, c'est moins le nombre que la valeur. Vous avez lu cette histoire.[1] Un jour, le Seigneur, dit à Gédéon, chef de son peuple : « Tu as avec toi une grande multitude... Parle-lui et dis devant tous : que celui qui est poltron et timide s'en aille. » Et vingt-deux mille hommes s'en re-

1 *Judic.* VII, 2.

tournèrent, et il n'en resta que dix mille. Et lorsque le peuple fut venu en un lieu où il y avait de l'eau, le Seigneur dit à Gédéon : « Ceux qui auront lapé l'eau avec la langue, comme font les chiens, mets-les d'un côté, et ceux qui auront plié les genoux pour boire à l'aise, mets-les de l'autre côté. »

Il n'y eut que trois cents hommes qui lapèrent l'eau dans leurs mains avec la langue ; tout le reste s'était mis à genoux pour boire. — Et le Seigneur dit à Gédéon : « C'est avec ces trois cents hommes qui ont bu dans leur main en courant, que je sauverai Israël ; renvoie tous les autres chez eux. »

Mon cher ami, le torrent du plaisir coule à travers cette grande ville ; les jeunes gens qui s'oublient sur ses rives, qui lâchement se mettent à deux genoux pour y boire, ne sont pas propres aux grands combats : Dieu les rejette. Il lui faut des braves, des héros pour soldats. Subissez courageusement l'épreuve au bord de cette eau enivrante ; si vous buvez, que ce soit tout au plus dans le creux de la

main; ne vous courbez pas, ne vous livrez pas : pour rester fort, restez pur. Rappelez-vous que vous avez la croix pour drapeau. Ne soyez pas poltron, ni timide ; qu'une fausse modestie n'entrave pas votre zèle. En avant, au contraire, et au premier rang ! Vous avez le travail, vous avez les œuvres, pour faire un noble emploi de votre générosité, de votre cœur ! Quel bel essai d'influence à tenter !

Mais où puiser cette charité, ce zèle, cet amour du travail, cette force de la volonté, cette pureté du cœur ? — Dans l'union intime avec Jésus-Christ, dans la fréquentation des sacrements. C'est là qu'est la source de tous les dévouements : Quelque faible que vous soyez, venez à Celui qui a dit : *Reficiam vos*[1]. Il vous refera. Dieu a créé les hommes, comme les nations, guérissables, et la foi pratique est le secret de leur guérison. Ah ! que Jésus-Christ daigne donner à toute la jeunesse française l'essor et la vigueur de l'aigle : *Renova-*

1 Matt. XI, 28.

bitur ut aquilæ juventus[1].. et la patrie rajeunira avec elle et par elle, pour reprendre le cours de ses glorieuses destinées !

1 Psalm. II, 5.

LA CONGRÉGATION

DE LA SAINTE-VIERGE

LA CONGRÉGATION

DE LA SAINTE-VIERGE

I

LA Congrégation de la Très Sainte-Vierge pour les jeunes gens vient donc d'être transférée ici[1]. Ce changement depuis longtemps était désiré par un bon nombre d'entre vous; le lieu est plus central, plus favorable aux réunions, aux

1 Au *Gesù* de la rue de Sèvres, avec le R. P. Olivaint pour directeur.

relations fraternelles. Espérons qu'avec le secours de Marie la Congrégation prendra un nouvel essor.

Il ne tiendra pas à moi qu'il n'en soit ainsi. Je suis si heureux de vous recevoir! Je sais, en effet, toute l'importance de cette œuvre, complément indispensable du collège. C'est une *œuvre d'hommes*, de jeunes gens, appartenant tous aux classes dirigeantes de la société. Mais l'avenir est là! le bien de la patrie et de l'Église est là! la plus grande gloire de Dieu est là! Je ne serais pas Jésuite si je n'aimais pas cette œuvre, si je ne me dévouais point pour elle et pour chacun de vous!

Vous savez assez que nous vous sommes dévoués; le passé vous répond de l'avenir: vous avez, et nous aussi nous avons la mémoire du cœur.

Laissez-moi vous dire un mot de moi, puisque je suis chargé principalement de la direction, puisque je dois cette consolation à mes relations d'autrefois avec plusieurs d'entre vous. — Quelle différence!... Et je me réjouis

de la différence. Autrefois, dans le préfet des études ou le recteur, chargé de surmonter les défauts de l'enfant, c'était le maître qui apparaissait autant que le père; je l'avoue sans peine, le dévouement rendait la physionomie de ce père un peu sévère... Mais aujourd'hui, il n'y a plus pour chacun de vous qu'un vieil ami qui s'efforce de devenir jeune, pour mieux comprendre les difficultés qui s'offrent à vous, pour vous offrir un appui plus affectueux et plus sûr.

Non, je n'aurai pas grand'peine à me faire comme un d'entre vous; avec plus d'expérience, je vous apporte autant de tendresse et de cœur...

Mais la prospérité de cette réunion de jeunes gens dépend de vous autant et plus peut-être que de nous; je voudrais vous bien pénétrer de cette vérité. Non pas certes que je nie l'influence que tel ou tel homme peut exercer sur une œuvre; je me plais à rendre hommage à ceux qui, depuis quelques années, vous ont consacré leurs soins avec tant de zèle; mais il

n'en reste pas moins que votre prospérité dépend, ou doit dépendre, encore moins de nous que de vous-mêmes.

C'est que l'homme passe, mais votre société n'est pas établie pour passer si vite que l'homme. Quand une société est essentiellement bonne, comme la vôtre, quand elle a, comme la vôtre, sa raison d'être en elle-même, il faut qu'elle demeure.

Or votre société a sa raison d'être, tellement que vous regretteriez une lacune si elle n'existait pas, et qu'il y aurait, en ce cas, nécessité de la créer.

Que de jeunes gens sortis de nos collèges et venus à Paris y courent les plus grands dangers pour la foi et les mœurs! Ils ont besoin de trouver un centre où se rattacher, où puiser des secours. Il est vrai, il y a la société de Saint-Vincent-de-Paul, qui est si bonne; il y a aussi le Cercle catholique du Luxembourg. Et pour moi, tout le premier, je vous presse de vous adjoindre à ces associations que j'estime et que j'aime. Évitons toutes ces idées

exclusives, qui font tant de mal aujourd'hui parmi les catholiques; travaillons plutôt à dissiper toutes les défiances, à mettre fin à toutes les divisions.

Mais enfin, c'est un fait, beaucoup de jeunes gens arrivant à Paris réclament autre chose. Il leur faut, la nature est heureusement ainsi faite, un centre qui réponde à des habitudes déjà prises au collège, où ils retrouvent d'anciens amis d'enfance, ayant les mêmes idées, les mêmes sentiments.

Et c'est un dessein de la Providence, en effet, qui réunit des jeunes gens dès leur première éducation pour les faire ensuite marcher ensemble dans la vie.

Qu'un pareil centre manque, c'est la dispersion à la sortie du collège et, comme conséquence, la perte de plusieurs que d'anciens camarades pouvaient seuls sauver. Mais, si le centre existe, au contraire, il n'y a point de bonnes raisons de se soustraire à son action; on s'y porte aisément; c'est-à-dire que la Société est comme recrutée d'avance, et que les

éléments sont tout préparés pour la main qui les doit réunir.

Toutefois, pour que votre association subsiste, il ne suffit pas que les éléments soient rassemblés, il faut que la vie les anime et les groupe. Or cette vie ne vient pas de celui qui dirige; c'est un ferment qui va de chacun à tous et de tous à chacun, et met tout le corps en mouvement, en sorte que chacun apporte d'autant plus d'intérêt et de zèle à l'œuvre commune qu'il ressent plus en lui ce ferment de la vie.

Il en est ainsi surtout pour une réunion de jeunes gens; à votre âge, l'activité déborde; il faut avoir quelque chose à faire. Si l'on vous condamnait à un rôle passif, à quoi bon? Si l'on vous convoquait ici seulement pour assister à la sainte Messe, pour entendre quelques mots de piété sur la Sainte-Vierge : A quoi bon? diriez-vous encore; on trouve cela partout.

Que faut-il de plus? Il faut de la vie, du mouvement, une sphère d'activité.

Eh bien! vous trouvez ici un noble emploi de votre activité, *quelque chose à faire*, qui convient à des jeunes gens catholiques, surtout à l'époque où nous sommes. — Quoi donc? Le soin des pauvres, la visite des pauvres, par le moyen des conférences de Saint-Vincent-de-Paul, où je vous presse d'entrer; l'Œuvre des petits Ramoneurs, l'Œuvre des patronages ouverts à ces *gamins de Paris* si abandonnés.

Voilà des moyens très efficaces de prospérité pour votre réunion, et de formation pour vous.

Mais il y a quelque chose de plus important encore : c'est le bien de cette réunion elle-même et des jeunes gens qui la composent. Il va si loin! Il s'agit, par l'effort réciproque, de vous soutenir les uns les autres, de vous préserver mutuellement des dangers qui vous environnent, et particulièrement de l'ennui, le plus grand de tous; il s'agit de vous développer, de vous former vous-mêmes. — Mais quoi! faut-il donc vous unir, vous aimer par

un sentiment d'intérêt personnel ? Non ! non ! Il n'y aura point d'égoïsme, puisque chacun se dévouera pour tous, et qu'un jour, tous rendus ainsi meilleurs, vous ferez plus de bien aux autres. Unissez-vous, aimez-vous pour le salut individuel bien entendu, inséparable du salut d'un grand nombre, et vous pratiquerez vraiment la charité fraternelle, la charité sociale. Vous recevrez de vos amis l'exemple de ce qu'ils font de bien, le témoignage de leur affection, leur conseil dans vos doutes, leur appui dans vos difficultés, leur consolation dans vos peines, leur impulsion vers tout ce qui est noble et grand. Mais, trop généreux pour vous contenter de recevoir, vous donnerez ce que vous avez reçu vous-mêmes : *la charité d'un cœur aimant et qui se dévoue parce qu'il aime.*

Ainsi règnera parmi vous cette loi de l'échange des services, qui est le fondement de toute société bien organisée. Ainsi votre association chrétienne se maintiendra, poursuivra sa destinée ; bien que les hommes qui

la dirigent changent et se succèdent, elle restera un foyer de vie. *Utinam! utinam!...* Il n'y a pas trop de foyers de vie catholique, il n'y en a pas assez. Maintenons, développons ceux qui existent, créons-en de nouveaux, et, dans les temps difficiles où nous sommes, faisons tout ce qui est possible pour l'Église et pour la France.

II

Chaque association a son esprit qui la distingue des autres. L'esprit de la société de Saint-Vincent-de-Paul, par exemple, c'est la charité pour les pauvres; l'esprit d'un Cercle de jeunes gens catholiques, l'amitié chrétienne. Eh bien, l'esprit de la Congrégation de la Sainte-Vierge, c'est avant tout la piété. Ne vous y trompez pas, la piété dont je parle n'a rien de commun avec les mièvreries, les momeries; elle ne consiste pas même dans la recherche

des consolations sensibles, ni dans la multiplicité des pratiques extérieures, mais dans un généreux amour de Dieu et de sa sainte Mère, dans un dévouement à leur service qui se manifeste par quelques actes de surérogation, par *quelque chose au delà du strict nécessaire*, afin de plaire davantage à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à Marie Immaculée.

Cette piété consiste surtout à garder précieusement *vos habitudes religieuses*, en particulier pour ce qui regarde la fréquentation des sacrements. Que cela est important! La négligence de ce seul point laisse prévaloir les habitudes contraires et devient l'occasion de chutes déplorables.

Il s'agit donc pour vous d'une piété solide, virile; mais je ne dis point roide et sévère. Non; que votre piété soit, au contraire, sereine, aimable; qu'elle rappelle celle de Marie elle-même, qu'elle gagne les cœurs.

Aussi bien, avec l'esprit de piété, c'est l'esprit de cordialité qui doit distinguer les jeunes

gens de la Congrégation de la Sainte-Vierge. La cordialité, ce n'est pas seulement la politesse, la bienveillance, même la charité; c'est quelque chose de plus : c'est l'amabilité, la prévenance qui rend les rapports agréables et faciles. Point de froideur entre vous; que chacun y mette *du sien*, sache faire des frais, des avances. Vous devez être, les uns pour les autres, de *bons amis;* sans quoi, quelques-uns, par ennui, par tristesse, seraient tentés d'aller en chercher de mauvais. Pour prévenir ce mal, entretenez donc la cordialité, la joie : *Gaudete in Domino*[1]. Marie vous y convie; le vœu de son cœur maternel est que, par vos amitiés saintes, vous fassiez contre-poids à l'influence des amitiés dangereuses.

Ah! du côté de ces mauvais amis, quel zèle déployé pour le mal, si toutefois on peut se servir de ce beau mot de zèle pour exprimer cette ardeur coupable! Quelle propagande savamment organisée! Que de ressources

1 Philipp. III, 1.

déployées pour s'emparer, par exemple, des nouveaux venus à Paris!

Il faut donc que la Congrégation de la Sainte-Vierge soit un foyer de zèle pour le bien. Soutenez-vous les uns les autres; attirez dans vos rangs ceux qui arrivent dans cette ville; puis, tous ensemble, mêlez-vous au mouvement des bonnes œuvres, prenez part aux sociétés de patronage, de bons livres,... aux conférences littéraires où l'on parle, saisissez les occasions d'écrire.

Il ne s'agit pas de faire des jeunes gens de la Congrégation des hommes d'Église, ou comme certains disent, *des sacristains;* ni de les détourner de la vie de famille, du mouvement social pour les séquestrer dans un petit coin. Non; le but est de faire de vous tous des hommes, non pas seulement des hommes de bonnes œuvres, mais des hommes d'action.

Aujourd'hui, comme dans tous les temps difficiles, il n'est que trop de catholiques qui restent dans l'ombre, se tiennent à l'écart, et

par leur couardise aident au triomphe des méchants. C'est aux jeunes gens qui servent Dieu et aiment Marie à donner un tout autre exemple. Qu'ils sachent ne pas plus reculer devant les dangers que devant les devoirs; qu'ils se préparent à honorer leur carrière par leurs talents comme par leurs principes, à y exercer la légitime influence que réclament le bien, l'honneur et la vérité. Qu'ils travaillent, qu'ils deviennent *forts*. Autre chose que du cœur est nécessaire; avec la piété vraie, la cordialité chrétienne, qu'ils développent toutes leurs forces vives, afin de fournir au pays, à l'Église une jeunesse d'élite : *Electam juventutem* [1].

1 *Omnis itaque regio omnisque urbs electam juventutem armatam misit.* (Judith. xv, 6.)

LE ZÈLE

UNE VISITE DES PAUVRES

LE ZÈLE

UNE VISITE DES PAUVRES

C'est surtout par le zèle des âmes que Dieu manifeste son activité toute-puissante et son amour infini. Qu'est-ce que l'empressement du soleil à répandre sa lumière et sa chaleur, en comparaison de cette sollicitude du Soleil de justice, toujours si prompt à nous éclairer, à nous réchauffer de ses rayons! De toutes les œuvres divines, la plus divine est celle du salut des hommes.

A cette œuvre admirable Dieu daigne vous associer; vous y coopérez par le zèle, qui est la pure flamme de la charité. Et c'est ce sentiment tout chrétien qui vous anime et vous dirige quand vous allez, chaque semaine, comme membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, visiter vos familles pauvres.

Encore novice dans cet art de consoler, de convertir, vous souhaitez, mon cher ami, ne pas aller seul et trouver quelqu'un qui, plus expérimenté, vous initie aux saintes industries du zèle. Eh bien! acceptez-moi un instant pour compagnon, mon cher confrère.

Dès les premiers pas, vous me dites : Hâtons-nous, car nous avons de nombreux pauvres à voir : plus nous en verrons, mieux cela vaudra. — Je pense autrement : l'important n'est pas de faire beaucoup, mais de bien faire, d'agir sérieusement, chrétiennement. A notre place, il me semble que saint Vincent de Paul s'efforcerait avant tout de bien faire, ce qui ne l'empêcherait pas de faire beaucoup. Le chasseur ne se contente pas de faire lever

le gibier; il veut rapporter quelque chose.

Non multa, sed multum, voilà un grand principe, bien utile à retenir pour que notre visite soit heureuse.

Cher confrère, dites-moi, ne ressentez-vous pas quelque émotion, en songeant à l'œuvre difficile et délicate qui vous est confiée, et en y comparant votre impuissance? Pour moi, je m'en souviens, la première fois que je visitai ma famille pauvre, mon cœur battait bien fort... Prions pour que Dieu soit avec nous, pour que Notre-Seigneur nous bénisse, pour que la Sainte-Vierge nous vienne en aide, pour que saint Vincent de Paul nous conduise. En montant ces escaliers, dans le secret du cœur disons un *Ave Maria*; car nous allons chercher des âmes.

Nous y voilà; entrons. Quel spectacle! La famille est nombreuse, couverte de haillons affreux, l'odeur est repoussante. Mon jeune ami, point de dégoût! Réprimons les répugnances de la nature; ne faisons point les grands seigneurs : Jésus-Christ, notre Dieu,

s'est fait *tout à tous* pour gagner les âmes. Si vous vous montriez trop délicat, vous ne seriez pas un bon confrère de Saint-Vincent-de-Paul.

Allons, asseyez-vous sur cette pauvre chaise; ne soyez pas trop pressé de partir. S'il ne s'agissait que de donner quelques bons de pain, un instant suffirait; mais *pour les âmes* il faut plus de temps. Asseyez-vous donc; quelques caresses à ces pauvres petits enfants un peu sauvages; par là, vous gagnez déjà les cœurs des parents.

Écoutez patiemment le récit un peu long de cette malheureuse mère; cela console de s'épancher; nous avons tant besoin de quelqu'un qui nous écoute, quand nous disons nos peines!

Mais prenez garde à l'émotion qui vous gagne; votre premier mouvement serait de donner tout votre argent... Non; de la prudence; il y a d'autres familles à secourir; toutes celles que la conférence adopte sont aussi les vôtres. Et que les misères du corps

ne vous fassent pas oublier que vous êtes venu avant tout pour soulager l'âme.

Prenez garde surtout à ce qui pourrait se glisser, dans cette émotion, de trop sensible, de trop naturel. Peut-être cette femme est jeune encore, elle conserve quelques grâces dans sa misère, elle en reçoit de sa misère même.

Oh ! je le sais, vous avez horreur du mal ; cependant, jeune homme, défiez-vous de vous même, gardez bien votre cœur : le démon a fait entrer la tentation jusque dans le paradis. Si vous soupçonnez là quelque danger pour vous, priez qu'on envoie à votre place quelqu'un de plus expérimenté, ou ne faites cette visite qu'avec un de vos confrères. En tout cas, souvenez-vous qu'il ne faut voir et chercher partout que des âmes.

Vous devez consoler, et comment? Parlez à votre tour, simplement. Pas de sensiblerie ; du *cordial* et non de la mollesse ; quelque chose de grave et de paternel. Pas de considérations philosophiques ; allons donc ! Est-

ce que la philosophie a jamais consolé personne?

Un autre écueil à fuir, c'est, au lieu de consoler, d'adresser des reproches. Mais, dites-vous, l'état moral de cette famille est déplorable, les désordres sont manifestes. — Oui, la conduite de ces pauvres gens est blâmable; mais, en vous indignant contre eux, vous fermez les cœurs, et vous devez avant tout les gagner; vos reproches blessent et retardent le guérison que vous souhaitez.

C'est la grande tentation des débutants d'être sévères; c'est le défaut général des nouveaux convertis. Que de mal on fait ainsi, par une rigueur intempestive! Voulez-vous que je vous dise le grand secret de convertir les âmes? C'est de ne les pas briser, c'est de leur laisser, c'est de leur rendre la confiance.

La confiance, voilà notre besoin à tous; où est la confiance, là est l'esprit de Dieu. Dites-moi, vous-même vous avez péché; pourquoi? Le plus souvent, parce que vous étiez découragé. Quand vous êtes-vous relevé?

Quand vous avez repris confiance. Qui vous a fait du bien? Celui qui vous a inspiré la confiance.

Le découragement vient toujours du démon, jamais de Dieu.

Conduisez-vous donc vous-même et conduisez les autres par la confiance. Soyez bon, aimez : *Charitas benigna est* [1].

COURAGE ET CONFIANCE! confiance, non pas en vous, mais en Dieu; non pas dans les secours humains, mais dans la grâce. Inspirez la confiance en Dieu. Gagnez la confiance, pour la rapporter vers Dieu. Vous ne la gagnerez que si vous parlez de Dieu ; vous ne parlerez jamais inutilement de Lui.

Vous n'êtes pas prêtre, c'est vrai ; mais vous êtes chrétien, membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul : vous avez un sacerdoce à exercer aussi. Pas de respect humain!

Ne prêchez pas, ne faites pas de longs discours : *un petit mot*. — Ce petit mot, si la

1 Cor. XIII, 4.

grâce l'inspire, vaudra mille fois mieux que les plus beaux discours ! Où le prendre ? Dans votre foi, dans votre cœur. Apprenez à ce pauvre qu'il a une âme, qu'il a un Dieu, qu'il a un Sauveur Jésus-Christ. Il ignore tout cela peut-être, ou du moins ces notions essentielles de la Religion sont à demi effacées de son esprit. Faites comme si vous découvriez tout à coup dans sa mansarde un tableau de prix, chef d'œuvre d'un grand Maître, mais enfoui depuis longtemps et couvert de poussière. Révélez-lui son âme, créée à l'image de Dieu, et aidez-le à y retrouver chaque trait de la divine ressemblance.

Instruire vos pauvres des vérités de la foi, c'est pour vous un devoir.

Vous ferez donc, à l'occasion, un peu le catéchisme ; mais encore une fois, bien discrètement, de peur de fatiguer ; ayez soin de faire passer par le cœur tout ce que vous direz ; adressez-vous de préférence aux enfants, faites leur répéter vos questions et vos réponses ; enveloppez la vérité dans un récit,

dans une parabole, et encouragez les efforts par une récompense.

Ces instructions brèves et familières ne doivent porter que sur *l'essentiel*, sur ce qui est pratique et à la portée de ceux qui vous écoutent.

Évitez bien, dans vos conseils, toute exagération qui rendrait le service de Dieu plus difficile; montrez par des exemples qu'il est facile, au contraire. Apprenez à votre pauvre famille à prier devant vous, priez avec elle. Dites avec ce petit garçon : *Notre Père...*, en appuyant un peu sur chaque parole. — Et voyez ! le père de famille, debout, à l'écart, a les larmes aux yeux : il vient de prier, lui aussi.

Faites réciter fréquemment *l'Acte de Charité*. Rien n'est meilleur pour ces pauvres gens. L'acte de charité justifie par lui-même le pécheur plus facilement que beaucoup ne pensent. Comme il importe à ces pauvres de le dire souvent, eux qui rencontrent tant d'occasions d'offenser Dieu et qui ont tant de peine à trouver le prêtre !

Enfin, apprenez-leur à se bien confesser, à bien communier. Mais n'ayez pas l'air de donner vos Bons à cette condition. Le *Compelle intrare* ne doit s'entendre que de la persuasion, du bon exemple, de la prière, qui inclinent au bien la volonté sollicitée par la grâce.

L'exemple d'un jeune homme du monde a tant d'efficace ! L'ouvrier dira : Il y en a donc encore qui prient, qui se confessent et communient. On peut donc faire tout cela sans avoir perdu l'esprit. Il est donc vrai que le bon Dieu veut bien nous recevoir, qu'il attend quelque chose de nous... Eh bien, pratiquons nos devoirs de chrétien comme ces Messieurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Il arrivera parfois que votre zèle sera longtemps inutile, vos paroles à peine écoutées, votre exemple incompris. Alors recourez avec plus de ferveur à Jésus et à Marie, à Jésus vivant dans le tabernacle, à Marie, refuge des pécheurs. Non, non ; vos peines ne seront pas perdues : vos fatigues seront bénies, au con-

traire. Patience ! Les préjugés s'évanouiront peu à peu, et un jour vous aurez la joie de conduire vous-même *votre famille* au confessionnal, à la table sainte. Quelle douce récompense de votre zèle ! Quelle assurance de salut pour vous, d'avoir sauvé plusieurs âmes !

Notre visite est terminée, mon cher confrère. Pour en apprécier les fruits, ne dites pas : *Combien ai-je distribué de Bons* ? mais : *Combien ai-je ramené d'âmes à Dieu* ?

Voilà *l'œuvre des œuvres* ! Je vous la recommande avec instance, au nom de Jésus-Christ, le grand Zélateur : *Zelator animarum* !

Un des plus célèbres Pères du désert, saint Paphnuce, abbé d'un monastère de la Thébaïde, demandait un jour à Dieu de lui faire savoir s'il avait profité dans la vertu. Un ange alors lui apparut et lui révéla que sa perfection égalait à peu près celle d'un pauvre musicien de village qui gagnait péniblement sa vie en jouant de la flûte. Un peu étonné et confus

du parallèle, le solitaire partit pour rendre visite à ce pauvre. Celui-ci, aux questions du Saint qui, pour s'édifier, réclamait le récit de sa vie, répondit qu'il était un voleur converti depuis quelques années. Dieu avait si puissamment agi par sa grâce dans l'âme de ce pécheur pénitent, que Paphnuce ne se lassait pas d'admirer sa vertu. Il lui persuada sans peine de le suivre dans le désert, où le pauvre musicien devint le modèle de tous les cénobites [1].

Vous aussi, mon ami, vous aurez parfois la consolation de découvrir de belles âmes sous les haillons de la pauvreté; en tous cas, vous trouverez toujours, dans vos visites, l'occasion d'exercer un apostolat très fructueux... Ah! combien de prêtres qui pourraient vous porter envie!

1 *Vie des Pères des déserts d'Orient*, nouvelle édition d'après le P. M.-A. Marin, par E. Veuillot (Paris, Vivès), I, p. 256.

L'ESPRIT DE CORPS

L'ESPRIT DE CORPS

Unum corpus multi sumus (1 Cor. x, 17.)

Messieurs,

Vous connaissez ce beau texte où saint Paul nous montre déjà réalisé dans l'Église naissante ce vœu touchant que le Maître, parlant de ses disciples à son Père, exprimait ainsi : *Ut sint unum, sicut et nos unum sumus* !

1 Discours au Cercle catholique du Luxembourg, 29 juin 1866.

Depuis lors cette unité sainte, malgré les attaques de chaque siècle, est restée toujours debout, toujours vivante, et nous célébrons aujourd'hui[1] sa fête, en fêtant celui qui en est le chef et la tête, — je puis dire aussi le cœur, en pensant au vénérable et généreux Pontife qui soutient pour la vérité et pour l'indépendance de l'Église de si rudes combats, avec ce courage tranquille dont la sérénité semble planer au-dessus des orages.

J'aimerais à répandre au milieu de vous le sentiment qui m'anime; mais les événements qui s'accomplissent sous nos yeux parlent assez haut, et, je le sais, il n'est pas besoin d'exciter votre dévouement.

Au nom même de ce dévouement, pour le rendre plus pratique encore et plus efficace dans le présent et dans l'avenir, j'aime mieux avec vous faire au Cercle catholique lui-même l'application de ce principe de la sainte unité : *Unum corpus multi sumus*. Tous ensemble

1 Fête des Saints Apôtres Pierre et Paul.

vous ne faites qu'un seul corps, vous êtes les membres d'un même corps.

Voyez le corps de l'homme, que de membres divers le composent ! mais le même sang circule en tous, mais la même âme les anime, mais ils se prêtent tous un mutuel secours. Chacun sert le corps à sa manière et ce commun dévouement de tous et de chacun fait la vie et le salut du corps, parce qu'il en fait l'active unité.

Qu'il en soit ainsi parmi vous, messieurs; dans cette famille catholique du Cercle, où vous ne faites qu'un seul corps moral, où vous êtes tous, pour ainsi dire, les membres les uns des autres, qu'une même affection confonde tous les cœurs en un seul cœur; qu'une même foi unisse tous les esprits en un seul esprit; qu'un même dévouement vous anime tous pour le bien de chacun des membres, qu'il circule, comme le sang, dans le corps, et que tous et chacun trouvent le bonheur et la vie dans cette généreuse unité.

I

UNION DES CŒURS

Vous pouvez dire : *Unum corpus multi sumus*, tous ensemble nous ne faisons qu'un seul corps.— Admirable corps dont tous les membres sont des cœurs, et des cœurs jeunes, des cœurs généreux, des cœurs catholiques ! Qu'ils s'unissent donc, tous ces cœurs, d'autant plus étroitement qu'ils sont jeunes, généreux et catholiques.

Aussi bien, l'un des principaux buts de votre Cercle est d'entretenir cette union ; car

cette union est l'un des principaux besoins des jeunes gens qui se joignent à vous. Quelle est, en effet, la préoccupation de tant de mères chrétiennes en envoyant ici leurs fils ? — Sauver la foi, les mœurs de ces enfants, et comment ? En les entourant d'amis choisis, d'amis sûrs, d'amis chrétiens : voilà pourquoi le Cercle catholique est leur espérance, espérance bien justifiée pour un très grand nombre.

Que de générations ont déjà joui de ce bienfait ! Mais vous voulez tous que ce bienfait s'étende à d'autres encore. Pour cela, il faut que vos liens soient encore plus étroits, que votre union soit encore plus profonde. Sans même attendre le retour des vacances, donnez-lui, dès maintenant, une nouvelle impulsion ; et si vous remarquez parmi vous quelque tendance contraire, portez-y promptement remède.

Par exemple, si quelques jeunes gens vous ont échappé, tâchez de les ressaisir ; il en est temps encore peut-être. Pourquoi ont-ils fui vos réunions ? — Ils ont été entraînés par des

amitiés dangereuses qui ont eu pour eux plus de charmes. Que vos réunions soient si douces, qu'elles l'emportent sur toutes ces réunions suspectes, qu'elles rivalisent avec la famille elle-même.

Il serait bien triste que quelqu'un cessât de venir exactement au Cercle ou s'en éloignât même tout à fait, parce qu'il y éprouve de l'ennui, parce qu'il y est laissé presque seul, parce que, ne connaissant personne, il est trop timide pour faire des avances. Faites donc tous des frais pour les autres, surtout pour les nouveaux et les plus jeunes. Mettez votre zèle à ramener ceux qui s'éloignent; soyez fidèles à venir vous-mêmes; faites de généreux efforts pour ainsi contribuer à l'amitié, à la dilatation commune.

Mais, dira-t-on, nous avons nos amis particuliers. — A la bonne heure; je ne veux certes leur faire aucun tort. Mais, en un sens très véritable, si je comprends bien l'esprit du Cercle catholique, par là même que quelqu'un est membre du Cercle, il doit être

aussi votre ami. Prenez garde de former, pour ainsi dire, des cercles particuliers dans le Cercle; ce ne serait pas un État dans l'État, mais facilement ce serait la division dans l'union.

Sans doute il est nécessaire que vous ayez des groupes particuliers pour les conférences et pour les Œuvres; mais cela ne doit pas nuire à l'union commune. Ce sont, au contraire, autant de moyens, si vous restez fidèles à votre esprit, de vivifier cette union.

Ne faites vraiment tous ensemble et de plus en plus qu'un seul corps, c'est-à-dire qu'un seul cœur. Quel charme alors encore plus grand dans vos réunions! Quel empressement, au retour des vacances, de revenir à ce centre de si douce et si fraternelle amitié! Quel attrait pour tant d'autres jeunes gens que votre exemple touchera! Ils diront: *Voyez comme ils s'aiment!* et ils demanderont à être des vôtres; car ils ont aussi des cœurs, ils ont aussi besoin de trouver de nobles et généreuses affections. Les mœurs et la foi d'un grand

nombre seront ainsi mieux gardées, et tous les membres du Cercle se trouveront heureux en restant purs : d'autant plus heureux qu'ils seront plus purs, d'autant plus purs qu'ils seront plus heureux.

Et vos familles béniront de plus en plus ce Cercle, et la sainte Église surtout, la meilleure des mères, le bénira.

II

UNION DES ESPRITS

Mais l'union des cœurs ne suffit pas pour l'unité de ce corps moral que vous formez : il faut de plus l'union des esprits ; et même l'union des esprits est indispensable à l'union des cœurs.

L'union des esprits, elle existe entre vous : n'êtes-vous pas catholiques ? Tous, n'avez-vous pas une même foi comme un même baptême, et la foi n'est-elle pas le lien le plus fort des esprits ?

Oui ; mais, en dehors de la foi, que de

questions divisent aujourd'hui les hommes ! Et, dans le domaine même de la foi, à côté des choses définies, quel vaste champ s'ouvre à la discussion !

La discussion ne va-t-elle pas forcément, dans une réunion juvénile comme la vôtre, entraîner la division des esprits et troubler l'union des cœurs ?... Non, non ; j'en crois les témoignages irrécusables que j'ai pu recueillir, vous avez résolu déjà ce difficile problème d'une manière bien consolante, grâce à vos bonnes dispositions et à la sagesse de ceux qui vous dirigent.

In necessariis unitas. — Vous êtes unis sans peine dans les choses de la foi. Dieu a parlé, l'Église a parlé, Rome a parlé ; tout est dit : *causa finita est.*

Mais vous êtes unis aussi dans les choses douteuses, malgré la divergence des sentiments, malgré la vivacité de la jeunesse ; unis par le respect mutuel de la liberté : *In dubiis libertas.* Vous savez respecter, parce que vous voulez qu'on vous respecte.

C'est qu'en tout vous apportez la charité : *In omnibus charitas*, la charité qui, par l'union des cœurs, prépare, entretient l'union des esprits.

Qu'il en soit ainsi de plus en plus. Mais, sous prétexte de charité, pour éviter les discussions, ne sacrifiez pas l'étude sérieuse des questions. Travaillez avec ardeur, au contraire, examinez et creusez... En tout, vous devez être *les plus forts*, en tout les premiers. Puis, une fois l'esprit éclairé, livrez votre cœur sans crainte à la charité, j'entends à l'amour de Dieu, à l'amour de l'Église, à l'amour du prochain. Si vous aimez, vous aurez *ce sentiment catholique* qui est aussi une lumière, qui vous fera toujours pencher, comme naturellement, vers les doctrines les plus reçues dans la sainte Église, et vous défier aussi des décisions précipitées. Oh ! sans doute, vous aurez encore la vivacité, le ton affirmatif qui sont de votre âge; mais, avec beaucoup de confiance dans l'Église, vous en aurez peu dans les hommes et en vous-mêmes.

Si cette charité régnait plus généralement, il n'y aurait pas tant de divisions parmi nous, et les catholiques ne donneraient pas le spectacle déplorable de la désunion qui les affaiblit et dont l'ennemi est habile à profiter. Préparez-nous un meilleur avenir, et pour cela tenez-vous en à ce principe : *In omnibus charitas*; par conséquent, *in dubiis libertas*, *in necessariis unitas*.

III

UNION DANS LE DÉVOUEMENT

ATHOLIQUES instruits, champions de l'Unité dans le monde, vous avez, dans le Cercle et hors du Cercle, mission de la maintenir et de la propager. — Si quelqu'un de vous prétendait ne s'occuper que de soi et de son salut individuel, quelle ne serait pas son erreur ! C'est que vous ne pouvez vous suffire, ni les autres non plus. Il faut vous entr'aider par le dévouement réciproque. Élargissez votre horizon ; rendez ce que vous avez reçu, faites quelque chose

pour le Cercle qui a tant fait pour vous; que tous les membres vivent pour le corps, comme le corps vit pour les membres.

Il en est ainsi déjà, je le sais, parmi vous, et c'est un touchant spectacle que cette action commune, que cette solidarité d'honneur, de piété, de charité, de zèle, d'efforts, que cette fraternité au dedans, que ces Œuvres si florissantes fondées, entretenues par vous au dehors. Que d'hommes capables d'agir devront cette formation, par exemple, à vos Patronages! Eh bien, poursuivez de plus en plus ce but du Cercle catholique. Vous savez bien ce qu'on reproche aux gens de bien, aux chrétiens surtout : c'est je ne sais quelle torpeur dont les méchants font leur profit. Étonnez les ennemis de l'Église par votre entente, par votre émulation sainte, par votre *esprit de corps*.

Oui, je dis : *l'esprit de corps*, dans le bon sens du mot : que chacun de vous soit à son poste, comme un soldat dans l'armée. Pas de fausse modestie pour excuser l'abstention;

rendez-vous utiles, selon le besoin, au premier ou au second rang; ce n'est pas assez, suscitez des dévouements autour de vous, par l'exemple du vôtre; créez des œuvres, fondez des patronages, travaillez ainsi, de toutes manières, à la diffusion de la foi, de la pureté, de la charité. Et pour cela, recourez à Celui qui est la source et le centre de l'unité, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'adorable sacrement de l'autel. *Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno Pane participamus.*

JOIE DE LA CONFESSION

JOIE DE LA CONFESSION

Je ne vous dirai point, mon cher ami : il faut bien vous soumettre à cette nécessité ; vous confesser, c'est pour vous un devoir, un besoin. Je vous dirai plutôt : la confession, c'est une consolation que Dieu vous donne, une faveur qu'il vous fait : *aimez la confession.*

Que de raisons n'avez-vous pas de l'aimer ! C'est pour vous accorder la paix avec le pardon que Notre-Seigneur a daigné l'établir. Supposons un instant qu'elle n'existât pas :

dans quelle terrible incertitude, après tant de péchés commis, nous passerions tous les jours de notre vie! Vous enviez sans doute le bonheur de ces pénitents à qui Jésus, durant son séjour ici-bas, disait : *Remittuntur tibi peccata tua*. Eh bien, il daigne, à cette unique fin, dresser un tribunal de miséricorde, où la sentence prononcée est *l'absolution* du coupable, où le juge est un homme mortel, pécheur lui-même, et par suite plus indulgent. Que dis-je : un homme ? Jésus-Christ lui-même est là, qui vous attend, vous écoute, vous pardonne : « Mon fils, vos péchés vous sont remis... » S'il s'efface derrière son prêtre, c'est pour vous rassurer ; mais il est présent pour vous bénir.

Étrange langage : « Mon Père, bénissez-moi, *parce que j'ai péché...* » Comme si nos fautes nous donnaient droit à la bénédiction !

Là, rien qui rappelle les tribunaux de la terre et les jugements de la puissance humaine; nul appareil formidable ; ni soldats, ni accusateurs, ni témoins. Si l'on vous fait quelques

reproches, ils sont doux, paternels, comme un écho de la voix de Dieu même. Si l'on vous impose une pénitence, elle est si légère, si disproportionnée avec vos péchés, que vous vous en étonnez tout le premier. C'est que celui qui vous accueille est, en effet, bien plutôt un père qu'un juge ; et personne ne s'interpose entre vous et lui ; vous êtes vous-même votre accusateur et votre témoin, vous êtes cru sur votre parole, jugé sur votre parole.

Tout ce que Dieu exige, dans le récit de vos fautes, c'est la sincérité et la franchise ; la matière nécessaire de votre confession, ce sont seulement les péchés mortels ; quant au reste, vous pouvez le dire, si vous y trouvez profit et soulagement. Que cela est facile ! Il n'est pas même besoin d'un livre pour vous examiner ; le mieux est de descendre dans votre cœur, de chercher simplement et sincèrement vos fautes, à la lumière de Dieu, et de les accuser ensuite comme vous vous les rappelez.

Vous me direz : le difficile, ce n'est pas l'a-

veu, c'est la contrition. Tout au contraire, car Jésus-Christ vous l'offre en même temps que le pardon ; il vous la donne avec la grâce, et la preuve qu'il n'est pas difficile d'être contrit, c'est qu'il suffit, pour cela, d'aimer Dieu.

La contrition ne consiste pas dans les larmes ; sans larmes on peut avoir un vrai et parfait repentir. L'essentiel, c'est la détermination du cœur, c'est la volonté. Vous dites : *Volo*... ne doutez plus du pardon.

Vous m'objectez : « Et si je retombe, ne sera-ce pas une preuve que je n'avais pas la contrition ? » — Non ; ce qui arriverait plus tard, ne saurait invalider ce que maintenant vous faites de bien. Dieu sait que vous êtes faible; mais il voit votre bonne volonté présente, et cela lui suffit. Aussi bien, dans l'absolution, vous puisez une force nouvelle ; plus souvent elle descend sur vous, mieux vous êtes armé contre des penchants que jamais vous ne vaincriez sans elle.

Ah ! quelle douceur ineffable dans les larmes de la pénitence ! Que le pécheur pardonné

est heureux, et quelle joie sa conversion cause au cœur de Dieu ! Ne privez pas Notre-Seigneur de cette consolation, ne vous en privez pas vous-même. Soyez fidèle à vous confesser fréquemment, à des époques nettement déterminées : par ce moyen, avec l'innocence, vous trouverez la paix et l'avant-goût du Ciel.

LE PARADIS RENDU

LE PARADIS RENDU

En montant glorieux au ciel, Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en a montré la route et ouvert l'accès ; mais, en attendant qu'il nous introduise dans le céleste paradis, il daigne nous rendre le paradis terrestre. Ainsi est pleinement rétabli le plan divin ; malgré le péché d'origine et la terrible sentence d'expulsion, malgré le glaive flamboyant de l'archange debout à l'entrée de l'Éden, il ne tient qu'à nous de jouir d'un véritable paradis sur la terre, et

de passer de là dans le paradis éternel. — Ce *paradis rendu*, quel est-il?

Le paradis primitif était un jardin béni, que des fleuves sacrés fécondaient de leurs eaux vives; au milieu, l'arbre de vie portait le fruit de l'Immortalité. Là, nos premiers parents vivaient heureux, comblés des bienfaits de leur Créateur, l'âme inondée de lumière et de grâce. Là, dans les desseins de Dieu, leur postérité, héritière du même bonheur, était destinée à gagner le ciel sans passer par la mort.

Vous savez comment Ève, en touchant au fruit défendu, nous priva de tous ces biens et causa tous nos malheurs.

Mais quel est cet arbre nouveau qui s'élève sur le Golgotha? — C'est la croix, naguère emblème de l'ignominie, désormais rayonnant d'un éclat divin. Du pied de cet arbre mystérieux jaillissent des fleuves de grâces célestes, dont les eaux s'épanchent à travers un jardin immense qui couvre tout l'univers.

Ce jardin rendu, vous le comprenez bien,

c'est la sainte Église, la patrie des âmes, le pays des enfants de Dieu. Jésus en est le nouvel Adam ; il y commande en roi. Près de lui, une femme, une mère qui nous a mieux aimés, et qui change heureusement le nom d'Ève : *mutans Evæ nomen...*, Marie, elle aussi, présente un fruit, le fruit béni de ses chastes entrailles, le fruit empourpré de l'arbre de la croix. Serait-il donc amer ? Oh ! non ; loin de causer la douleur, comme le premier, il console ; il met en nous la vraie vie, la vie divine.

Car Jésus est le fruit que Marie cueillit sur la croix et qu'elle nous offre : Jésus caché dans l'adorable Eucharistie, Jésus présent tout entier, avec son corps, son sang, son âme, sa divinité ; Jésus, notre pain vivant, qui nous fait participer à sa propre vie : *divinæ consortes naturæ* [1]. N'est-il pas vrai que c'est bien là pour nous sur la terre le paradis rendu ?

1 II Petr. I, 4.

Je ne dis pas assez : le nouveau paradis a sur l'ancien une supériorité incomparable. Sans doute Adam vivait dans la lumière, et nous sommes plongés dans les ténèbres ; mais, grâce à la sainte Eucharistie, nos ténèbres se changent en lumière. Que de doutes dissipés, que d'obscurités disparues aux rayons de la divine Hostie !

Adam avait une volonté droite, généreuse, soumise pleinement à la volonté de Dieu ; la nôtre est languissante, esclave des sens et toujours en révolte contre la loi. Cela est vrai ; mais l'Eucharistie purifie notre sang, élève notre cœur, fortifie notre volonté.

Adam avait à sa disposition une grâce abondante ; nous, au Saint-Sacrement, nous en possédons la source et l'auteur. Jésus-Christ vient habiter en nous, pour être à la fois le principe, le modèle, le terme de nos œuvres, pour nous faire vivre par lui et pour lui : *Qui manducat me, et ipse vivet propter me* [1].

1 Joan. I, 58.

Adam jouissait fréquemment des communications divines, et le Seigneur daignait venir le visiter. Or, voyez comme Jésus s'empresse, non seulement de vous accueillir, mais de se donner à vous ! Avec quelle douce familiarité il se livre, dès que vous voulez jouir de sa présence !

Adam était affranchi de toute maladie et de toute souffrance. La douleur nous reste, comme une épreuve salutaire ; mais la sainte Eucharistie la charme au point que parfois elle n'est plus même sentie. Ainsi les martyrs, fortifiés par la communion, se riaient des supplices, et les païens disaient : *Ces chrétiens ont un charme...* C'était vrai. Cependant Jésus opère, au Sacrement, une plus grande merveille : c'est que la douleur soit sentie et qu'elle soit aimée, aimée pour lui. Ah ! voilà le bonheur qui manquait au premier paradis, pouvoir souffrir afin de prouver à Dieu qu'on l'aime !

Adam n'avait pas la mort à redouter ; quel privilège ! — Oui, c'était un privilège,

encore exempt du péché, il était exempt de la mort, qui en est la peine. Mais, depuis que Jésus, par amour pour son Père et pour nous, a passé par la mort, la mort a perdu en quelque sorte son amertume. L'amour triomphe de la mort ! Il n'est pas de témoignage d'amitié, de sacrifice d'ami, plus grand, plus éloquent, que de mourir pour ceux qu'on aime [1].

Dans le paradis rendu, il y a plus d'amour que dans le premier paradis : je le préfère, malgré la mort. La mort du corps achève de purifier l'âme ; elle est le commencement de la vraie vie, de la vie éternelle. O mort ! où est ta victoire ? puisque tu nous vaux d'entendre Jésus nous dire : *Hodie mecum eris in paradiso.*

Apprenez donc, mon cher ami, à chercher le paradis, non plus dans les jouissances de ce monde, parmi les biens du temps, mais

1 Joan. xv, 13.

dans la sainte Église, dans l'union à Jésus, dans la communion.

Ne goûtez pas au fruit défendu, détournez-vous du mal, afin d'être toujours digne de manger ce pain de l'Ange, ce fruit béni de la virginité de Marie. Rappelez-vous que le corps de Jésus nous est offert immolé au divin sacrifice et que c'est sur la Croix où il est mort, qu'il vous a préparé l'aliment de vie. Mortifiez-vous donc, faites-vous violence, mourez à vous-même pour vivre de lui et pour lui. *La communion fréquente, voilà le secret de la vie.*

Approchez-vous souvent de Celui qui vous dit : *Ego sum vita* ; puis, quand vous le possédez, aimez à partager votre trésor; comme Marie, donnez Jésus, afin que le Fruit de vie profite à tous.

LA VIE DU CŒUR

LA VIE DU COEUR

Mon ami, Notre-Seigneur Jésus Christ vous offre, vous donne son cœur, et en échange il vous demande le vôtre. Mon fils, vous dit-il, donne-moi ton cœur : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi*[1]. Ainsi, Jésus veut mener avec vous, vous faire mener avec lui *la vie du cœur.*

Qu'est-ce que la vie du cœur? — C'est un échange de confiance et de dévouement, c'est

1 Prov. xiii, 26.

une mutuelle affection qui unissent deux cœurs en un seul et les font vivre d'une même vie : vie du cœur d'autant plus parfaite que l'amour est plus pur, plus élevé, que Dieu seul en est davantage le principe, l'objet et la fin.

Mais que dire, quand l'un des deux cœurs qui s'unissent est le cœur de Dieu, quand la vie mise en commun est la vie divine, quand l'ami est l'Éternel, l'Infini, Celui qui ne passe pas, qui ne trompe pas, qui n'oublie pas et qui donne en retour incomparablement plus qu'il ne reçoit !

La vie du cœur par excellence, c'est la vie avec Dieu, la vie en Dieu. Non, rien n'est si doux, si délicieux sur la terre ; l'amitié la plus délicate et la plus généreuse entre deux nobles cœurs, l'union intime de la mère avec son enfant n'approchent pas de cette vie d'intimité, de ce *cœur à cœur* ineffable auquel Notre-Seigneur vous permet, vous supplie même d'aspirer.

On dirait vraiment qu'il a besoin pour lui-

même de cette vie du cœur avec nous! Non, sans doute; il est Dieu, il se suffit pleinement à lui-même; mais la charité l'a fait se pencher sur le néant pour créer l'homme à son image, c'est-à-dire capable d'aimer. Bien plus, il s'est anéanti lui-même pour se faire homme semblable à nous, avec un cœur comme le nôtre; et comme s'il était épris de sa créature, *in funiculis Adam*[1], Jésus va de toute part, cherchant, réclamant, mendiant, pour ainsi dire, l'affection de ces enfants des hommes parmi lesquels il daigne prendre ses délices. C'est dans un commandement d'amour qu'il résume toutes ses volontés, comme s'il disait : Aime-moi, ô homme, aime-moi; je ne saurais me passer de toi, et ton cœur est nécessaire au mien. Donne-moi ton cœur : il me faut ta confiance. Quand tu te défies de moi, comme je souffre, comme je souffre pour toi qui restes alors sans secours, pour moi qui demeure sans amour!

1 Ose. XI, 4.

Donne-moi ton cœur : il me faut ton dévouement; j'ai remis mes plus chers intérêts dans tes mains, les intérêts de ma plus grande gloire et du salut du plus grand nombre d'âmes possible. Donne-moi ton cœur; il me faut tes consolations. Vois comme partout je suis méconnu, oublié, méprisé, de nouveau crucifié... Oh! toi, du moins, crois, adore, aime!

Ineffable condescendance de Notre-Seigneur Jésus, merveilleuse industrie de son amour! Car enfin, il n'a pas, il ne saurait avoir de vrais besoins; mais c'est parce que nous en avons, et de nombreux, qu'il nous prévient. Et le plus grand de tous, c'est précisément la vie du cœur.

Créés pour aimer et pour aimer Dieu, nous sommes, par le péché originel, inclinés vers les créatures; et cette déviation de notre amour est l'explication de toutes les folies, de toutes les misères, de toutes les agitations stériles qui, pour chacun de nous, composent le drame de la vie.

Et cependant, chacun se dit : où donc est-elle, cette affection qui ne périt pas, qui ne trompe pas, qui n'attriste pas ? Où donc est-elle, cette affection qui est la vie, la vraie vie ? Les méchants mêmes l'appellent par leurs larmes et leur désespoir ; elle est le regret éternel des damnés, réduits à dire : *Ergo erravimus*[1].

Ceux-là seuls ne se trompent pas, qui, s'élevant au-dessus de tout ce qui est créé, vont la chercher en Dieu. Les cœurs nobles et purs vont droit à Celui qui pour eux est tout en toute chose : *Deus meus et omnia*[2] !

Et la bonté de Jésus-Christ répond avec empressement à leur aspiration : c'est à cette fin que le Verbe s'est fait chair, qu'il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité ; c'est à cette fin qu'il a passé sur la terre en faisant le bien, qu'il est mort sur la croix, qu'il a régénéré dans son sang le cœur de l'homme

1 Sap. V, 6.
2 Parole de saint François d'Assise.

et l'a rendu plus digne de son amitié sainte; c'est à cette fin qu'il reste caché dans la sainte Eucharistie, pour se livrer à nous, pour s'unir avec nous, pour faire circuler en nous la vraie vie.

Comme il répond admirablement à tous nos besoins, dans ce sacrement de l'amour, donnant la lumière à l'esprit, la force à la volonté, la pureté aux sens, prodiguant avec sa grâce la consolation, la joie et la paix!

Soyez-lui reconnaissant, mon cher ami, et pour cela, *præbe, fili, cor tuum:* répondez au besoin de son divin Cœur, en lui donnant tout le vôtre.

Confiance de plus en plus! Quel mal que le découragement, et quelle injure ne fait-il pas à Jésus!

Dévouement de plus en plus! dévouement à sa volonté connue, à ses moindres désirs; sainte rivalité entre vous et vos amis, à qui sera le plus généreux dans le service de ce Roi immortel.

Non content de lui donner votre cœur, gagnez-lui d'autres cœurs qui, l'aimant avec vous, répondent à son amour.

Ainsi, vous vivrez par le cœur, vous vivrez de la vie du Cœur de Jésus.

TABLE DES MATIÈRES

L'avenir 4

La carrière 11

L'entrée dans le monde. 17

Le caractère. 29

Ayons le courage de notre opinion 43

La vérité 57

La liberté. 67

Le progrès 75

La lumière. 83

La foi. 91

La confiance. 101

Le Saint-Esprit 115
Le travail. 127
Se lever de bonne heure. 137
Les fausses maximes :
I. Il faut tout connaître. 147
II. Il faut faire comme tout le monde . . 165
III. Il faut que jeunesse se passe. 171
IV. Où il y a de la gêne, point de plaisir. . 177
V. La vertu est affaire de tempérament. . 185
VI. Je ne peux pas! 193
VII. Je n'ai pas le temps. 205
VIII. J'ai bien le temps! 209
Les tentations. 221
Le sang de l'homme. 231
Le péché de jeunesse. 241
Les mauvaises pensées. 257
Les mauvaises paroles. 267
Les mauvaises démarches. 281
La mauvaise tenue. 288
Un jeune homme distingué. 297
Un modèle 313
Le dévouement 323
La Congrégation de la Sainte-Vierge. 333

Le zèle, *une visite aux pauvres*. 351
L'esprit de corps. 365
Joie de la confession. 385
Le paradis rendu. 393
La vie du cœur. 403

Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

PIERRE OLIVAINT

prêtre de la Compagnie de Jésus

PAR LE P. CH. CLAIR

5e édition

AU SERVICE DU PAYS

SOUVENIRS DE L'ÉCOLE SAINTE-GENEVIÈVE

PAR LE P. CHAUVEAU, de la Compagnie de Jésus

Un volume grand in-8° raisin avec gravures

Le même ouvrage, en 3 volumes in-12

LES HYMNES DE L'ÉGLISE

Traduction en vers de même rhythme

PAR LE P. CH. CLAIR, de la Compagnie de Jésus

Un volume in-32 de 332 pages. Prix : 2 francs

LE MÊME OUVRAGE AVEC CHANT ET ACCOMPAGNEMENT D'ORGUE

Un volume in-8°. Prix : 4 francs

SOUS PRESSE :

LES JÉSUITES

INSTITUTEURS DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

au XVIIe et au XVIIIe siècles

PAR LE P. CH. DANIEL, de la Compagnie de Jésus

LE LIVRE D'HEURES DES JEUNES GENS

PAR LE P. CH. CLAIR

Un beau volume avec vignettes du P. MORISSEAU

gravées par GUSMAN

Typographie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

3 2044 069 593 523